



UNIVERSITARIO

Dipartimento
Studi Asiatici

ISTITUTO ORIENTALE

CIN
VI Aa
14
RARI

NAPOLI



CIN VI Aa 14
RAR/

11
21
5
VII-3-2
記精蛇白

5 BLANCHE ET BLEUE,

OU

LES DEUX COULEUVRES-FÉES;

ROMAN CHINOIS,

TRADUIT

PAR STANISLAS JULIEN,

MEMBRE DE L'INSTITUT, ET PROFESSEUR DE LANGUE CHINOISE
AU COLLÈGE DE FRANCE.



PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXIV.

VIII

G
2

1711
x 1711

VRES
LORIAN.
IÉÂTRE.

1711
L

32

d

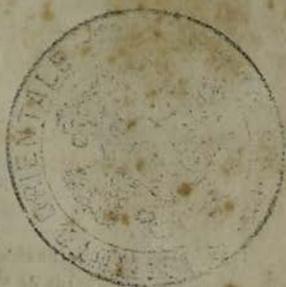
12



BLANCHE ET BLEUE,

ou

LES DEUX COULEUVRES-FÉES.





DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
rue de Vaugirard, n° 9.

~~98/132~~

白蛇精記

BLANCHE ET BLEUE,

OU

LES DEUX COULEUVRES-FÉES.

ROMAN CHINOIS,

TRADUIT

PAR STANISLAS JULIEN

MEMBRE DE L'INSTITUT, ET PROFESSEUR DE LANGUE CHINOISE AU COLLEGE DE FRANCE.



CV 192 Amuse



2-6-6

ISTIT. ORIENTALE

N. Inv. 21995

BIBLIOTECA M. RIPA PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXIV.





BEAUCHE ET GONNIN

LES BROX COURTES



12717 ORIENTALE

20222

BIBLIOTECA M. IMP. PAL. N. 18.
L'IMPRIMERIE DE CHARLES GOSNARD
RUE DE LA HARPE, 171

A

MONSIEUR JOHN CURTIS

TÉMOIGNAGE D'ESTIME ET D'AMITIÉ.

STANISLAS JULIEN.

MORNING JOHN CHURCH

STONING AND BURNING

1794



AVERTISSEMENT.

Tout le monde sait que les Chinois possèdent une multitude de romans. On en connaît déjà deux en Europe qui ont obtenu un succès mérité : le *Iu-kiao-li*, ou les *Deux*

¹ Les quatre caractères chinois placés au-dessus du titre, se prononcent PÉ-CHÉ-TSING-KI, c'est-à-dire, *l'Histoire de l'Esprit de la Couleur blanche*; le titre que nous avons adopté nous a paru donner une idée plus juste de l'ouvrage.

Cousines, et le *Hao-kieou-tchouén*, dont M. Francis Davis a publié, en 1829, une traduction anglaise, sous le titre de *The fortunate Union*. Ces deux ouvrages, qui sont fort estimés dans le pays pour lequel ils ont été écrits, peignent avec fidélité les mœurs d'une société choisie, où figurent au premier rang les lettrés et les fonctionnaires publics.

Il est un autre genre de compositions plus modestes, et aussi répandues en Chine, qui ne paraissent pas moins dignes d'exciter la curiosité et l'intérêt des lecteurs européens; ce sont celles qui sont principalement destinées aux classes inférieures, et qui sont basées sur les croyances populaires, qu'elles ont pour but de propager ou d'entretenir par des récits merveilleux propres à frapper l'imagination. C'est à cette classe qu'appar-

tient le Roman que nous publions aujourd'hui; nous n'avons pas besoin de dire que c'est le premier de ce genre qui ait paru jusqu'ici en Europe.

Les personnes qui ont écrit sur la littérature chinoise ont parlé maintes fois de romans qui décrivent les scènes de la vie réelle, tels que *les Deux Cousines* et *l'Union bien assortie*, ou les romans historiques, dont les chefs-d'œuvre sont le *Sân-koué-tchi* (l'Histoire¹ des trois Royaumes) et le *Chouï-hou-*

¹ Suivant les Chinois, l'*Histoire des trois Royaumes* est la lecture favorite des hommes faits, et les jeunes gens ont un goût passionné pour l'*Histoire des Insurgés*.

La Bibliothèque Royale possède ces deux Romans, qu'il serait aisé de traduire en français; mais ils ne feraient pas moins de vingt volumes in-8°, et ce motif s'opposera longtemps à leur publication. Nous avons donné un des plus beaux épisodes du *Sân-koué-tchi* à la suite de l'*Orphelin de la Chine*.

tchouén (l'Histoire des Insurgés), mais elles n'ont jamais dit un mot des romans mêlés de merveilleux et de féerie, qui sont très nombreux en Chine. J'en possède plusieurs¹ d'une date très récente, qui, si l'on s'en rapporte aux éloges pompeux des Éditeurs, doivent être lus en Chine avec autant d'avidité et d'intérêt que le sont chez nous *les Mille et une Nuits*. Mais les deux principaux sont d'une grande étendue, et, pour traduire l'un ou l'autre, il m'eût fallu y consacrer un temps que réclament des travaux d'un ordre plus élevé.

Lorsque parut le roman des *Deux Cousines*, qui, suivant l'opinion du Traducteur, a dû être composé il y a plusieurs siècles,

¹ Il existe un curieux Recueil de Contes de Fées, en 26 volumes in-12, intitulé *Liao-tchāi-tchī-i*; il fait partie de ma Collection.

des critiques éclairés exprimèrent le désir de voir publier quelque composition moderne, afin de juger si un long intervalle de temps avait pu apporter quelques changements dans le style, dans les idées et les mœurs.

L'histoire de *Blanche et Bleue* remonte à une époque peu éloignée de nous. La préface, rédigée par un ami de l'auteur, porte la date de 1807. Par malheur, elle est écrite en caractères *tsao*, espèce de sténographie chinoise où la plupart des mots sont tellement défigurés et abrégés, qu'il est presque impossible à un Européen de les déchiffrer. Cette difficulté nous a empêché de puiser dans l'Avant-propos qui précède le texte chinois, divers renseignements qui ne manqueraient pas d'intéresser nos lecteurs. La seule observation importante que nous ayons

cru saisir, c'est que l'auteur, qui prenait le titre de *Iu-chân-tchu-jîn*¹ (l'hôte de la Montagne de Jade), était un lettré célèbre qui recherchait avec ardeur toutes les traditions anciennes. Comme il visitait un jour la ville de Tchîn-kiang pour examiner les restes de ses antiques monuments, un vieillard lui raconta l'histoire merveilleuse de Blanche et Bleue, qui paraît remonter² à la dynastie des Liang.³

La plupart des personnes qui lisent le

¹ Tous les monosyllabes terminés par la lettre *n* doivent se prononcer comme si l'*n* était suivi d'un *e* muet; lisez *châne*, *jîne*.

² Voyez page 149, ligne 11.

³ Cette dynastie a régné en Chine depuis l'an 502 jusqu'à 556 de notre ère. L'Éditeur d'un roman dialogué, sous forme d'un Opéra-féerie en trente-quatre actes, et dont le sujet est puisé à la même source, rapporte à la dynastie des Song (de 960 à 1278) la mission du religieux Fa-haï, qui ensevelit Blanche sous la pagode de Louï-pong.

roman de Michel Cervantes, n'y cherchent et n'y voient que des aventures amusantes ; il en est peu qui sachent y reconnaître à chaque pas, la critique spirituelle qu'il fait des romans de chevalerie. Nous ne prétendons établir ici aucune comparaison, mais il est facile de prévoir qu'un grand nombre de lecteurs ne seront frappés que des aventures merveilleuses de notre roman, sans chercher à les rattacher aux croyances religieuses sur lesquelles repose tout l'ouvrage. Nous nous contenterons d'en indiquer le sujet.

Blanche est une femme, que Fo¹ a fait passer dans le corps d'une Couleuvre blanche, pour expier, pendant des siècles, les fautes de sa vie antérieure. Au bout de dix-huit cents ans, ce dieu décide que l'astre Wen-sing

¹ Fo, le Bouddha des Indiens.

(l'astre de la littérature) descendra sur la terre, où il doit parvenir aux plus hauts honneurs. En conséquence, il permet à Blanche de reprendre un corps humain, et d'épouser Hân-wen, afin de donner le jour à l'astre Wen-sing, qu'il veut récompenser d'une manière éclatante. Pendant plusieurs années Blanche est exposée aux plus grands périls, il lui arrive même une fois de perdre la vie; mais comme de hautes destinées se rattachent à son existence, Bouddha ordonne à un dieu placé sous ses ordres de la protéger lorsqu'elle est en danger de périr ¹, et de lui communiquer son souffle divin, après que la vue du génie de l'astre Nân-sing l'a fait mourir de frayeur ². Enfin, après beaucoup de vicissitudes où domine toujours le merveilleux, Blanche arrive au terme de sa gros-

¹ Voyez page 115.

² Voyez page 121, 229, etc.

sesse : une lumière brillante illumine toute la maison, et l'astre Wen-sing descend dans le monde.

Dès ce moment le rôle de Blanche est accompli ; et comme elle n'avait pas encore expié toutes ses fautes lorsque Bouddha la choisit pour être, à l'égard de l'astre Wen-sing, l'instrument de ses desseins, il ordonne au religieux Fa-haï de l'ensevelir sous la pagode de Louï-pong¹. Vingt ans après, lorsque Blanche a rempli la mesure de ses souffrances, Fa-haï vient la tirer de sa prison, et l'élève au séjour des dieux.

Je terminerai cet Avertissement par une observation qui ne s'adresse qu'aux sinologues. Le texte dont je me suis servi est imprimé avec une extrême négligence, et

¹ Voyez page 278.

j'ai souvent regretté de n'avoir pu imiter M. Francis Davis, qui eut l'avantage de faire corriger, par un Lettré chinois, son édition de l'*Union bien assortie*. Je crois avoir restitué fidèlement la majeure partie des caractères qui étaient illisibles ou incorrects; mais, dans un très petit nombre de passages, j'ai dû me contenter d'adopter un sens qui résulte plutôt de l'ensemble de la phrase que de la valeur individuelle des mots. J'ose espérer que la difficulté que je viens de signaler me servira d'excuse.

Avril 1834.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

KIAO-YONG met son jeune frère en apprentissage, afin qu'il puisse gagner sa vie.
La Couleuvre blanche pense au monde, et se revêt d'une forme humaine..... Page 3

CHAPITRE II.

Hân-wen, en se promenant sur le lac Si-hou, rencontre deux belles femmes.
Il commet un crime qui le fait exiler à Kou-sou..... 24

CHAPITRE III.

M. Wou , en voyant la lettre , répond pour l'ami qui
lui est recommandé.

Blanche se marie dans une hôtellerie..... Page 64

CHAPITRE IV.

Blanche lutte de puissance magique dans le temple de
Liu-tsou.

La vue d'une couleuvre fait mourir Hân-wen de
frayeur..... 87

CHAPITRE V.

Blanche brave mille dangers pour aller dérober de l'am-
broisie sur les bords divins du lae Yao-tchi.

Elle exerce la médecine , et aide la femme du gouver-
neur à mettre au monde deux jumeaux..... 107

CHAPITRE VI.

Les médecins irrités imaginent un stratagème pour
perdre Hân-wen.

Un magistrat bienveillant lui témoigne son affection ,
et le condamne à une peine légère..... 141

CHAPITRE VII.

- Blanche vend des médicaments à Tchîn-kiang.
 Hân-wen, follement épris de sa femme, la reconnaît
 au milieu de la rue..... Page 164

CHAPITRE VIII.

- Siu-kiên est épris de Blanche, et cherche un stratagème
 pour la posséder..... 191

CHAPITRE IX.

- Hân-wen étant allé se promener sur la Montagne-d'Or,
 Fa-haï veut le délivrer de l'obsession des deux Fées. 207

CHAPITRE X.

- Les deux Fées déploient leur puissance magique, et
 inondent la Montagne-d'Or.
 Elles rencontrent Hân-wen à Tié-mou-kiao, et lui ra-
 content ce qui leur est arrivé..... 218

CHAPITRE XI.

- Le Tao-ssé du mont Mao-chân, descend, la rage dans
 le cœur, du sommet de sa montagne.
 L'astre Wen-sing entre dans le monde, et sa naissance
 fait éclater des transports de joie..... 241

CHAPITRE XII.

Fa-haï , par l'ordre de Bouddha , reçoit l'âme de la Fée.
 Le dieu Kouân-chi-in prend la forme d'un Tao-ssé et
 guérit les maladies..... Page 261

CHAPITRE XIII.

Hân-wen est inscrit sur la Liste d'Or, et son nom est
 proclamé dans les rues de la capitale.
 Il forme un heureux mariage qui réunit deux familles. . 297

FIN DE LA TABLE.

BLANCHE ET BLEUE,

OU

LES DEUX FÉES.

BEAUCHIE ET BILLET

ou

DES BRUXELLES

CHAPITRE I.

ARGUMENT.

Kiao-yong met son jeune frère en apprentissage, afin qu'il puisse gagner sa vie.

La Couleuvre blanche pense au monde, et se revêt d'une forme humaine.

Une fée reçoit de grands bienfaits, et par sa reconnaissance elle rachète les fautes de sa vie passée. Elle donne le jour à un fils qui obtient de brillants honneurs. Le nom de Blanche vivra autant que la source qui coule auprès de la pagode de Loui-pong.

Sous la dynastie mongole des Youan¹, dans le district de Tsien-tang, dépendant du département

¹ La dynastie des Youan a régné en Chine depuis l'an 1260, jusqu'en 1361.

de Hang-tcheou-fou, de la province de Tché-kiang, il y avait un étudiant nommé Hiu; son surnom était Sien, et son nom honorifique Hân-wen. Son père Hiu-ing, dont le titre était Nan-ki, exerçait la profession de marchand; sa mère se nommait Tchîn-chi.

Hân-wen avait à peine atteint l'âge de cinq ans, que son père et sa mère tombèrent malades en même temps, et se suivirent dans la tombe, laissant à leur fils un modeste héritage. Heureusement pour cet enfant qu'il avait une sœur aînée, nommée Kiao-yong, qui avait épousé un habitant du même district, appelé Li-kong-fou; ce Li-kong-fou était employé auprès du gouverneur du district.

Quand Hân-wen eut perdu ses parents, Kiao-yong le prit chez elle, et l'éleva avec toute la tendresse d'une mère. Mais le temps s'écoule rapidement; les jours et les mois glissent comme la navette que lance une main légère.

Hân-wen atteignit bientôt l'âge de seize ans. La nature s'était pluë à l'embellir : ses yeux

étaient vifs et perçants; ses sourcils noirs formaient deux arcs gracieux, et sa figure ronde et fleurie brillait de tous les agréments de la jeunesse. Kong-fou et Kiao-yong le chérissaient comme un fils. Un jour que Kong-fou n'avait point d'occupation qui l'appelât à son bureau, il vint à songer à la situation de Hân-wen, qui était déjà grand et fort, et en âge d'embrasser une profession.

« Votre jeune frère, dit-il à Kiao-yong, demeure avec nous depuis sa plus tendre enfance; maintenant que le voilà devenu grand, il convient de lui faire apprendre un état avec lequel il puisse gagner sa vie : il ne faut pas qu'il passe oisivement le temps de sa jeunesse.

— Mon père et ma mère, répondit Kiao-yong, ont quitté la vie de bonne heure; et, depuis son enfance, mon jeune frère a été constamment l'objet de vos soins et de votre tendresse. Maintenant que le voilà devenu grand et fort, si vous daignez vous occuper de son avenir, ma reconnaissance sera sans bornes.

— Chère épouse, répondit Kong-fou, n'ayez aucune inquiétude sur le sort de votre frère. J'ai un ami nommé Wang; son surnom est Ming, et son nom honorifique Fong-chan. Il demeure maintenant dans cette ville, et il a ouvert, à l'entrée de la rue de Hoai-tsing, une pharmacie qui est très fréquentée. Demain matin j'irai lui faire visite, et je lui présenterai votre jeune frère, afin qu'il acquière sous sa direction la science de l'herboriste et du pharmacien. » Kiao-yong fut au comble de la joie; ils se couchèrent, et la nuit se passa sans qu'il fût question de ce nouveau projet.

Quand le jour fut venu, Kong-fou s'habilla promptement, et alla tout droit à la boutique de M. Wang. Celui-ci vint le recevoir d'un air éprouvé, le fit entrer dans sa pharmacie; et, quand ils furent assis à la place prescrite par les rites: « Monsieur Li, lui dit-il, quels ordres avez-vous à me donner, pour venir de si bonne heure dans mon humble boutique? »

— Je vais vous apprendre le motif de ma visite,

lui repartit Kong-fou. Votre serviteur a un beau-frère nommé Hiu; son surnom est Sien, et son nom honorifique Hân-wen. C'est un jeune homme d'un esprit actif et d'un excellent naturel. Depuis son enfance, il demeure dans ma maison; et comme les faibles ressources de mon commerce ne me permettent pas de le garder toujours sans rien faire, je désirerais le confier à vos soins, afin qu'il étudiât la pharmacie sous votre direction. J'ignore si vous daignerez consentir à ma demande.

— Depuis quelque temps, répondit M. Wang, mon commerce a pris une grande extension. J'avais justement besoin d'un homme actif et intelligent qui pût me seconder. Monsieur Li, le choix que vous daignez faire de moi pour diriger votre beau-frère me donne une nouvelle preuve de votre excellente amitié. »

Kong-fou, voyant que M. Wang se rendait de si bonne grâce à sa demande, se retira en lui témoignant toute sa reconnaissance. Dès qu'il fut rentré chez lui, il fit part à sa femme et à Hân-

wen des dispositions bienveillantes de son ami. Cette nouvelle les transporta de joie.

Kong-fou alla aussitôt trouver un astrologue, et le pria de lui choisir un jour heureux pour conduire Hân-wen dans la pharmacie de M. Wang. Lorsqu'il était sur le point de partir avec son beau-frère, Kiao-yong donna à Hân-wen des conseils que lui dictaient son expérience et sa vive affection pour lui. Quand ils furent entrés dans la boutique, et qu'ils eurent pris chacun la place fixée par les rites : « Monsieur, dit Kong-fou, ces jours derniers vous avez accueilli ma demande avec bienveillance ; et comme nous voici dans un jour heureux, j'ai voulu vous amener mon beau-frère, afin qu'il reçoive vos doctes leçons. Si, par la suite, il acquiert quelque habileté dans cette profession, je n'oublierai jamais vos bienfaits, et ma reconnaissance durera autant que ma vie. »

M. Wang fut rempli de joie en voyant Hân-wen, qui paraissait l'emporter, autant par son esprit que par les agréments de sa figure, sur tous les

jeunes gens de son âge. « Votre beau-frère, lui dit-il, semble doué de tous les dons du ciel ; il ne peut manquer de devenir un jour un homme célèbre, et de répandre sur son humble maître quelques rayons de sa renommée. »

Kong-fou ordonna aussitôt à Hân-wen de venir saluer M. Wang, qui lui rendit la moitié de ses salutations. Kong-fou prit congé de M. Wang, et, dès qu'il fut de retour, il ne manqua pas de raconter en détail à sa femme tout ce qui s'était passé.

Hân-wen, dès ce jour, se fixa dans la maison de M. Wang. Celui-ci voyant que son élève s'exprimait avec une rare facilité, et montrait, dans l'accomplissement de ses devoirs, un zèle et une aptitude au-dessus de tout éloge, le prit en affection, et finit par le préférer aux autres personnes qui l'entouraient. Kong-fou venait presque tous les jours dans la pharmacie pour voir son beau-frère et s'informer de ses progrès. Un poète a dit avec raison :

« Si la froidure ne pénétrait pas les plantes en

« hiver, comment leurs fleurs pourraient-elles,
 « en été, nous réjouir par leurs parfums déli-
 « cieux? »

Mais passons à un autre sujet.

A l'ouest de Tching-tou-fou, capitale de la province de Ssé-tchouen, il y avait une montagne appelée Tsing-tching-chan (la montagne de la ville bleue). Elle était hérissée de pics sourcilleux, bizarrement entassés les uns sur les autres, et prolongeait ses flancs escarpés sur une étendue de mille lis. Cette montagne s'appelait encore le cinquième ciel aux grottes mystérieuses. Il y avait soixante-douze petites grottes qui répondaient aux soixante-douze *heou*¹, et huit

¹ Les 72 *heou* sont des divisions de l'année. Un espace de cinq jours s'appelle *heou*; trois *heou* forment un *khi*; six *khi* forment une saison; les quatre saisons forment l'année. (*Siao-hio-kantchou*, liv. I, page 27.)

L'année des Chinois est partagée en quatre parties à peu près égales, appelées *ssé-chi*, ou les quatre saisons, et puis encore en 24 parties égales (appelées les 24 *khi*, ou *tsiè-khi*), qui sont les points où le soleil se trouve, en parcourant les différents

grandes grottes qui se rapportaient aux huit *tsié*.¹

On dit, depuis l'antiquité : Lorsqu'une montagne est haute, elle doit renfermer des êtres surnaturels; les sommets sourcilleux peuvent enfanter des esprits. Sur cette montagne, il y avait encore une autre grotte appelée Tsing-fong-tong (c'est-à-dire, *la grotte du vent pur*). Dans cette grotte habitait l'esprit d'une Couleuvre blanche, qui passait là des siècles entiers à pratiquer la vertu. Les fleurs les plus rares ornaient cette caverne mystérieuse, et mille plantes inconnues y étalaient à l'envi leurs parfums et leurs couleurs. Cette retraite charmante, où régnaient la paix et le silence, n'était jamais foulée par des hommes;

signes de notre zodiaque. (*Mémoires sur les Chinois*, tome I, page 160. Voy. aussi Morrison, *Wiew of China*, page 103.)

¹ Les huit *tsie* (*pa-tsie*) sont huit époques qui tombent au commencement et au milieu de chaque saison. Voici leurs noms :

1. *Li-tchhum* (5 février), 2. *Tchhun-fun* (22 mars), 3. *Li-hia* (7 mai), 4. *Hia-chi* (solstice d'été), 5. *Li-tchhun* (9 août), 6. *Thsieou-fun* (24 septembre), 7. *Li-tong* (8 octobre), 8. *Tong-tchi* (solstice d'hiver, 22 décembre).

c'était vraiment un lieu fait pour épurer son âme dans l'étude de la raison. Or, cette Couleuvre blanche était dans cette grotte depuis dix-huit cents ans, uniquement occupée à pratiquer la vertu, et pendant tout ce temps, elle n'avait jamais fait de mal à un seul homme. Comme elle cultivait le bien depuis une longue suite d'années, elle avait acquis, à un degré éminent, la faculté de faire des prodiges. Elle s'appelait elle-même Blanche, et se donnait le surnom de Tchinniang. Au fond, elle appartenait à la classe des bêtes, et n'avait pas encore pu sortir de cette honteuse condition, et s'élever à la perfection de la vertu.

Un jour qu'elle se promenait dans sa grotte pour charmer ses ennuis : « Il y a bien des années, se dit-elle, que je demeure ici, occupée à pratiquer la vertu, et, jusqu'à présent, je n'ai pas encore pu me dégager de cette enveloppe hideuse et m'élever à la perfection où j'aspire. J'ai envie de quitter un instant ce séjour monotone, et d'aller faire une promenade sur quelque montagne célèbre. »

Soudain, elle pense à la province de Tché-Kiang, à Hang-tcheou, sa capitale, que l'on appelle le royaume des fleurs, au lac Si-hou, sur les bords duquel se déploient des sites ravissants.

« Allons, dit-elle, visiter ces riantes contrées; j'y pourrai goûter quelques instants de bonheur! »

Sa résolution est prise; elle ferme l'entrée de la grotte, monte sur un char de nuages, et s'élève au milieu des airs. En moins d'un clin d'œil elle voit devant elle la ville de Hang-tcheou. Elle n'avait pas prévu que ce jour-là Tchîn-wou, le puissant génie du pôle du Nord, reviendrait de faire sa cour au maître du ciel. Tchîn-wou était encore sur la montagne des dieux; du sein des nues, il promène au loin ses yeux, doués d'une pénétration divine. Tout à coup il découvre un nuage enchanté qui arrivait de l'occident.

Le grand génie s'écrie d'une voix tonnante : « D'où vient ce monstre odieux qui est assez téméraire pour se promener ainsi sur un nuage enchanté? »

La Couleuvre blanche reconnaît le grand génie du pôle du Nord ; elle est glacée de terreur, et son âme est prête à s'échapper. Soudain elle se prosterne sur son char de nuages, et, d'une voix tremblante : « Je suis, dit-elle, l'esprit de la Couleuvre blanche, reléguée dans la grotte du vent pur, sur la montagne de la ville bleue. Depuis dix-huit cents ans je pratique la vertu, et, pendant cette longue suite de siècles, je n'ai jamais fait la plus légère blessure à un être vivant. Jusqu'à présent mes bonnes œuvres ont été infructueuses, et je n'ai pas encore pu m'élever à la perfection où j'aspire. Je voulais aller aujourd'hui vers la mer du Midi, pour obtenir la faveur de voir le dieu Kouan-in et l'interroger sur le sort qui m'est réservé ; j'ignorais que je dusse rencontrer le grand génie qui gouverne le pôle du Nord. J'ai commis un crime en négligeant de m'éloigner devant lui ; je mérite la mort ! je mérite la mort !... »

— Malheureuse ! lui dit en souriant le grand génie, si tu désires sincèrement aller vers la mer

du Midi, il faut que tu en fasses le serment. Alors je te laisserai partir en liberté. »

La Couleuvre blanche se prosterna de nouveau devant lui, et prononça le serment qu'il exigeait. « Si j'ai laissé échapper, lui dit-elle, une parole mensongère, si je ne me dirige point vers la mer du Midi, je veux être ensevelie sous la pagode de Louï-pong! »

Le grand génie voyant qu'elle avait prononcé son serment, ordonna à un dieu de sa suite de l'inscrire sur le livre sacré; et aussitôt après il retourna sur la montagne céleste où il a fixé son séjour.

La Couleuvre blanche est ravie du départ du grand génie, et, sans perdre de temps, elle remonte sur son char vaporeux et arrive à la ville de Hang-tcheou.

Elle abaisse le nuage, et cherche un jardin silencieux et solitaire où elle puisse se reposer.

Or, il faut savoir que Hang-tcheou est le pays le plus délicieux et le plus brillant de tout l'empire, et l'on ne pourrait compter les palais somp-

tueux, les jardins célèbres et les temples antiques qui apparaissent de toutes parts. Mais il est un jardin dont la richesse et l'éclat effacent tous les autres; il est situé à l'est de la ville, et dépend de l'ancien palais de Kieou-wang. On y voit des tours majestueuses, des galeries, des terrasses qui semblent suspendues au haut des airs, et qui sont sans cesse entourées d'une ceinture de nuages. Mais, par la suite des temps, le palais a perdu ses hôtes, et nul homme ne fréquente plus ce jardin, où règnent maintenant la solitude et le silence.

La Couleuvre blanche est remplie de joie à la vue de ce séjour riant et tranquille, et s'y glisse à la dérobée. Elle ignorait que, dans le lieu le plus profond et le plus retiré de ce jardin, habitait l'esprit d'une Couleuvre bleue, qui avait choisi pour asile le pavillon de Tsouï-tchun¹. Il y avait déjà plus de huit cents ans que cette couleuvre s'appliquait à la pratique de la vertu; elle avait le pou-

¹ C'est-à-dire, le pavillon où l'on s'enivre des beautés du printemps.

voir de voler dans les airs et d'opérer des prodiges et des transformations. Dès qu'elle vit venir la Couleuvre blanche, elle s'élança rapidement à sa rencontre pour l'empêcher d'avancer.

« D'où viens-tu, monstre audacieux? lui dit-elle; comment oses-tu pénétrer dans mon jardin fleuri? Ne crains-tu pas le tranchant de mon glaive?

— Petite Couleuvre bleue, lui dit en riant la Couleuvre blanche, il n'est pas nécessaire de vanter ta puissance. Écoute avec attention ce que je vais te raconter : Je suis la Couleuvre blanche qui habite la grotte du vent pur, sur la montagne de la ville bleue. Comme je cultive la vertu depuis dix-huit cents ans sans avoir pu jusqu'ici arriver à la perfection, je suis montée sur un char de nuages, et je me promène dans tout l'empire, cherchant la route qui mène à l'immortalité. Permets-moi de me reposer quelques instants dans ce jardin fleuri. Une même destinée nous unit, un même souffle nous anime; pourquoi me montrer cette bouillante colère?

— Ce jardin, lui répondit la Couleuvre bleue, est mon divin palais; tu n'es qu'un esprit sauvage des contrées étrangères : comment es-tu assez téméraire pour pénétrer, malgré moi, dans ces parterres fleuris? Mais si tu as le pouvoir d'opérer des prodiges, veux-tu lutter contre moi?

— Petite Couleuvre bleue, dit en souriant la Couleuvre blanche, écoute-moi : Tu veux mesurer ta puissance magique avec la mienne : j'y consens; mais puisque tu es revêtue d'un corps semblable au mien, je te regarde comme ma sœur, et je ne voudrais point attenter à ta vie. Luttons seulement pour voir qui de nous deux possède une plus grande puissance magique. Celle qui sera vaincue deviendra la servante de l'autre.

— Tu es bien présomptueuse! s'écrie avec courroux la Couleuvre bleue. Voyons si tu justifieras le pouvoir magique dont tu parles avec tant de jactance. » Soudain elle tire une précieuse épée qu'elle portait à sa ceinture, l'élève d'un air menaçant et la lance contre la joue de la Couleuvre blanche. Celle-i, sans s'émouvoir, sai sit

une épée à deux tranchants dont elle était toujours armée, et l'enfonça dans la figure de son ennemie. Elle n'eut pas besoin de recommencer la lutte; cette première rencontre fit éclater au grand jour la supériorité de sa puissance magique. Elle murmura ensuite quelques paroles, s'empara de l'épée de la Couleuvre bleue sans qu'elle s'en aperçût et la rendit invisible.

La Couleuvre bleue est glacée de terreur; et, se prosternant humblement : « Madame, lui dit-elle, c'en est assez. La petite Couleuvre bleue avoue sa défaite; elle désire devenir votre servante, et vous obéir jusqu'à la fin de ses jours comme à sa maîtresse. Je vous en supplie, faites-moi grâce de la vie.

— Je voulais, lui répondit en riant la Couleuvre blanche, te montrer seulement ma faible puissance et subjuguier ton esprit obstiné. Puisque tu formes le vœu de devenir ma servante, tout débat cesse entre nous. Comment pourrais-je attenter à ta vie? »

La Couleuvre bleue est au comble de la joie,

et, sur-le-champ, elle fait quatre salutations à la Couleuvre blanche, et lui dit : « Madame, tenez-vous debout, afin que la petite Couleuvre bleue se prosterne devant vous. »

La Couleuvre blanche l'ayant relevée avec empressement, elles entrèrent ensemble dans le jardin fleuri.

Ces deux fées continuèrent à vivre ensemble dans le même jardin, en observant mutuellement les rapports que les rites ont établis entre une maîtresse et sa servante.

Unies par un même sort, elles partagent le même séjour. Elles rehaussent leur beauté par l'éclat de la parure, en attendant l'époux qui leur est destiné.

Revenons à Hiu-hân-wen, que nous avons laissé dans la pharmacie de M. Wang. Son maître l'aimait comme son propre fils. Mais peu à peu vint la fin de l'hiver, et aux frimas rigoureux succédèrent les douces matinées du printemps qui brillait de tous ses charmes. Bientôt arriva l'époque désirée qu'on appelle Tsing-ming (le 5 avril). C'est alors que les pêchers et les pruniers se cou-

ronnent de fleurs. Hân-wen étant assis dans la boutique, voyait la route couverte d'une foule de personnes qui allaient nettoyer les tombes de leurs parents, et y déposer des offrandes funèbres.

Hân-wen est ému jusqu'au fond du cœur, et sent se réveiller sa douleur et sa piété filiale. « Dès le moment que mon père et ma mère ont quitté la vie, se dit-il en lui-même, le mari de ma sœur a pris soin de moi et m'a comblé de ses bontés. Maintenant me voilà devenu grand, et j'ai honte de penser que je ne suis pas encore allé visiter les tombes de mes parents. Nous sommes aujourd'hui à l'époque qu'on appelle Tsing-ming; je vois la foule couvrir tous les chemins, et aller avec un pieux empressement nettoyer les tombes et y déposer des offrandes funèbres. Il faut que j'avertisse M. Wang, et que, demain matin au lever du soleil, j'aille à mon tour faire des offrandes sur les tombes de mon père et de ma mère, afin de remplir, autant qu'il est en moi, les devoirs de la piété filiale. »

Dès que sa résolution est prise, il pénètre dans

l'intérieur de la maison. En ce moment M. Wang était tranquillement assis dans le vestibule. A peine eut-il aperçu Hân-wen qui se dirigeait vers lui, « Mon fils, lui dit-il avec bonté, quel motif vous amène ici ? »

— Je vais vous l'apprendre, répondit Hân-wen. Votre serviteur a perdu son père et sa mère dans sa plus tendre enfance, et, dès ce moment, j'ai vécu dans la maison de mon beau-frère, qui m'a guidé de ses conseils jusqu'à ce que je fusse devenu grand. Je songe avec douleur que je n'ai pu nourrir mes parents, et que, jusqu'à ce jour, je ne leur ai offert aucun sacrifice funèbre. Je désirerais aller demain matin, au lever du soleil, visiter les tombes de mes parents, et leur rendre les honneurs prescrits par les rites; mais j'ignore si vous daignerez consentir à ma demande.

— Puisque vous désirez aller visiter les tombes de vos parents, lui répondit M. Wang en souriant, comment pourrais-je m'y opposer et vous empêcher d'accomplir un des plus nobles devoirs de la piété filiale ? »

Hân-wen fut rempli de joie, et quitta son maître en faisant éclater les transports de sa reconnaissance.

M. Wang retourna dans sa pharmacie pour préparer comme à l'ordinaire des médicaments. Ensuite il appela un de ses domestiques nommé Wang-touan, et le chargea d'aller acheter des monnaies de papier doré et des offrandes funèbres, et de les porter, le lendemain matin, près des tombes que devait visiter Hân-wen.

Beaucoup d'événements dignes d'être racontés se passèrent depuis le départ de Hân-wen. Mais hélas! lorsque vous admirez le calme qui règne dans la nature, tout à coup le ciel gronde, et une violente tempête bouleverse la terre et les mers.

Si vous désirez connaître ce qui arriva à Hân-wen, lisez le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

ARGUMENT.

Hân-wen, en se promenant sur le lac Si-hou, rencontre deux belles femmes.

Il commet un crime qui le fait exiler à Kou-sou.

Une belle, aux sourcils noirs, désire imiter l'heureuse union des phénix. La vanille et l'*epidendrum* marient leurs parfums, et l'amour pénètre deux cœurs à la fois. Mais, un matin, le malheur sépare le phénix de sa compagne.

REVENONS à Hân-wen. Le lendemain il se lève de bonne heure, et s'habille avec le plus grand soin. Comme Wang-touan était sur le point de sortir pour aller porter les offrandes funèbres,

M. Wang recommanda à Hân-wen de revenir aussitôt qu'il aurait offert le sacrifice, et le pria instamment de ne point s'amuser hors de la maison. Hân-wen le lui promit.

Il sortit aussitôt, suivi de Wang-touan, qui portait les offrandes, et se dirigea vers le cimetière de l'Ouest. Quand ils furent arrivés près du tombeau, Wang-touan rangea les offrandes prescrites. Hân-wen se mit à genoux, et, les yeux baignés de larmes, il adressa ses hommages à son père et à sa mère; ensuite il présenta les offrandes, et brûla des monnaies de papier doré. Lorsque cette triste cérémonie fut achevée, Wang-touan recueillit les offrandes funèbres, et s'en retourna avec son maître. « Nous ne sommes pas loin du lac Si-hou, se dit en lui-même Hân-wen; j'ai envie de profiter de cette occasion pour m'y promener, et contempler les sites enchanteurs qui ornent ses rives. Wang-touan, dit-il au domestique, remporte cette boîte à la maison; j'ai l'intention de suivre ce chemin qui conduit chez mon beau-frère, et d'aller faire une visite à ma sœur

ainée; je reviendrai aussitôt après cette courte excursion.

—Monsieur, lui répondit Wang-touan, il faut que nous nous hâtions de nous en retourner, de peur de causer de l'inquiétude à M. Wang.

—Je sais ce que j'ai à faire, repartit Hân-wen. »

Wang-touan partit donc seul, et reporta à la maison la boîte dont il était chargé.

Hân-wen se dirigea vers le lac Si-hou, et, après avoir parcouru plusieurs lis, il se trouva aux bords du fleuve Kiang. Il monta sur une barque, et arriva bientôt au lac Si-hou. Il découvre de loin de riches palais ornés d'élégants pavillons à doubles étages, et le lac Si-hou déroule devant lui ses eaux transparentes que sillonnent des milliers de barques, couvertes de sculptures et étincelant des plus vives couleurs. Des groupes joyeux allaient, venaient, et se croisaient sans interruption.

Hân-wen est transporté de joie, et ne peut suffire à contempler les merveilles qui s'offrent de toutes parts. Soudain il aperçoit deux jeunes filles

qui étaient arrêtées au milieu du pont, et se plaisaient à prendre part au spectacle riant et varié que présentait le lac.

A peine Hân-wen a-t-il arrêté ses yeux sur elles, que ses esprits se troublent et sa raison s'égare.

Une coiffure légère, comme un nuage diaphane, caressait leurs noirs cheveux, leur taille était svelte et gracieuse, et leur figure brillait de tous les charmes de la jeunesse et de la beauté. On les eût prises pour les filles de Wang-tsiang et de Si-ché; elles auraient éclipsé les deux Kiao, dont le nom retentit encore à l'orient du fleuve Kiang.

On pouvait juger, d'après leur costume, que l'une était la maîtresse et l'autre sa servante; mais la première éclipsait sa compagne par la grâce et l'éclat de sa figure.

Hân-wen se sent pénétré d'une flamme soudaine; il ne se possède plus, et ressemble, comme dit le proverbe, « à un lion placé devant un brasier ardent. » Des coups d'œil passionnés sont lancés et rendus de part et d'autre. Hân-wen

fixe ses regards sur les deux jeunes beautés, et ne peut se lasser de les voir et de les admirer.

Le lecteur demandera sans doute quelles étaient ces deux jeunes filles. C'étaient la Couleuvre blanche et la Couleuvre bleue que nous avons vues naguère dans le jardin fleuri du palais de Kieou-wang.

Cette promenade, sur les bords du lac Si-hou, n'était point un événement fortuit; elle devait fournir à Hân-wen l'occasion de contracter un mariage que le ciel avait arrêté depuis cinq cents ans. Cette première entrevue avait formé entre eux un lien indissoluble.

Les deux fées se sentent émues à leur tour en voyant la figure riante et fleurie de Hân-wen, sa tournure noble et aisée, et les agréments répandus sur toute sa personne; elles le regardent furtivement, et laissent lire dans leurs yeux les sentiments qui les animent.

Mais tandis qu'ils étaient occupés à s'observer tendrement de part et d'autre, tout à coup le ciel se couvre de nuages sombres, le vent et la

pluie fondent à la fois sur les joyeux promeneurs ; chacun se sépare, et s'enfuit pour chercher un abri contre la tempête.

Hân-wen ne peut oublier l'émotion que lui a causée la vue des deux fées. « J'ignore, se dit-il en lui-même, où demeurent et à quelle famille appartiennent ces deux jeunes filles, si fraîches et si séduisantes ! Quel malheur que le maître du ciel ait envoyé cette pluie fatale, qui m'empêche de voler sur leurs pas et de m'informer du lieu de leur naissance ! Voici la nuit qui s'approche ; il faut que je traverse le fleuve, et que j'aille à Tsien-tang, dans la maison de ma sœur, pour y passer la nuit. Demain matin, je reviendrai ici pour obtenir les renseignements qui m'intéressent. » En ce moment, Hân-wen oublia que M. Wang l'attendait avec anxiété ; et, aveuglé par sa passion, il foula aux pieds les bienfaits qu'il avait reçus de lui.

Bientôt il arrive aux bords du fleuve Kiang ; il aperçoit une petite barque qui était à l'ancre, et appelle le batelier. « Faites-moi vite passer

le fleuve, lui dit-il; je vous donnerai de quoi boire. » A ces mots, le batelier conduit sa barque à bord, et vient prendre Hân-wen.

A peine avaient-ils vogué pendant quelques instants, qu'ils entendent des voix de femmes qui demandaient à passer le fleuve. Hân-wen lève la tête, et reconnaît les deux jeunes filles qu'il avait vues sur le pont du lac Si-hou. Son cœur bondit de joie; il s'approche avec empressement du batelier. « Voyez-vous là-bas ces deux jeunes femmes? lui dit-il; elles vous crient de les recevoir dans votre barque. Hâtez-vous de vous rapprocher du bord, et de leur faire passer le fleuve; il y a de l'argent à gagner. »

A ces mots, le visage du vieux batelier s'épanouit de joie, et en un instant il ramena son bateau au rivage. La petite Bleue donne la main à Blanche pour l'aider à descendre dans la barque, et la prie à plusieurs reprises de marcher avec précaution. Blanche se plait à faire briller tous ses attraits, et ses joues se colorent d'une feinte rougeur; elle va s'asseoir au bord du bateau. La

petite Bleue reconnaît Hân-wen, et le regarde avec un gracieux sourire. Hân-wen n'est plus maître de son émotion ; et, leur adressant le premier la parole : « Mesdemoiselles, leur dit-il, quel est votre pays, quel est le nom célèbre de votre famille, quel est votre noble surnom, où désirez-vous aller sur ce bateau ?

— Monsieur, lui dit la petite Bleue en souriant, ma maîtresse habite la ville de Tsien-tang ; sa maison est située dans la rue des Deux-Thés. Son père était jadis gouverneur général des frontières ; il n'eut qu'une fille : c'est elle que vous voyez devant vous. Son père et sa mère tombèrent malades l'un après l'autre, et se suivirent dans la tombe. Nous trouvant à l'époque heureuse qu'on appelle Tsing-ming, je suis allée sur la montagne avec ma maîtresse pour déposer des offrandes funèbres sur les tombes de ses parents. En revenant, nous nous sommes arrêtées sur les bords charmants du lac Si-hou ; mais tout à coup est survenue une pluie violente qui a inondé les chemins, et les a rendus impraticables. Voilà le motif qui nous a engagées à monter sur cette barque pour

retourner chez nous. A mon tour, monsieur, j'oserai vous demander quel est votre divin pays, votre célèbre nom de famille et votre illustre surnom ; je vous prie de daigner satisfaire ma juste impatience.

— Et moi aussi, lui répondit Hân-wen, je suis né dans la ville de Tsien-tang. Mon nom de famille est Hiu ; mon surnom est Sien, et mon nom honorifique Hân-wen : j'ai maintenant dix-sept ans accomplis. Il y a long-temps que mon père et ma mère ont quitté ce monde, et je suis resté avec ma soeur aînée, qui a épousé un habitant de la même ville, nommé M. Li. Le mari de ma soeur me comble de bontés ; il m'a mis en apprentissage chez M. Wang, qui tient une pharmacie dans la rue de Hoäi-tsing. Aujourd'hui, j'étais sorti pour visiter les tombes de mes parents ; et, profitant de cette occasion, je suis allé me promener sur les bords du lac Si-hou. Mais soudain le ciel a laissé tomber des torrents de pluie ; et, comme les chemins étaient devenus difficiles, je suis monté sur ce bateau pour m'en retourner chez moi. »

Tout en causant, ils touchèrent promptement le bord, et débarquèrent ensemble; puis ils payèrent le batelier. Celui-ci reçut l'argent d'un air joyeux; et, après les avoir remerciés, il alla attacher son bateau au pied des saules qui ombrageaient le rivage. C'est ici l'occasion de dire, avec le poète :

Songez seulement à enlever la neige qui blanchit le seuil de votre porte, et ne faites nulle attention au givre qui couvre la maison de votre voisin.

Hân-wen voit une pluie fine et pressée qui tombait sans interruption. « Mademoiselle, dit-il à la petite Bleue, votre serviteur a un parapluie; permettez-lui de vous le prêter, afin que vous en couvriez votre maîtresse jusqu'à son hôtel. » A ces mots, il présente son parapluie à la petite Bleue, qui le reçoit avec les marques de la plus vive gratitude.

« Monsieur, lui dit-elle en le remerciant, le

* Ce passage fait allusion au prêt du parapluie dont il va être parlé tout à l'heure.

ciel n'a point encore repris sa pureté, et il ne convient pas que nous vous laissions exposé à cette pluie d'orage; en vérité, nous ne souffrirons pas que vous nous prêtiez votre parapluie pour nous en retourner.

— Votre maîtresse, répondit Hân-wen, ne pourra marcher avec ses petits pieds sur ce chemin glissant; mais, nous autres hommes, nous courons partout d'un pas ferme et assuré. D'ailleurs, me voici tout près de la maison de mon beau-frère; ainsi, mademoiselle, rien n'empêche que vous acceptiez mon offre.

— Monsieur, répondit la petite Bleue, nous vous remercions mille fois de vos bontés, et nous ne les oublierons jamais; mais je crains de ne point vous trouver lorsque je viendrai demain chez vous pour vous remettre votre parapluie. Dans ce cas, comment devrai-je faire?

— Mademoiselle, lui répondit Hân-wen, il n'est pas nécessaire de me le reporter; demain matin, si le temps est pur, je viendrai moi-même le prendre chez vous.

— Vous avez une excellente idée », repartit la petite Bleue; elle lui indique aussitôt son adresse, et lui fait ses adieux.

La petite Bleue prend le parapluie de la main gauche, et de la droite elle soutient sa jeune maîtresse¹. Au moment de s'éloigner, elles lancent au jeune homme quelques coups d'œil passionnés; mais elles avaient déjà subjugué l'âme et les sens de Hân-wen. Dès qu'elles l'ont quitté, il les suit des yeux, et ne songe à s'en retourner que lorsqu'il les a entièrement perdues de vue.

Laissons partir les deux fées, et revenons à Hân-wen.

Hân-wen, tout occupé de la passion qui s'était emparé de lui, marcha lentement, et n'arriva que fort tard chez son beau-frère.

« Mon frère, lui dit Hiu-chi² en l'apercevant,

¹ Les femmes de distinction, dont les pieds ont été comprimés dès l'enfance pour acquérir cette petitesse qui est un si grand mérite aux yeux des Chinois, ne peuvent marcher commodément si quelqu'un ne leur donne le bras.

² Les femmes mariées conservent leur nom de famille.

par quel hasard avez-vous trouvé du loisir pour venir nous voir?

— Ma sœur, répondit Hân-wen, comme c'est aujourd'hui l'heureuse époque appelée Tsing-ming, j'ai demandé à M. Wang la permission d'aller sur la montagne faire des offrandes funèbres sur les tombes de mon père et de ma mère, et j'ai profité de cette occasion pour venir m'informer de la santé de mon beau-frère et de ma sœur. »

A ces mots, Hiu-chi est transportée de joie. « Mon frère, lui dit-elle, cette conduite fait l'éloge de votre piété filiale et de votre excellent naturel. Mon mari est sorti de bonne heure pour se rendre à son bureau, où l'appelaient des occupations pressantes; je vous prie de vous asseoir. »

Aussitôt elle se hâte de faire chauffer du vin et de préparer des légumes, et les sert dans le vestibule. Le frère et la sœur mangent à la même table, et s'entretiennent affectueusement ensemble; mais Hân-wen se garda bien de dire un mot des jeunes filles qu'il avait rencontrées dans le

bateau, et auxquelles il avait prêté son parapluie. Le repas fini, Hiu-chi dispose un lit pour son frère dans une chambre particulière, et l'engage à aller prendre du repos.

Mais à peine Hân-wen fut-il couché, qu'il se mit à penser aux deux belles qu'il avait vues et qui avaient fait une si vive impression sur lui; toute la nuit, il se tourne et s'agite dans son lit, et ne peut trouver un instant de sommeil.

Parlons maintenant des deux fées, qui étaient retournées dans leur jardin fleuri. Blanche dit à sa servante : « Vous avez vu, petite Bleue, de quelle manière Hân-wen nous a regardées; il est décidément amoureux, et je suis sûre que demain matin il ne manquera pas de venir lui-même chercher son parapluie. Je vous avouerai qu'il m'a plu par sa figure noble et gracieuse et par ses paroles pleines de bonté et de douceur, et je m'estimerai heureuse de pouvoir devenir son épouse. Mais une chose m'arrête; ce jeune homme n'a pas de fortune, et il lui sera impossible de faire les dépenses nécessaires. Nous-mêmes, nous sommes

aussi pauvres que lui, et n'aurions pas une seule once d'argent à lui donner. Que faire? que devenir?

— Madame, répondit la petite Bleue, votre servante avait tout à l'heure la même pensée que vous; mais s'il ne s'agit que de lui offrir une somme d'argent, je n'y vois aucune difficulté. Vous êtes douée d'une puissance surnaturelle qui ne connaît point de bornes; faites ce soir un tour de magie, et vous ne serez plus en peine pour le combler de riches présents. Je vois à cela plusieurs avantages: d'abord vous ferez briller à ses yeux notre opulence, et il vous prendra pour la fille de quelque magistrat de première distinction; en second lieu, il sera pénétré de reconnaissance pour les bienfaits dont vous l'aurez comblé.

— Voilà une heureuse idée, repartit Blanche toute joyeuse; ce soir même je veux essayer ma puissance magique.»

La nuit arrive, et, à la troisième veille, Blanche saisit sa précieuse épée, s'élance au sommet de la constellation du Boisseau; et à l'aide de

quelques paroles magiques, elle évoque tous les démons des cinq parties du monde. Ils obéissent à sa voix puissante, et, en un clin d'œil, elle les voit tous prosternés devant elle. « Madame, lui dirent-ils d'une voix tremblante, quels ordres suprêmes avez-vous à nous donner ? »

— J'ordonne, dit-elle, à tous ces démons d'aller me chercher cette nuit mille onces d'argent. Celui qui me désobéira sera châtié sur l'heure. »

Ils s'éloignent tous, et vont délibérer en secret. Soudain ils se rendent à la ville de Tsien-tang, s'introduisent sans être vus dans le trésor, et dérobent les mille onces d'argent, qu'ils vont remettre entre les mains de Blanche.

Dès que Blanche eut reçu la somme dont elle avait besoin, elle congédia les démons.

Les deux fées vont faire leur toilette, et revêtir une parure brillante qui doit rehausser leurs charmes. Un poète a dit, dans une occasion semblable :

Le chasseur prépare un arc ciselé avec art, pour percer le tigre

de la forêt; le pêcheur attache à l'hameçon un appât odorant, pour attirer et prendre le poisson Ngao.

Cependant Hân-wen était couché dans la chambre que lui avait préparée sa sœur aînée. Toute la nuit il ne cessa de penser aux deux jeunes filles, et ne put dormir un seul instant. Son impatience était trop grande pour qu'il attendit l'aurore. Il se lève, s'habille avec un soin recherché, et revêt un habit d'un rouge éclatant. Il sort à la dérobée sans avertir sa sœur, et court directement à la rue des Deux-Thés. Un vieillard était debout à l'entrée de la rue. « Mon vénérable ami, lui dit Hân-wen, j'oserai vous demander si c'est ici la rue des Deux-Thés.

— Vous y êtes, répondit le vieillard.

— Veuillez me dire, ajouta Hân-wen, dans quelle partie de la rue est situé l'hôtel du général Leblanc.

— Tout ce que je sais, repartit le vieillard, c'est que vous êtes dans la rue des Deux-Thés; quant à l'hôtel du général Leblanc, je ne sais pas ce que vous voulez dire. »

A ces mots, il quitte le jeune homme et disparaît.

Dans son embarras, Hân-wen entre dans la rue, et se dispose à examiner attentivement toutes les maisons. Il aperçoit d'abord un jardin magnifique qui étalait toutes les richesses du printemps. Comme il était occupé à examiner ce jardin, soudain la petite Bleue ouvre la porte et vient au-devant de lui.

Hân-wen palpite de joie en reconnaissant la petite Bleue; et s'approchant d'elle d'un air empressé : « Mademoiselle, lui dit-il, me voici venu pour vous voir.

— Monsieur, lui répond la petite Bleue avec un air épanoui, veuillez entrer. »

Hân-wen a bientôt franchi le seuil de la porte; il suit la petite Bleue, qui le conduit dans un vestibule appelé le *Pavillon des parfums*.

« Veuillez vous asseoir, lui dit-elle, en attendant que j'aie dans l'intérieur avertir ma maîtresse de votre arrivée.

— Mademoiselle, répondit Hân-wen, gardez-

vous de déranger votre maîtresse ; prenez seulement le parapluie et remettez-le à votre serviteur, qui a hâte de partir.

— Seigneur, répondit la petite Bleue, il faut que je vous dise qu'hier mademoiselle m'a recommandé instamment de l'avertir quand vous viendriez chercher votre parapluie, afin de pouvoir venir elle-même vous remercier.

— Comment pourrais-je souffrir, répondit Hân-wen, que vous dérangiez votre maîtresse à cause de moi ? »

Quoiqu'il parlât de la sorte, il restait toujours assis, et brûlait d'impatience de voir bientôt paraître mademoiselle Blanche, s'estimant heureux s'il pouvait l'apercevoir un seul instant.

A peine la petite Bleue est-elle entrée dans l'intérieur de l'hôtel, qu'un vent parfumé vint réjouir Hân-wen. Soudain Blanche sort de la salle, et glisse vers le jeune homme d'un pas leste et gracieux. La petite Bleue marchait après elle.

Dès que Hân-wen l'aperçoit, il se lève avec empressement et lui présente ses hommages.

Blanche, à son tour, le salue en lui souhaitant mille félicités, et le prie de s'asseoir. « Monsieur, lui dit-elle, sans le sentiment d'humanité qui vous a porté à nous prêter votre précieux parapluie, la maîtresse et sa servante n'auraient peut-être pu s'en retourner chez elles.

— C'est une bagatelle, lui répondit Hân-wen; je ne mérite point pour cela que vous daigniez m'accorder de pompeux compliments. »

Ils s'assirent tous deux après les compliments d'usage; et au bout de quelques instants, la petite Bleue servit du thé qui répandait une odeur délicieuse.

Dès que Hân-wen en eut pris quelques tasses, il se leva en remerciant, comme pour reprendre le parapluie et s'en retourner.

« Je ne pouvais espérer, lui dit Blanche, de voir ici mon bienfaiteur, comment pourrais-je souffrir qu'il s'en retourne à jeun? Si vous ne dédaignez pas une modeste collation, je serai heureuse de vous l'offrir pour vous témoigner ma reconnaissance.

— Mademoiselle, lui répondit Hân-wen en la remerciant, je suis confus de vous causer tant d'embarras; personne n'est plus indigne que moi d'une réception aussi distinguée. »

Blanche lui fit de nouvelles instances.

Quelques instants après la petite Bleue sert sur une table élégante les mets les plus rares et les plus exquis. Blanche cède poliment sa place à Hân-wen, et lui tient compagnie sur une petite table voisine de la sienne. La petite Bleue reste debout à leurs côtés, et les sert avec autant de grâce que de prévenance.

Après qu'ils eurent pris quelques tasses de vin, Blanche rompit le silence : « Généreux bienfaiteur, dit-elle à Hân-wen, je dois vous dire que Pé-ing, mon père, avait jadis la charge de gouverneur des frontières, et que Lieou-chi, ma mère, avait reçu de l'empereur des lettres de noblesse. Ils n'eurent point de fils. Le seul fruit de leur mariage fut l'humble servante que vous voyez devant vous, et à qui ils donnèrent le surnom de Tchîn-niang. Mais, hélas ! mon père et

ma mère quittèrent bientôt la vie et se suivirent dans la tombe. Me trouvant sans parents, sans appui, dans un âge encore tendre, je craignais de me perdre au milieu de la corruption du siècle, et je passais les jours et les nuits à pleurer et à gémir. Hier, comme j'étais allée sur la colline pour faire des offrandes funèbres à mon père et à ma mère, je fus assaillie par une pluie d'orage. Heureusement, monsieur, que je vous ai rencontré, et que vous avez eu la générosité de me prêter votre parapluie. Ce service précieux m'a montré la bonté de votre cœur. Si vous ne trouvez point mon origine trop obscure, j'oserai vous offrir de vous servir toute ma vie. J'ignore si vous daignerez exaucer mes vœux. »

Hân-wen ne se possède plus; il est dans le ravissement, comme un homme qui aurait reçu ordre écrit de la main de l'empereur; mais il fait semblant de refuser du geste et de la voix.

« Mademoiselle, lui dit-il, votre noble personne a grandi dans un appartement parfumé, et vous vous distinguez à la fois par l'éclat de la

naissance et de la beauté. Mais moi, je ne suis qu'un pauvre étudiant, sans renom et sans fortune, et je flotte encore incertain entre le pinceau¹ et l'épée. Comment oserais-je prétendre à m'unir avec vous?

— Monsieur, lui dit Blanche en souriant, il n'appartient qu'au vulgaire de se laisser guider par de telles considérations, et de faire attention, en se mariant, à l'éclat ou à l'obscurité de la naissance. Dès mon enfance j'ai appris la science de la physionomie; aussitôt que j'ai aperçu les traits de votre visage j'ai jugé que vous étiez destiné au bonheur. J'espère que mon bienfaiteur ne repoussera pas ma demande.

— Je reçois avec joie l'expression de vos sentiments, lui répondit Hân-wen; mais, hélas! je suis sans fortune, et il me serait difficile d'acheter des présents de nocces qui fussent dignes de vous.

¹ Les Chinois écrivent avec un pinceau. Cette expression désigne la carrière des lettres.

— Cela ne fait rien, » lui répondit Blanche.

A ces mots elle appela la petite Bleue. « Va dans ma chambre, lui dit-elle, ouvre ma cassette d'or et prends deux lingots d'argent fin que tu donneras à monsieur. »

La petite Bleue obéit, et revient promptement avec deux lingots d'argent qui pesaient cent onces, et les dépose sur la table.

Blanche prit elle-même l'argent et le remit à Hân-wen. « Monsieur, lui dit-elle, emportez cet argent. Vous pouvez maintenant acheter les présents de noces. »

Hân-wen est ravi de joie, et se lève pour recevoir l'argent. « Je vous remercie, lui dit-il, de cette générosité, qui est grande comme le ciel. Je vais aller trouver mon beau-frère et ma sœur aînée, et les prier de présider à mon mariage. Mademoiselle, ajouta-t-il, je ne vous quitte que pour quelque temps, et j'espère avoir bientôt le bonheur de vous revoir. »

Au moment de partir, Blanche lui adressa les plus instantes prières. « Monsieur, lui dit-elle,

gardez-vous d'oublier les sentiments que je vous ai voués.

—Mademoiselle, lui dit Hân-wen en faisant un serment, si jamais je vous oublie je veux être en butte à toute la colère du ciel! »

Blanche est ravie de joie, et aussitôt elle ordonne à la petite Bleue d'aller reconduire Hân-wen.

Laissons maintenant les deux fées, et revenons à Hân-wen. Il partit tout joyeux, et, pendant la route, il ne songea qu'à son bonheur. Il arriva bientôt à la maison de son beau-frère.

Or, il faut savoir que, la nuit précédente, on avait volé mille onces d'argent dans le trésor de Tsien-tang, dont la garde était confiée à Kong-fou. Le gouverneur de la ville lui avait fait donner vingt coups de bâton, et lui avait ordonné de chercher le coupable, en le menaçant des peines les plus rigoureuses si la somme n'était pas rapportée tout entière au bout de trois jours. Il raconta son malheur à sa femme.

Les deux époux étaient plongés dans la plus

profonde tristesse, lorsqu'ils virent venir Hân-wen avec un visage épanoui.

« Mon frère, lui dit Hiu-chi, tu es sorti de bonne heure aujourd'hui ; où as-tu pris cet air riant, et cette joie animée qui brille sur ton visage ?

— C'est qu'il m'est arrivé un grand bonheur, lui répondit gaîment Hân-wen ; je vais vous l'apprendre dans tous ses détails. Hier, comme je revenais de visiter les tombes de mes parents, j'allai me promener sur les bords charmants du lac Si-hou ; mais, tout à coup, le ciel fit tomber une pluie d'orage. Je descendis alors dans un bateau pour regagner votre maison. Je fis la rencontre d'une demoiselle et de sa suivante, qui demandèrent à passer sur le même bateau. Après que je leur eus adressé quelques questions, la servante causa avec moi, et m'apprit qu'elles demeuraient dans la rue des Deux-Thés ; que sa maîtresse, qui a maintenant dix-sept ans, s'appelait mademoiselle Blanche, et que son surnom était Tchîn-niang ; la servante ajouta que son nom à

elle, était la petite Bleue. Lorsque nous débarquâmes, la pluie tombait encore; je leur prêtai alors mon parapluie pour s'en retourner chez elles. Ce matin, comme j'étais allé demander mon parapluie, elles m'ont retenu pour m'offrir une petite collation. Ce n'est pas tout : la maîtresse, sans être arrêtée par l'idée de mon humble condition, m'a témoigné le désir généreux de se marier avec moi; et comme je refusais cet honneur, en alléguant que j'étais sans fortune, elle me fit cadeau de cent onces d'argent. Je suis revenu pour prier mon beau-frère et ma sœur aînée de présider à mon mariage. »

A ces mots, il prit l'argent et le remit à Hiu-chi.

Kong-fou et sa femme furent transportés de joie; mais lorsque Kong-fou eut examiné avec attention l'estampille de cet argent, il reconnut sur-le-champ qu'il provenait du trésor de Tsien-tang. « Les cent onces qui viennent d'être volées dans le trésor de Tsien-tang, se dit-il en lui-même, m'ont attiré un rude châtiment; mais, grâce au

ciel, voilà cet argent retrouvé. « Mon beau-frère, lui dit-il, ce mariage inespéré est une faveur du ciel. Restez ici; je vais aller à la ville de Tsientang pour vous changer cet argent. — Je m'en rapporte à vous, » lui répondit Hân-wen.

Kong-fou prit l'argent, et courut en toute hâte chez le gouverneur de la ville. « Seigneur, lui dit-il après s'être mis à genoux à ses pieds, l'argent qu'on avait volé hier dans le trésor est maintenant retrouvé. »

A ces mots, il présente les deux lingots au magistrat.

Dès que le gouverneur les eut examinés un instant, il reconnut que c'était en effet l'argent du trésor. Puis adressant la parole à Kong-fou : « Dans quel endroit avez-vous retrouvé ces deux lingots? lui demanda-t-il. Où est le voleur? »

— Seigneur, répondit Kong-fou, ma femme a un frère cadet qui s'appelle Hân-wen; je l'ai élevé chez moi dès son enfance. Ce matin il est sorti de très bonne heure, et a rencontré, je ne sais où, deux jeunes filles avec qui il a formé un projet

de mariage¹. Ces jeunes filles lui ont donné cette somme d'argent qu'il m'a remise, en me priant d'aller la lui changer à la ville et de présider à son mariage. Votre serviteur ayant reconnu que cet argent provenait du trésor, je n'ai pas osé vous cacher la vérité. J'ai profité du moment où il était à m'attendre dans ma maison, pour venir informer votre Excellence de cette découverte. »

Aussitôt le gouverneur délivra à quatre gendarmes un mandat d'amener, et leur ordonna d'aller de suite chercher Hân-wen.

Les gendarmes obéissent, et partent comme s'ils avaient des ailes. Ils arrivent bientôt à la maison de Kong-fou, et entrent brusquement. Hân-wen ignorait le motif de cette visite inattendue, et au moment où il allait le leur demander, ils le saisissent avec violence, et lui attachent au cou une chaîne de fer arrêtée avec un cadenas. Ils

¹ Il résulte clairement de ce passage que Hân-wen avait épousé les deux fées, l'une comme femme légitime, l'autre comme femme du second rang.

l'entraînent hors de la maison, et l'amènent au tribunal du gouverneur.

Le magistrat est surpris de voir dans Hân-wen un air noble et distingué qui annonce toute autre chose qu'un criminel, et il est disposé à croire qu'il y a là-dedans quelque méprise. Puis, adoucissant son visage irrité : « Est-ce vous qui êtes Hân-wen ? lui demanda-t-il d'un ton bienveillant.

— C'est votre serviteur, répondit Hân-wen.

— Où demeurez-vous ? lui demanda le gouverneur. Quel est votre âge ? Votre père et votre mère vivent-ils encore ? Avez-vous des frères ? Êtes-vous marié ? D'où viennent ces deux lingots d'argent ? Avouez la vérité devant mon tribunal, si vous voulez échapper aux tortures.

— Seigneur, répondit Hân-wen, votre serviteur habite dans cette ville ; j'ai dix-sept ans accomplis, mon père et ma mère ne sont plus de ce monde, et je n'ai aucun frère ; j'ai seulement une sœur aînée qui a épousé un homme appelé Kong-fou. Dès mon enfance, j'ai demeuré dans la maison de mon beau-frère, qui a bien voulu me

mettre en apprentissage chez un pharmacien. Je ne suis pas encore marié. Cet argent m'a été donné par une personne de mes amis. J'espère que votre Excellence examinera mûrement ma cause, et qu'elle me mettra en liberté.

— Quelle impudence ! s'écria le magistrat d'un ton courroucé. Eh bien, faites-moi connaître le nom de cet ami.

— C'est une personne d'une famille distinguée, se dit en lui-même Hân-wen ; si j'avoue la vérité, ne sera-ce pas compromettre sa réputation ? J'aime mieux subir le châtement qui me menace que de lui faire du tort. — Seigneur, dit-il au magistrat, cet ami était un étranger, et d'ailleurs son nom s'est échappé de ma mémoire. »

A ces mots le magistrat est transporté de colère ; et il laisse tomber d'un étui d'or les fiches qui servent à déterminer les coups de bâton.

Soudain des licteurs accourent des deux côtés de la salle, en poussant un espèce de rugissement. Ils se saisissent de Hân-wen, le couchent sur le ventre, et lui appliquent quarante coups de bâ-

ton. C'était pitié de voir la peau fraîche et délicate de Hân-wen toute déchirée, et rougie d'un sang vermeil qui ruisselait le long de ses jambes. Il resta long-temps sans connaissance. Quand il eut repris l'usage de ses sens, il versa une pluie de larmes que lui arrachait la douleur. « Seigneur, dit-il en sanglotant, votre serviteur est victime d'une fausse accusation.

— Misérable! lui dit le gouverneur en l'accablant d'injures, votre accusateur est ici; nous verrons si vous oserez le démentir. »

Hân-wen est glacé d'effroi, en apprenant qu'il a un accusateur. « Seigneur, s'écria-t-il, votre serviteur est accusé injustement; quel est l'homme qui prétend m'accuser? »

Le magistrat fait amener Kong-fou, pour le mettre en présence de l'accusé.

« Mon beau-frère, lui dit Kong-fou, parlez-moi maintenant avec sincérité. Mademoiselle Blanche, qui vous a donné cet argent, a formé avec vous un projet de mariage. Vous m'avez remis vous-même ces deux lingots, et vous m'avez prié de

présider à vos noces. Comme on a volé une somme d'argent dans le trésor, dont la garde est confiée à mes soins, et que son Excellence m'a fait punir de ma négligence, et m'a menacé du châtimeut le plus rigoureux si la somme entière n'était pas retrouvée au bout de trois jours; dès que j'ai reconnu que ces deux lingots provenaient du trésor, je n'ai pu m'empêcher d'aller vous dénoncer. Ce n'est pas que j'aie manqué à votre égard de justice et d'humanité; mais il m'a été impossible de résister aux tortures. Je vous engage à avouer promptement votre crime, si vous voulez échapper aux peines les plus sévères. »

Hàn-wen, pressé par le témoignage de Kong-fou, palpité de crainte et change de visage. « Mademoiselle Blanche, dit-il au fond de son cœur, ne croyez pas que je manque à la justice, et que je craigne lâchement la mort; mais accablé par le témoignage de mon beau-frère, il m'est impossible de cacher plus long-temps la vérité. »

Aussitôt il raconta comment, en revenant de visiter les tombes, il avait rencontré une demoi-

selle qui monta ensuite sur le même bateau que lui ; il exposa aussi tous les détails qui se rattachaient au prêt du parapluie , au don des lingots d'argent , et à la conclusion du mariage.

Le magistrat ordonna au greffier de transcrire cette déposition ; puis adressant la parole à Hân-wen : « On a volé dans le trésor de la ville mille onces d'argent, qui devaient former vingt lingots. Je n'en vois ici que deux ; où sont les dix-huit autres ? »

— Elle ne m'a donné que deux lingots , répondit Hân-wen ; je vous jure , seigneur , que j'ignore où sont les dix-huit autres.

— En ce cas , lui dit le gouverneur , je vais envoyer des soldats avec vous pour prendre ces deux jeunes filles , et leur faire rendre le reste de la somme. De cette manière , vous serez dégagé du crime qui pèse sur vous. »

A ces mots il rédigea un mandat d'amener , et chargea huit sergents du tribunal d'aller avec Hân-wen pour prendre les deux jeunes filles.

Ils obéissent, sortent du tribunal, et partent comme un trait.

Revenons maintenant à Blanche. Dès le moment que Hân-wen était parti avec l'argent qu'elle lui avait donné, elle avait été agitée d'une inquiétude mortelle. Elle eut recours aux sorts, et s'écria plusieurs fois : « Malheur ! malheur ! »

La petite Bleue ayant entendu cette triste exclamation, en demanda la cause à sa maîtresse.

« Nous avons mal fait, lui dit Blanche, de donner de l'argent à Hân-wen ; il provient du trésor de Tsien-tang. Le mari de sa sœur est maintenant employé auprès du gouverneur de la ville ; s'il aperçoit cet argent, Hân-wen est un homme perdu. Je t'en prie, va vite prendre des renseignements à ce sujet. »

La petite Bleue obéit ; elle monte sur un nuage, et s'élève au milieu des airs. Elle voit Hân-wen qui subissait la torture au pied du tribunal, et qui, accablé par le témoignage de Kong-fou, avouait tout ce qui s'était passé. Elle aperçoit ensuite le gouverneur, qui envoyait des sergents

pour les arrêter toutes deux. La petite Bleue est remplie d'effroi ; elle détourne aussitôt le nuage , et revient trouver Blanche , à qui elle raconte ce qu'elle a vu :

« Petite Bleue , lui dit Blanche après avoir médité quelques instants , échappons-nous , et laissons les sergents reprendre le reste de la somme , pour que Hân-wen ne soit point exposé à de nouvelles tortures.

— Votre idée est excellente , lui répondit la petite Bleue. »

Laissons les deux fées s'enfuir , et revenons aux sergents. Quand ils furent arrivés dans la rue des Deux-Thés , ils entrèrent dans le jardin de Kieou-wang , et le fouillèrent dans tous les sens ; mais ils ne virent pas même l'ombre d'un homme : seulement ils découvrirent les dix-huit lingots , qui avaient été laissés par terre au bas d'un pavillon. Ils interrogèrent les voisins , qui leur répondirent : « Ce jardin dépend de l'antique palais de Kieou-wang ; il est désert , et l'on n'y voit jamais personne. Souvent des esprits malius appa-

raissent dans ce jardin ; c'est pour cela qu'aucun homme n'ose y mettre le pied. »

Les quatre sergents furent obligés de se contenter de ces renseignements. Ils prirent les dix-huit lingots, et reconduisirent Hân-wen au tribunal du gouverneur. « Seigneur, lui dirent-ils en se prosternant devant lui, nous sommes allés dans le jardin fleuri du palais de Kieou-wang, pour prendre les deux jeunes filles, mais nous n'avons pas même aperçu leur ombre ; seulement nous avons trouvé, au bas d'un pavillon, les dix-huit lingots qui manquaient. » A ces mots ils présentèrent l'argent au gouverneur, qui le fit reporter au trésor. Ensuite il fit approcher Hân-wen.

« Si je n'avais égard qu'à votre crime, lui dit-il, je devrais vous condamner à mort, comme tous ceux qui volent le trésor public ; mais je considère que vous êtes encore jeune, et que vous avez été trompé par des fées ; c'est ce qui me porte à vous traiter avec indulgence. Je me contente de vous exiler dans le département de Sou-tcheou, à la poste de Siu-kiang. »

Le magistrat appela alors Kong-fou. « Emmenez ce jeune homme chez vous, lui dit-il, en attendant mes ordres. »

Kong-fou obéit et ramena Hân-wen dans sa maison.

Hïu-chi le reçut en pleurant. « Je n'ai que toi de frère, lui dit-elle, et voilà que des fées t'ont plongé dans le malheur! Il est heureux pour toi que le mari de ta sœur ait reconnu l'argent du trésor, et qu'il ait couru te dénoncer; sans cela tu serais tombé complètement dans leurs pièges, et tu étais perdu pour toujours. Je ne désire qu'une chose, c'est que tu aies un heureux voyage, et qu'au bout de trois ans tu reviennes en bonne santé. »

Comme ils étaient à pleurer et à gémir ensemble, ils voient entrer M. Wang qui, ayant appris ce qui s'était passé, était accouru en toute hâte pour voir Hân-wen. Dès que le jeune homme eut reconnu son maître, il éprouva un redoublement de douleur et de désespoir.

« Mon enfant, lui dit M. Wang en versant dès

larmes, je ne prévoyais pas que vous dussiez tomber dans ce malheur; mais c'était votre destinée : il faut vous y soumettre avec résignation. Voici quelques onces d'argent que je vous offre pour subvenir aux frais de votre voyage. J'ai à Soutcheou un ami intime dont le nom de famille est Wou, et le surnom Jin-kié; il demeure dans la rue de Wou-kia où il a ouvert une pharmacie. Je vais vous écrire une lettre que vous lui remettrez vous-même. Dès qu'il aura reçu ma recommandation, je suis sûr qu'il s'intéressera à vous.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit Hân-wen; je n'oublierai de ma vie ce service signalé.»

Aussitôt M. Wang écrivit la lettre, la remit à Hân-wen et reçut ses adieux.

Au bout de quelque temps, le magistrat, de qui dépendait le gouverneur, envoya l'ordre du départ, et fixa un délai de trois jours pour se mettre en route. Le gouverneur lui transmit immédiatement sa réponse, et se hâta d'exécuter ses ordres.

Il chargea deux gendarmes de conduire Hân-

wen au lieu de son exil. Ceux-ci se rendent à la maison de Kong-fou, et trouvent le frère et la sœur qui se tenaient embrassés et confondaient leurs soupirs et leurs larmes. Kong-fou offrit aux gendarmes des présents de voyage, et Hân-wen fut obligé de partir avec eux. Kong-fou accompagna son beau-frère hors de la ville jusqu'à une distance de dix lis.

Depuis cette séparation, il se passa beaucoup d'événements dignes d'être racontés. A peine êtes-vous sorti de la gueule du tigre, que vous tombez dans le repaire du renard.

Si vous désirez savoir ce qui arriva à Hân-wen, lisez le chapitre troisième.

CHAPITRE III.

ARGUMENT.

M. Wou, en voyant la lettre, répond pour l'ami qui lui est recommandé.

Blanche se marie dans une hôtellerie.

Des fées lui ont fait commettre un crime; il retombe de nouveau dans les pièges des fées.

Le ciel avait arrêté son mariage depuis des siècles; et il était dans sa destinée de s'attirer tous ces malheurs.

Les deux époux imitent, par un heureux accord, l'harmonie du Kin et du Ché, et renouent leurs premières amours.

Grâces à leur industrie, ils réussissent dans leur commerce, et se livrent aux transports de la joie.

HAN-WEN partit avec les gendarmes, et marcha en se dirigeant vers Sou-tcheou; il s'arrêtait de temps en temps pour boire et manger, dormait

la nuit, et se remettait en route dès que le jour était venu. Ils arrivèrent bientôt à Sou-tcheou.

Les gendarmes allèrent présenter leur mandat à la ville de Wou-hien. Le gouverneur en ayant pris connaissance, exila Hân-wen à la poste Siu-kiang; ensuite, il écrivit sa réponse officielle, adressée au magistrat de qui il relevait, et la remit aux gendarmes que nous laisserons retourner dans la province de Tché-kiang.

Hân-wen étant arrivé à sa destination, rendit visite au chef de la poste et alla prendre du repos. Le lendemain, il se leva de bonne heure, pesa une once d'argent et l'offrit à ce magistrat. Ce cadeau de Hân-wen lui inspira des dispositions bienveillantes, et il ne songea nullement à gêner sa liberté.

Hân-wen prit la lettre de M. Wang, sortit de la maison, et alla dans la rue de Wou-kia pour demander la pharmacie de M. Wou. Il le trouva et lui remit la lettre. Quand M. Wou l'eut ouverte et examinée un instant, il pria Hân-wen

d'entrer dans le salon, et le fit asseoir auprès de lui, à la place fixée par les rites.

« Monsieur Hân-wen, lui dit-il, puisque mon ami intime, Fong-chân, m'écrit cette lettre pour me prier de prendre soin de vous, vous pouvez compter sur tout l'intérêt que m'inspire cette haute recommandation. »

Hân-wen se leva pour le remercier, et se disposa à partir; mais M. Wou le retint à dîner. Hân-wen ne put se refuser à cette invitation. Pendant le repas, M. Wou le pria de lui raconter en détail tout ce qui lui était arrivé. Hân-wen répondit franchement à toutes les questions de M. Wou, que ce récit remplit d'une tristesse difficile à décrire.

Quand le repas fut terminé, M. Wou alla dans son cabinet, prit dix onces d'argent, et se rendit avec Hân-wen à la poste de Siu-kiang. Dès qu'il eut aperçu le directeur : « Je ne vous cacherai point la vérité, lui dit-il; M. Hân-wen, que voici, est mon parent : j'ai été touché de compassion en le voyant condamné dans un âge si

tendre. Je désire prier votre seigneurie d'effacer sa faute, et de me le laisser emmener chez moi. J'ose espérer que vous voudrez bien accepter un faible cadeau. »

A ces mots il tira l'argent de sa manche et le présenta au magistrat. Celui-ci reçut avec empressement les dix onces ; il laissa apercevoir sur son visage la joie dont il était rempli, et fit un signe affirmatif.

M. Wou rédigea à la hâte une caution et la présenta au directeur ; ensuite il ramena Hân-wen chez lui.

Depuis ce jour, Hân-wen s'établit dans la boutique de M. Wou, où il continua d'étudier la pharmacie.

Revenons maintenant aux deux fées. Quand les gendarmes étaient venus pour les prendre, elles avaient fait un tour de magie, et s'étaient rendues invisibles. Dès qu'ils furent partis, elles revinrent dans leur jardin.

Blanche prit la parole, et s'adressant à la petite Bleue : « Tu sais, lui dit-elle, que nous

avons formé un projet de mariage avec M. Hân-wen. J'ai manqué un instant de prudence, lorsque, touchée de sa détresse, je lui ai donné une somme d'argent qui avait été enlevée dans le trésor. Je suis cause que le magistrat lui a fait subir au tribunal un châtement rigoureux. Maintenant il est exilé à Kou-sou, à une grande distance d'ici ; et ainsi nous manquons un établissement qui intéresse notre vie entière.

— Pourquoi vous inquiéter à ce sujet ? reprit la petite Bleue. Puisque M. Hân-wen est exilé à Kou-sou, tournons-nous d'un autre côté ; croyez-vous que nous manquerons de trouver un autre époux doué d'esprit et de beauté ?

— Tu ne sais ce que tu dis, lui répondit Blanche ; ce n'est pas qu'il n'y ait ailleurs d'autres époux doués d'esprit et de beauté ; mais j'ai reçu de lui des bienfaits sans lui en avoir témoigné ma reconnaissance ; en second lieu, nous avons juré de l'épouser, et il ne nous convient pas de nous attacher à un autre homme. Au reste, s'il est exilé dans une contrée étrangère, c'est nous qui

l'avons plongé dans ce malheur. J'ai l'intention d'aller le trouver avec toi. Va d'abord prendre sur les lieux d'exactes informations, et voir dans quelle partie de Sou-tcheou il se trouve maintenant; tu viendras promptement me rendre réponse. »

La petite Bleue obéit, et monte sur un nuage qui la transporte en un clin d'œil à Kou-sou. Après qu'elle a pris les informations nécessaires, elle détourne son char vaporeux et arrive aussi prompte que l'éclair dans le jardin fleuri de Kieou-wang. « Madame, s'écria-t-elle en apercevant Blanche, bonnes nouvelles! Votre servante est allée à Kou-sou pour obtenir des nouvelles de Hân-wen. Il est maintenant employé dans la pharmacie de M. Wou qui habite la rue de Wou-kia. Nous ferions bien d'aller le chercher aujourd'hui. »

A ces mots, Blanche est transportée de joie. Les deux fées montent aussitôt sur un nuage enchanté, et, en un instant, elles arrivent dans un lieu retiré de Kou-sou. Elles descendent du

nuage, se rendent ensemble dans la rue de Woukia, et voient Hân-wen qui était assis dans la boutique. La petite Bleue s'avance et l'appelle par son nom de famille.

Hân-wen ayant levé la tête, reconnaît Blanche et la petite Bleue, et il éprouve à la fois un sentiment de surprise et de colère. « Méchantes Fées, leur dit-il, ni dans la vie passée, ni dans la vie présente, je n'ai excité votre haine et votre vengeance; et pourtant vous êtes cause que j'ai enduré, au tribunal, les plus cruelles tortures, et que je suis exilé loin de mes parents. Quel motifs vous a engagées à venir me chercher ici? »

Les deux Fées sont confondues de ces injures, et deviennent rouges de honte.

« Monsieur, lui dit Blanche, ce qui vous est arrivé est le résultat d'une erreur involontaire. Mais comme je vous ai donné une promesse irrévocable, et que je pense aux sentiments qui doivent animer des époux, j'ai traversé la distance prodigieuse qui me séparait de vous, et je suis venue ici à travers mille dangers. Pouvais-je

m'attendre à vous trouver aussi froid et aussi indifférent, et à recevoir de votre part d'aussi cruelles injures ? Si j'étais une Fée, comme vous m'en accusez, croyez-vous que je n'aurais pas pu trouver dans le monde, un autre époux doué d'une rare beauté ? Croyez-vous que j'aurais voulu essayer tant de fatigues pour venir exprès vous chercher ici ? »

Les personnes qui se trouvaient près de Hân-wen témoignèrent leur étonnement, en voyant en lui tant de froideur et de dureté.

M. Wou, ayant entendu qu'on se disputait vivement devant sa boutique, sortit avec précipitation. Il vit deux jeunes filles parfaitement belles qui se querellaient avec Hân-wen. Soudain il s'approche d'elles : « Mesdemoiselles, leur dit-il, veuillez entrer dans ma maison, et dites à votre vieux serviteur quelle affaire vous amène ici ; il ne convient pas à des personnes bien nées, de se disputer de la sorte au milieu de la rue. »

A ces mots, Blanche se hâte d'entrer dans le

vestibule avec la petite Bleue, en faisant plusieurs salutations.

M. Wou répondit à leur politesse. « Ma femme, cria-t-il à haute voix, viens recevoir ces demoiselles et leur tenir compagnie avec moi. Mesdemoiselles, ajouta-t-il quand elles furent assises, j'oserai vous demander quel est le noble pays que vous habitez, votre célèbre nom de famille et votre illustre surnom? Votre honoré père, votre respectable mère, sont-ils encore du monde? Quel est votre degré de parenté avec M. Hanwen? Quel motif vous a conduites vers mon humble boutique? Pourquoi vous disputiez-vous avec lui? J'ose espérer que vous voudrez bien satisfaire ma juste curiosité.

— Monsieur et madame, répondit Blanche les yeux baignés de larmes, daignez prêter l'oreille à mon récit. Votre servante habite la ville de Tsien-tang, qui dépend de Hang-tcheou, dans la province de Tché-kiang. Pé-ing, mon père, avait la charge de gouverneur général des frontières; Lieou-chi, ma mère, avait reçu des lettres de

noblesse de l'empereur. Je n'ai point de frères. Mes parents n'eurent point d'autre enfant que votre servante, à qui ils donnèrent le surnom de Tchîn-niang; j'ai maintenant dix-sept ans. Ma suivante que voici s'appelle la petite Bleue. Votre servante a une malheureuse destinée! Mon père et ma mère ont quitté la vie l'un après l'autre, et il ne me reste au monde aucune espèce de parents. Voyant l'époque appelée Tsing-ming, j'étais allée sur la montagne avec la petite Bleue, pour déposer des offrandes funèbres sur les tombes de mon père et de ma mère; mais je fus assaillie par une pluie d'orage, et je montai sur un bateau où se trouvait M. Hân-wen, qui eut l'obligeance de me prêter son parapluie pour m'en retourner chez moi. Le lendemain, comme il était venu lui-même chercher son parapluie, je le retins un instant, et lui offris une modeste collation. Tout en mangeant, je lui demandai des détails sur sa famille; et me voyant sans parents, sans amis, je formai avec lui un projet de mariage: c'était son beau-frère, Ki-kong-fou, qui devait présider à

notre union. Votre servante fut touchée de le voir sans fortune, mais elle n'aurait pas dû lui donner, pour subvenir aux dépenses des noces, deux lingots-d'argent qui provenaient de l'héritage de son père. Tout à coup on commit un vol dans le trésor de la ville. Le mari de sa sœur alla le dénoncer injustement, et, à force de tortures, on lui arracha l'aveu du crime qui lui était imputé. Le gouverneur lança contre moi un mandat d'amener, et envoya des gendarmes pour me prendre. Heureusement que mes voisins m'avertirent à temps avec ma servante; et, pour leur échapper, nous fûmes obligées de nous enfuir dans une autre maison. Le gouverneur n'ayant pu se saisir de nous, mit Hân-wen en jugement et l'exila dans ce pays. Comme votre servante met au-dessus de tout, son honneur et sa réputation¹, elle a juré qu'elle n'aurait pas d'autre époux que lui. C'est pourquoi elle a franchi avec sa servante

¹ En Chine, il est peu honorable pour une femme de se remarier, ou de prendre un autre époux que celui avec lequel elle a été fiancée dès son enfance.

une distance de mille lis, et elle est venue ici, à travers les plus grands dangers, espérant de voir accomplir cette union. Je ne pensais pas que M. Hân-wen me montrerait tant d'indifférence, et que, loin de me reconnaître pour son épouse, il concevrait les soupçons, les plus injurieux et qu'il me traiterait de Fée! C'en est fait; et puisqu'il ne daigne pas me recevoir, je n'oserai plus retourner dans mon pays natal; j'aime mieux m'ôter la vie et m'en aller dans l'autre monde.»

Elle dit; et se levant avec précipitation, elle se penche en avant, comme pour se briser la tête contre les degrés de pierre. M. Wou et sa femme sont effrayés de cette fatale résolution; madame Wou se précipite vers elle, et la saisit dans ses bras.

« Mademoiselle, lui dit M. Wou, pourquoi faire si peu de cas de la vie? Je me charge de ce mariage, et je vous promets de vous unir tous les deux.»

A ces mots, il ordonna à sa femme d'inviter mademoiselle Blanche et sa servante à entrer dans

l'intérieur de la maison pour se reposer de leur long voyage.

M. Wou sortit de la boutique, et ayant appelé Hân-wen, il lui adressa de sévères reproches. « Gardez-vous, lui dit-il, de la repousser avec colère : cette jeune personne appartient à une illustre famille, et elle a bravé les dangers et les fatigues d'un long voyage pour venir vous trouver ici. » Il lui rapporta alors de point en point le récit de mademoiselle Blanche.

Hân-wen est ébranlé par ce discours, mais il conserve encore quelques doutes. « Cependant, se dit-il en lui-même, si cette demoiselle était une Fée, n'aurait-elle pu trouver ailleurs un époux rempli de grâces et d'esprit? Puisqu'elle a fait mille lis pour venir me trouver ici, il faut bien que ce mariage soit arrêté depuis des siècles par le ciel. » Mais ce n'était pas là le seul motif qui désarmait Hân-wen. Il était épris depuis longtemps des charmes de Blanche, et il brûlait de la posséder.

M. Wou voyant que Hân-wen ne lui répondait

point, entra tout à coup en colère. « Ingrat que vous êtes, lui dit-il, puisque moi et ma femme nous prenons un tel intérêt à cette demoiselle qui nous est étrangère, ne devriez-vous pas rougir de votre conduite, vous qui êtes lié avec elle par une promesse de mariage? Dès ce moment je ne vous emploie plus dans ma pharmacie, et je romps toute relation avec vous.

— Monsieur, lui dit Hân-wen avec émotion, il n'est pas besoin de vous emporter de la sorte; je suis prêt à vous obéir. »

M. Wou le voyant disposé à céder, adoucit son visage irrité, et lui dit avec douceur : « Monsieur Hân-wen, si je vous donne des conseils, c'est uniquement pour votre bien; et quand je tâche de vous unir tous les deux par les liens du mariage, dites-moi un peu si je cherche mon intérêt ou le vôtre? »

Aussitôt après, M. Wou disposa une chambre particulière, et la garnit de tous les objets nécessaires. Puis il choisit un jour heureux dans le calendrier. Sa femme mit ses habits de fête, et con-

duisit Blanche à son époux. Quand ils eurent salué ceux qui leur tenaient lieu de parents, ils entrèrent ensemble dans la chambre parfumée (la chambre nuptiale); et le soir même, ils accomplirent ce mariage tant désiré, et se donnèrent les marques du plus tendre amour.

C'est ici le lieu de dire avec le poète :

Il la mène toute tremblante sous les rideaux brodés. Semblable
à la belle Mei, elle rongit de délier le dernier voile de soie.
L'époux doit ménager sa jeune et timide épouse, dont l'âme
novice est prête à s'échapper.

Le troisième matin, Hân-wen et Blanche viennent saluer et remercier M. Wou et sa femme. Dès ce moment, les deux époux se faisaient fête du matin au soir, et du soir au matin. La petite Bleue elle-même n'était point oubliée de Hân-wen, qui, de temps en temps, laissait briller sur elle quelque reflet de sa tendresse.

Mais revenons à M. Wou. Un jour qu'il était tranquillement assis dans sa boutique, il se mit à songer en lui-même. « J'ai cru faire une fort

belle chose, se dit-il, en engageant Hân-wen à se marier. Mais il n'est plus seul, comme auparavant, et voilà que sa maison se compose déjà de trois personnes. Il faut que je m'occupe de son avenir, afin de le préserver lui et les siens des rigueurs de la misère. »

Dès que son plan est arrêté, il se lève, sort de sa boutique, et va à la maison de Hân-wen, qui le reçoit dans le vestibule, et le fait asseoir.

« Monsieur Hân-wen, lui dit Wou, comme je n'avais aujourd'hui aucune affaire pressante, je me suis occupé à faire des projets pour vous. Je songe que maintenant votre maison se compose de trois personnes; ce n'est plus comme lorsque vous étiez seul. Si vous ne cherchez pas à former un établissement, comment pourrez-vous subvenir aux besoins de tous les jours? Les anciens disaient : « Il vaut mieux économiser un denier chaque jour que de posséder mille onces d'argent. » Si je songeais à vous faire embrasser un autre genre de commerce que celui dans lequel vous êtes versé, vous auriez de la peine à y gagner de

quoi vivre ; vous connaissez la pharmacie , et c'est la seule profession qui vous offre des chances de succès. Ainsi je vous engage à établir une petite pharmacie dans cet endroit même ; vous pourrez vous tirer d'affaire. Si vous avez besoin de fonds, je vous ouvrirai volontiers ma bourse pour vous aider.

— Monsieur, lui dit Hân-wen tout rempli de joie, vous m'avez déjà comblé de nombreux bienfaits ; comment pourrai-je vous témoigner ma reconnaissance ?

— Cela n'est rien, lui répondit M. Wou ; je veux seulement vous montrer l'intérêt que je vous porte ; pourquoi parler de reconnaissance ! »

A ces mots il se lève, et prend congé de Hân-wen.

Hân-wen le reconduisit en-dehors de la porte, et revint auprès de Blanche, à qui il fit part de cette conversation. Nous n'avons pas besoin de dire que ces offres de services les comblèrent tous deux de joie. La nuit se passa sans qu'il en fût question.

Le lendemain matin M. Wou se leva de bonne heure, et leur envoya un domestique qui leur remit cent onces d'argent.

Hân-wen fut ravi de ce riche cadeau; il reçut cette somme avec empressement, et alla la présenter à Blanche. Ensuite il fit décorer avec élégance le devant de sa maison, et choisit un jour heureux dans l'almanach pour ouvrir sa boutique de pharmacien. Il fit peindre sur son enseigne les mots *Pao-ngan-tang*, c'est-à-dire le magasin de la santé, et loua un employé intelligent, nommé Tao-jin, pour l'aider dans son commerce. Bientôt un mois s'était écoulé sans que Hân-wen vit le moindre signe de succès. Il est agité d'inquiétude. « Chère épouse, dit-il à Blanche, il y aura tout à l'heure un mois que nous avons ouvert cette boutique, et, vous le voyez, notre commerce est aussi nul que le premier jour. Comment faire ?

— N'ayez aucune inquiétude, lui dit Blanche. Dès mon enfance, j'accompagnais mon père dans son bureau, lorsqu'il était inspecteur général des

frontières. Un jour, comme j'étais à m'amuser dans le jardin, tout à coup la vénérable déesse du mont Li-chan descendit du milieu des airs, et s'approchant de moi, elle me dit que j'étais destinée à acquérir la science des dieux, et m'ordonna de la saluer comme sa maîtresse. Je possède, ajouta Blanche, une puissance surnaturelle qui me permet de connaître le passé et le futur : je puis chasser les mauvais esprits et guérir toutes les maladies. Demain matin, mettez une enseigne de médecin ; si l'on vient vous consulter je saurai d'avance la maladie de vos clients, et je vous promets de les guérir sur-le-champ en les touchant seulement du bout de mon doigt. Ne craignez plus de manquer d'argent pour subvenir aux besoins de votre maison. »

À ces mots Hân-wen ne se possède pas de joie. « Où trouver au monde, s'écria-t-il, une épouse douée de tant d'habileté et de puissance ? Quel bonheur pour moi d'avoir choisi une compagne aussi précieuse ! »

Le lendemain matin Hân-wen suspendit une

enseigne de médecin, sur laquelle il écrivit :
*Hiu-hân-wen, docteur en médecine, excelle dans
l'art de guérir toutes les maladies.*

Il y avait déjà une dizaine de jours que l'enseigne était suspendue, et cependant personne ne venait.

Hân-wen, désespéré, informe encore Blanche du malheur qui lui arrive.

« Monsieur, lui répondit Blanche, j'ai examiné cette nuit les astres qui brillaient au ciel, et j'ai vu que tout à l'heure une maladie contagieuse va se répandre sur toute cette contrée. Je vais de suite composer des pilules pour guérir de la peste. Vous les vendrez trois deniers le grain, et sur-le-champ elles produiront un effet miraculeux. Soyez assuré qu'on viendra en foule pour en acheter. »

Hân-wen fut rempli de joie ; il soupa, et, quand la nuit fut venue, il alla prendre du repos.

Cette nuit-là Blanche appela la petite Bleue, et lui adressa les ordres suivants : « Monte sur un nuage, et parcourt tout le pays. Tu répandras

dans les bassins et dans les puits des vapeurs empoisonnées que les hommes aspireront en buvant. Pendant ce temps je vais préparer des pilules. »

La petite Bleue obéit aux ordres de sa maîtresse. A la troisième veille, elle monte sur un char de nuages, se transporte dans chaque endroit et répand à la surface des eaux des vapeurs empoisonnées, et s'en revient vers sa maîtresse.

Le lendemain de bonne heure tous les habitants vont puiser de l'eau pour préparer les aliments de la journée, et aspirent les vapeurs empestées qu'elle renferme. Au bout de quelques jours la peste étend ses ravages au-dedans et au-dehors de la ville; de sorte que, sur dix maisons, il y en avait neuf de frappées par la contagion.

Hân-wen affiche devant sa boutique l'annonce des pilules qui guérissent de la peste. Les parents des malades en ayant été informés, vont en acheter chacun un grain, et ne l'ont pas plutôt donné aux personnes malades qu'elles recouvrent aussitôt la santé et abandonnent le lit où elles étaient retenues.

En un instant cette heureuse nouvelle se transmet de bouche en bouche, et bientôt toutes les familles apprennent la vertu miraculeuse des pilules de Hân-wen. Tout le monde vient en acheter; et la foule qui se forme devant sa boutique ne diminue pas un seul instant. Chaque grain se vend trois deniers; et au bout de quelques jours les pilules sont entièrement vendues, et tous les malades ont recouvré la santé.

Hân-wen, qui avait retiré des bénéfices énormes, ne cessait d'exalter la puissance de Blanche. Il est facile de penser que la réputation de la pharmacie de Hân-wen se répandit partout avec la rapidité de l'éclair.

On était alors au premier jour de la quatrième lune : c'était l'époque où l'on célèbre la naissance du dieu Liu-tsou. Les hommes et les femmes se rendent en foule au temple pour y brûler des parfums.

Ce jour-là Hân-wen prit quatre onces d'argent, et voulut aller dans la maison de M. Wou pour acheter de nouveaux médicaments. Comme il

passait devant le temple de Liu-tsou, il vit une foule de monde qui entrait à flots pressés dans le temple pour y brûler des parfums. « Puisque je passe par ici, se dit-il, il faut que j'entre comme les autres ; j'aurai beaucoup de plaisir à faire une promenade dans ce magnifique édifice. »

Sa résolution est prise, et il s'élance dans le temple.

Depuis ce moment il se passa beaucoup d'événements dignes d'être racontés. Celui qui comptait sur sa science magique trouve une magicienne plus savante que lui, et sa puissance succombe sous une puissance supérieure à la sienne.

Si le lecteur désire savoir ce qui se passa ensuite, qu'il lise le chapitre quatrième.

CHAPITRE IV.

ARGUMENT.

Blanche lutte de puissance magique dans le temple de Liou-tsou.

La vue d'une couleuvre fait mourir Hân-wen de frayeur.

Il existe d'autres dieux que ceux qui habitent l'île enchantée de Pong-lai. La voix de l'hirondelle, le chant du loriot, retentissent dans de brillants palais. Pour avoir fait boire à son épouse une liqueur enivrante, Hân-wen meurt d'effroi, et son âme s'envole dans l'autre monde.

PARMI les étrangers qui étaient venus visiter le temple du dieu Liou-tsou, se trouvait un Tao-ssé¹, dont le nom de religion était le Saint-homme Lo-i. Il était doué d'une rare puissance en magie ;

¹ Les Tao-ssé sont des religieux qui reconnaissent Lao-tseu, pour leur maître; ils forment en Chine une secte très nombreuse.

il pouvait expulser les esprits qui animent les fées, chasser les démons, et dompter même les génies du ciel. S'étant promené jusqu'au temple, il s'y était installé et distribuait des médicaments d'une vertu merveilleuse, ne songeant qu'à soulager les maux du genre humain.

Ce jour-là, Hân-wen entra dans le temple avec la foule empressée, et pénétra jusqu'à la salle principale. Le Saint-homme ayant tout à coup levé la tête, vit entrer Hân-wen, et il aperçut dans sa figure quelque chose d'ensorcelé. Il le prend à part, le mène dans une chambre retirée et le fait asseoir.

« Monsieur, lui demanda-t-il, de quelle contrée êtes-vous? Quel est votre illustre nom de famille et votre noble surnom? De combien de personnes se compose votre précieuse maison? D'où vient cet air ensorcelé que je démêle dans vos traits? Je vous prie de répondre d'une manière précise à toutes les questions que j'ose vous adresser. »

Hân-wen est pénétré de respect en voyant ce

Tao-ssé avec son air inspiré et son extérieur pieux et imposant.

« Mon père, lui dit-il, votre serviteur habite cette ville; son nom de famille est Hiu, son surnom Sien, et son nom honorifique Hân-wen. Ma femme s'appelle Blanche, et sa servante, la petite Bleue. Si par hasard votre serviteur est dans les liens de quelque démon, de quelque mauvaise fée, je vous en supplie, mon père, veuillez avoir pitié de moi et me délivrer. » En disant ces mots il se jette à ses genoux.

« Mon fils, lui dit le Saint-homme en lui présentant la main avec bonté, levez-vous. Puisque vous désirez que ce pauvre Tao-ssé vous sauve, c'est une chose très facile. » Il quitte aussitôt son siège, et tire d'une cassette trois talismans¹ divins. Puis il dit à Hân-wen : « Voici trois talismans que le pauvre Tao-ssé vous donne. Emportez-les, et gardez-vous surtout d'en parler à votre femme. Cette nuit, à la troisième veille, vous en

¹ Ces talismans étaient des feuilles de papier couvertes de caractères magiques.

collerez un sur le seuil de la porte, vous en brûlerez un autre au feu du foyer, et vous garderez le troisième sur vous. Si vous suivez exactement mes conseils, nulle méchante fée ne pourra vous nuire. De mon côté, je vais ordonner aux esprits qui sont sous mes ordres, d'aller arrêter les fées qui vous tourmentent, et de les conduire en enfer pour vous délivrer. *Souvenez-vous bien de mes paroles. Adieu !* »

Hân-wen remercia le Saint-homme : il prit les trois talismans divins, et lui offrit les quatre onces d'argent qui étaient destinées à acheter de nouveaux médicaments.

« Mon fils, lui dit le Tao-ssé en souriant, mon unique désir est de chasser les mauvais esprits qui vous obsèdent et de vous sauver la vie. Je ne puis accepter cet argent.

— Je voulais seulement, répondit Hân-wen, vous témoigner ma reconnaissance. Si vous refusez, mon père, de recevoir ce faible présent, je n'oserai moi-même prendre vos divins talismans, »

Le Saint-homme, pressé par les instances réi-

térées de Hân-wen, se décida à accepter son cadeau, puis il le reconduisit jusqu'à la porte du temple.

Mais laissons un moment le Tao-ssé qui rentre dans l'enceinte sacrée, et Hân-wen qui reprend le chemin de sa maison.

Cependant Blanche était tranquille dans sa chambre; mais tout à coup elle est frappée de terreur. Elle a recours aux sorts, et apprend en un instant tout ce qui vient de se passer. « Hân-wen, dit-elle à la petite Bleue, s'est laissé leurrer par un sauvage Tao-ssé du mont Mao-chân; et dans ce moment il revient avec des talismans dont il veut se servir pour nous perdre. Dès qu'il sera entré, tu feras de telle et telle manière; je n'ai pas peur de ses divins talismans. »

La petite Bleue remua la tête en signe d'assentiment.

Quelques instants après Hân-wen entra dans la maison. Il salua Blanche en l'apercevant, et se garda bien de dire un mot des talismans.

« Monsieur, lui dit Blanche, vous êtes sorti

de très bonne heure ce matin pour aller acheter de nouveaux médicaments chez M. Wou; comment se fait-il que vous reveniez si tard? »

Hân-wen, déguisant la vérité, lui répondit que M. Wou l'avait retenu à diner, et que c'était là le motif qui l'avait empêché de revenir immédiatement.

Pendant qu'ils étaient à causer ensemble, la petite Bleue entra avec une tasse de thé et l'offrit à Hân-wen. En étendant le bras, il laissa paraître les talismans qu'il tenait dans sa main.

La petite Bleue s'en étant aperçue lui demanda ce que c'était.

« Ce sont des prescriptions médicales, répondit aussitôt Hân-wen.

— Quelles prescriptions médicales? lui demanda vivement la petite Bleue. Permettez à votre servante d'y jeter elle-même les yeux.

— Vous autres femmes, reprit Hân-wen, vous n'entendez rien à la médecine: qu'avez-vous besoin de voir ces prescriptions? »

La petite Bleue sachant bien que Hân-wen ne

consentirait pas à lui communiquer les papiers qu'il tenait, les lui arracha brusquement et s'enfuit. Hân-wen courut après la petite Bleue pour les lui reprendre; mais avant qu'il pût l'atteindre elle les déchira en pièces.

« Petite coquine, s'écria Blanche en faisant semblant de la gronder, comment as-tu l'impudence de déchirer les ordonnances de mon mari?

— Madame, lui répondit la petite Bleue, ce n'étaient pas des ordonnances; c'étaient des vers galants qui m'étaient adressés.

— A quoi bon me tromper, lui dit Blanche en souriant, je sais parfaitement que c'étaient de maudits talismans qui lui ont été donnés dans le temple de Liu-tsou, par un fripon de Tao-ssé du mont Mao-chân. Mon mari s'est laissé leurrer par lui dans l'espoir de chasser je ne sais quelles fées: ce n'est pas tout; le même charlatan lui a escamoté quatre onces d'argent. Demain matin j'irai m'expliquer avec cet imposteur et lui redemander l'argent. »

Hân-wen vit bien que Blanche avait découvert

son secret; il fut frappé de stupeur et ne proféra aucune parole. Il passa la nuit dans un morne silence.

Le lendemain, dès l'aurore, Blanche se lève et promptement fait sa toilette. « Monsieur, dit-elle à Hân-wen, venez avec moi au temple, je veux parler à ce charlatan de Tao-ssé et lui redemander l'argent qu'il vous a pris. »

Hân-wen se vit obligé de l'accompagner. La petite Bleue les suivit, après avoir recommandé à Tao-jin de bien garder la maison.

Ils allèrent droit au temple de Liu-tsou, et quand ils furent entrés, ils aperçurent le Saint-homme qui était assis dans la salle principale.

« Est-ce toi qui es le Saint-homme Lo-i? lui demanda Blanche.

— C'est moi-même, lui répondit le Saint-homme.

— Fripon de Tao-ssé, lui dit Blanche en l'accablant d'injures, de quel pays es-tu? Comment as-tu osé venir dans ce lieu vénéré pour escamoter l'argent de mon mari? Allons, rends-lui ses

quatre onces et je te laisse tranquille ; mais si tu oses faire le moindre signe de refus , c'est en vain que tu espérerais de sauver ta vie.

— Monstre odieux ! lui répond le Saint-homme, comment as-tu eu la témérité d'abuser de l'art magique pour fasciner Hân-wen ? Je t'engage à rentrer en toi-même et à te retirer promptement dans ta caverne. Tu pourras alors échapper aux dangers qui te menacent ; mais si tu ne m'obéis pas , prends garde que , par un effet de ma puissance , je ne te force sur-le-champ à reprendre ta première forme. Il serait trop tard de te repentir de ton obstination. »

A ces mots Blanche devint rouge de colère. « Stupide Tao-ssé , lui dit-elle en l'accablant d'injures , tu as osé me prendre pour une fée ? Je te demanderai quelle est cette puissance magique dont tu te vantes ; je désire voir quel est le plus fort de nous deux. »

A ces mots le Saint-homme est transporté d'indignation. Il met le pied sur la constellation du Boisseau et prononce des paroles sacrées. Puis il

aspire dans un vase quelques gouttes d'eau pure, et les fait jaillir au milieu des airs. Tout à coup le ciel devient sombre, la terre se couvre de ténèbres que déchirent d'affreux éclairs, la pluie tombe par torrents, et le tonnerre gronde et éclate dans l'espace.

« Ta puissance est bien chétive, lui dit Blanche en souriant; ce n'était pas la peine d'en parler. » A ces mots elle prononce quelques paroles magiques; et, montrant le ciel du doigt, elle s'écrie d'une voix tonnante: « Que les nuages disparaissent sur-le-champ, que la pluie se dissipe, et que le grand astre du jour brille dans toute sa splendeur. »

Le Saint-homme voyant qu'elle a rompu son charme, saisit la précieuse épée qui pendait à sa ceinture et l'élève dans les airs pour frapper son ennemie. Mais soudain des milliers de nuages rouges volent vers Blanche en lançant des éclairs éblouissants, s'arrondissent sur sa tête et l'entourent d'une auréole lumineuse. Blanche développe une écharpe, qui s'appelait l'écharpe du ciel et

de la terre, et en enveloppe sa tête. Alors la précieuse épée ne pouvait plus l'atteindre et ne faisait que frapper l'air de ses coups impuissants. Blanche prononce de nouveau des paroles sacrées; et montrant du doigt la précieuse épée, elle crie d'une voix tonnante : « *Tombe!* » et soudain l'épée a roulé dans la poudre. Elle la ramasse et la rend invisible. Puis, d'un ton impérieux : « Où es-tu, vaillant guerrier qui porte le bonnet jaune? Prends vite ce charlatan de Tao-ssé, et suspends-le au milieu des airs. »

Elle n'avait pas encore achevé de parler que le vaillant guerrier au bonnet jaune était déjà accouru à ses ordres. Il prend le Saint-homme et le suspend au milieu des airs. Blanche ordonne au guerrier de le frapper à coups redoublés.

Le Saint-homme, couvert de blessures, pousse des cris lamentables et implore Blanche d'une voix suppliante. « Je ne connaissais pas, lui dit-il, les prodiges sublimes de votre puissance magique; et c'est par ignorancé que je vous ai offensée. Je vous en conjure, ayez pitié de ce pauvre Tao-ssé

et laissez-lui la vie. Dans la suite il n'osera jamais provoquer votre colère.

— Stupide Tao-sse, lui dit Blanche en souriant, je suis l'élève de la vénérable déesse du mont Li-chân; et c'est par ordre de ma maîtresse que je suis descendue de la cime mystérieuse qu'elle habite. Tu as eu l'audace de m'insulter en me traitant de fée. Hâte-toi de restituer l'argent que tu as pris, et je te fais grâce de la vie.

— Madame, lui répondit le Saint-homme, l'argent est encore dans ma cellule; je n'en ai pas ôté l'épaisseur d'un cheveu. »

Blanche, cédant à ses supplications qu'il accompagnait de larmes et de sanglots, lui dit en riant : « Je te fais grâce aujourd'hui; plie bagage et va-t-en dans un autre endroit. Si je te retrouve une seconde fois ici, occupé à leurrer la multitude par tes contes et tes ridicules prestiges, tu es un homme perdu ! »

Elle dit, et, d'un ton impérieux, elle renvoie le guerrier au bonnet jaune; puis elle détache le

Saint-homme, et le remet à la place qu'il occupait.

Le religieux est couvert de honte; il va dans sa cellule chercher les quatre onces d'argent qu'il remet à Blanche; puis il retourné sur la montagne où est situé son couvent, et va visiter son supérieur pour méditer avec lui quelque moyen de vengeance.

Blanche prit les onces d'argent, et reçut les félicitations de toute la foule qui remplissait le temple. Hân-wen et sa femme s'en retournèrent transportés de joie. Quand il fut arrivé dans sa maison, il ordonna à la petite Bleue de faire chauffer du vin afin de boire avec sa femme. Tout en buvant, il ne pouvait se lasser de féliciter Blanche sur le triomphe qu'elle avait obtenu, et sentit redoubler sa tendresse pour elle. Quand le soir fut venu, il ne se contenta pas de paroles pour lui témoigner son attachement.

Hân-wen, se trouvant un peu étourdi par les fumées du vin, alla se coucher le premier.

Pendant ce temps-là, la petite Bleue dit à sa

maitresse : « Madame, vous savez que c'est demain le jour de fête appelé Touan-yang¹. Dans toutes les familles, on achète du vin où l'on mêle du soufre mâle². On dit communément que quand une Couleuvre voit du soufre mâle, c'est comme lorsqu'un démon voit le roi des enfers. Pour moi, quand je respire l'odeur de cette drogue fatale, j'éprouve des douleurs aussi cruelles que si l'on me coupait par morceaux. Je crains que nous ne reprenions notre première forme, et que Hân-wen ne nous aperçoive. Comment faire? Mais il me vient une idée : il me semble que ce que nous avons de mieux à faire est de nous enfuir ensemble demain matin à l'insu de Hân-wen, et de nous retirer dans un autre endroit; nous reviendrons dans l'après-midi. J'ignore ce que madame pense de mon projet.

— Petite Bleue, répondit Blanche, il y a bien des années que je cultive la science du Tao; com-

¹ Cette fête tombe le cinquième jour de la cinquième lune.

² On met du soufre mâle dans le vin pour chasser les maléfices des démons.

ment pourrais-je craindre le soufre mâle? Toi, tu es d'une trempe commune; voilà pourquoi tu as peur pour si peu de chose. J'ai un projet excellent. Il faut qu'à l'instant même tu te mettes au lit, et que tu fasses semblant d'être malade; et demain matin, tu te serviras de ce prétexte pour ne pas te lever. Moi-même je dirai que j'ai la fièvre; et, dans l'après-midi du jour appelé Touan-yang, je me lèverai, comme si j'étais subitement rétablie. »

Mais laissons pour l'instant le projet que Blanche vient de former avec sa servante, et parlons seulement de la petite Bleue. Elle avait coutume de préparer chaque jour les repas de son maître; mais ce jour-là, l'heure du déjeuner se passa sans qu'on la vit paraître. Hân-wen commence à concevoir des doutes et de l'inquiétude; il monte précipitamment au premier étage, et dit à Blanche : « J'ignore pourquoi, ce matin, la petite Bleue a négligé de préparer mon déjeuner.

— Hier soir, lui répondit Blanche, elle se plaignait de maux de tête et de douleurs d'entrailles.

Je vais aller la voir avec vous pour savoir comment elle se porte; peut-être que cette friponne n'a d'autre maladie que la paresse et l'envie de dormir. »

Elle dit; et donnant la main à Hân-wen, elle va avec lui dans la chambre du fond. Ils voient la petite Bleue, qui avait les oreilles rouges et le visage tout en feu.

« Petite Bleue, lui dit Hân-wen, comment vous trouvez-vous ?

— Monsieur, lui répondit-elle, j'ai ressenti les atteintes du vent et du froid, et c'est là le motif qui m'a empêchée de vous servir ce matin avec madame.

— Si vous pouvez transpirer, lui dit Hân-wen, vous êtes sauvée : nous vous quittons pour vous laisser reposer. » Le mari et la femme s'en retournèrent dans leur chambre.

Mais à peine Blanche s'est-elle étendue sur son lit, qu'elle reste privée de connaissance. Hân-wen l'appelle pendant long-temps, et à la fin elle commence à reprendre l'usage de ses sens.

« J'avais par hasard éprouvé un étourdissement, lui dit Blanche; mais ce n'est rien. Pour vous, allez dans le magasin, et occupez-vous des objets qui réclament vos soins. »

Hân-wen fit préparer tout ce qui était nécessaire pour passer la fête. Ensuite, il fit porter le riz et le vin soufré dans l'appartement qu'occupait Blanche, afin de manger à la même table, et de célébrer avec elle la fête appelée Touanyang. Hân-wen prit une tasse, et engagea Blanche à la boire.

« Depuis mon enfance, lui répondit-elle, je n'ai jamais pu boire une goutte de ce vin; je prie mon époux de boire seul quelques tasses, pour dissiper ses chagrins et faire évanouir les maléfices des démons. Je me contenterai de m'asseoir auprès de vous pour vous tenir compagnie. »

Hân-wen leva la tasse, et la pressa à plusieurs reprises de la vider. Comment Blanche aurait-elle pu répondre à son invitation? Elle opposa à ses instances les refus les plus obstinés.

Hân-wen lui en témoigna son déplaisir. « Chère

épouse, lui dit-il, ne vous refusez pas plus longtemps à mes prières; et si vous ne pouvez vider une tasse entière, buvez-en du moins quelques gouttes pour me contenter. »

Blanche, voyant que son mari commençait à se fâcher, ne put se dispenser de prendre la tasse pour en boire quelques gouttes. Mais Hân-wen poussa brusquement la tasse avec ses mains, et lui fit avaler tout le vin soufré qu'elle contenait.

Blanche est frappée de terreur, et aussitôt de légères douleurs commencent à tirailler ses entrailles. Elle imagine une ruse. « Monsieur, dit-elle à son mari, depuis que vous m'avez fait avaler de force toute cette tasse de vin, je sens que mes yeux s'obscurcissent, et que ma tête se trouble. Il me serait difficile de vous tenir plus long-temps compagnie; permettez-moi de me coucher quelques instants. Pendant ce temps-là, vous irez vous amuser à voir la joute des barques ornées de têtes de dragons.

— En ce cas, lui répondit Hân-wen, je prie ma chère épouse de prendre du repos. » A ces mots

il ferma la porte de la chambre, et sortit pour aller voir la joute des barques ornées de têtes de dragons.

Blanche ayant été forcée par son mari d'avalier cette tasse de vin mêlé de soufre mâle, elle gisait dans son lit, en proie aux plus cruelles douleurs. Il lui semblait que le feu de la foudre lui dévorait les entrailles, et que des lames d'acier déchiraient toutes les parties de son corps. Au bout de quelques instants, elle reprit sa première forme.

Pendant ce temps-là, Hân-wen regardait au bord du fleuve la joute des barques ornées de têtes de dragons ; mais il était agité d'une inquiétude secrète. Il pensait à sa femme qui était enlevée dans l'ivresse, et à la petite Bleue qui était tourmentée par la fièvre. « Si elles ont besoin de thé ou de potions médicales, se dit-il en lui-même, qui est-ce qui leur en donnera ? Il vaut mieux que je retourne auprès d'elles. »

Aussitôt il part, et prend le chemin de sa maison. Il entre promptement dans sa chambre, et ouvre les rideaux de soie pour voir Blanche. S'il

n'eût rien vu, encore passe. Mais quand il eut regardé, il aperçut sur le lit une énorme Couleuvre, qui avait la tête grosse comme un boisseau; ses yeux étaient larges comme des clochettes de cuivre, sa bouche ressemblait à une écuelle pleine de sang, et sa langue exhalait des vapeurs empestées. Il fut si épouvanté à la vue de ce monstre, qu'il poussa un grand cri, et tomba sans mouvement.

Si vous désirez savoir comment Hân-wen recouvrera la vie, lisez le chapitre suivant.

CHAPITRE V.

ARGUMENT.

Blanche brave mille dangers pour aller dérober de l'ambroisie sur les bords divins du lac Yao-tchi. Elle exerce la médecine, et aide la femme du gouverneur à mettre au monde deux jumeaux.

REVENONS à Hân-wen, qui, en entrant dans la chambre de sa femme, avait ouvert les rideaux pour la voir. Dès qu'il eut aperçu sur le lit une grande Couleuvre blanche, il était tombé à la renverse, et était mort de frayeur. A cette époque de la journée, l'heure de midi était passée, et la petite

Bleue avait recouvré sa forme humaine. Ayant entendu pousser des cris d'effroi dans la première chambre, elle se leva et y courut avec empressement. Elle aperçoit par terre Hân-wen, qui était étendu sans vie, et, sur le lit, elle vit Blanche qui avait repris sa forme de Couleuvre. Elle pâlit d'effroi. « Madame, s'écrie-t-elle en appelant Blanche d'une voix perçante, hâtez-vous de reprendre votre forme humaine. Vous avez fait mourir votre époux de frayeur. Je vous en supplie, réveillez-vous ! »

Quoique Blanche fût plongée dans un sommeil léthargique, elle entendit la voix de la petite Bleue; elle revint à elle, et reprit sa forme humaine. Elle se lève avec effort, et aperçoit Hân-wen, qui gisait par terre sans faire aucun mouvement. Elle pousse des cris et des sanglots, et le serre tendrement dans ses bras. « Cher époux, dit-elle en pleurant, lorsque vous m'avez fait boire de force ce vin mêlé de soufre mâle, j'ai éprouvé des douleurs aussi cruelles que si l'on m'eût coupée par morceaux. Il m'a été impos-

sible de m'occuper de moi-même ; je suis tombée dans un sommeil léthargique, et j'ai repris malgré moi ma première forme. Je ne savais pas qu'en entrant dans ma chambre, la vue de ma métamorphose vous ferait mourir de frayeur. C'est moi qui suis cause de votre mort ! » Elle dit et verse un torrent de larmes.

« Madame, lui dit la petite Bleue en pleurant, puisque votre mari est mort, et qu'il ne peut plus revenir à la vie, à quoi bon vous affliger de la sorte ? Enterrez-le, et qu'il n'en soit plus parlé. J'irai avec vous dans un autre pays, et je ne crains pas que vous manquiez de trouver un autre époux, doué d'agrémens et d'esprit.

— Quelles paroles as-tu laissé échapper ? lui dit Blanche d'un ton courroucé ; puisque je suis mariée avec Hân-wen, comment pourrais-je montrer une si noire ingratitude ? Mais ce n'est pas là le seul motif qui me guide. Je cultive la science du Tao (de la raison), et je connais les devoirs de toute femme vertueuse ; comment pourrais-je m'attacher à un second époux ? Comme c'est moi

qui a causé la mort de Hân-wen, il est juste que je cherche quelque moyen de le rappeler à la vie.

— Vous êtes vraiment folle, lui dit la petite Bleue. Votre époux est mort, et déjà son âme est retournée dans l'autre monde. Il n'existe aucun remède, aucun art magique qui puisse le rappeler à la vie.

— Petite Bleue, lui répondit Blanche, c'est ce que tu ne sais pas. Je veux délivrer mon époux, et lui rendre la vie. Pour cela, je veux aller, au péril de mes jours, sur les bords divins du lac Yao-tchi, et dérober l'ambrosie des dieux. Pendant ce temps-là, tu resteras auprès de mon époux, et tu veilleras sur lui.

— Madame, lui dit la petite Bleue pour la détourner de son projet, les bords du lac Yao-tchi sont habités par la déesse Ching-mou. Si vous voulez dérober l'ambrosie des dieux, vous vous exposez à perdre la vie.

— Je veux sauver mon époux, repartit Blanche; il faut absolument que j'y aille. Si je ne réussis

pas à dérober l'ambroisie des dieux, je mourrai sans regrets sur les bords divins du lac Yao-tchi. »

A peine a-t-elle fini de parler, qu'elle prend le costume d'une religieuse de la secte des Tao-ssé. Elle monte sur un nuage, et arrive en un instant dans le pays des dieux, sur les bords du lac Yao-tchi. Elle aperçoit un jeune homme qui avait une tête de singe blanc. Il était assis en observation à l'entrée de la grotte principale, et l'empêcha d'y entrer.

Blanche fut obligée de se prosterner devant lui. « Bonjour, frère, lui dit-elle d'une voix soumise. Votre servante est Blanche, surnommée Tchinniang. Je suis l'élève de la vénérable déesse du mont Li-chân. Par l'ordre de ma maîtresse, j'ai quitté la cime mystérieuse que j'habitais, pour former avec Hân-wen un mariage qui était décrété depuis des siècles. Maintenant Hân-wen est dangereusement malade; il est à deux doigts de la mort, et il n'y a aucun médicament qui puisse le sauver. J'étais venue pour supplier la déesse Ching-mou de me donner une parcelle d'ambroi-

sie, afin de rappeler mon époux à la vie. Je vous prie, mon frère, d'entrer dans la grotte, et d'aller annoncer le but de mon voyage ; j'aurai pour vous une reconnaissance sans bornes. »

Le jeune homme à la tête de singe blanc ouvrit ses yeux, qui étaient doués d'une pénétration divine, et aperçut un air diabolique répandu sur toute la personne de Blanche.

« Monstre odieux ! s'écria-t-il d'une voix courroucée, d'où viens-tu ? Comment as-tu l'audace d'aborder la montagne des dieux ? Si tu es réellement une élève de la vénérable déesse du mont Li-chân, d'où vient cet air diabolique que je vois répandu sur toute ta figure ? La vénérable déesse du mont Li-chân se trouve maintenant dans la grotte de la déesse Ching-mou, avec qui elle raisonne sur les mystères du Tao ; je vais te prendre et te mener dans la grotte : on verra si tu dis la vérité. »

A ces mots, il s'avance pour saisir Blanche.

Blanche est remplie d'effroi. » S'il m'entraîne dans la grotte, se dit-elle en elle-même, c'en est fait de moi. » Soudain elle lance avec sa bouche un

grain de pierre précieuse qui va frapper la figure du jeune gardien. Le jeune homme n'ayant pu parer ce coup, fut blessé au nez, et répandit des flots de sang. Il rentra précipitamment dans la grotte en poussant des cris aigus, que lui arrachait la douleur. Blanche ramassa la pierre précieuse, et craignant d'être châtiée par la déesse Ching-mou, elle s'élança sur un char de nuages, se promettant bien de ne plus revenir.

Quand le jeune gardien fut rentré dans la grotte, Ching-mou lui demanda pourquoi il avait le nez meurtri et ensanglanté.

« Puissante déesse, lui dit-il, en se prosternant à ses pieds, il y a en dehors de la grotte une fée qui se vante d'être l'élève de la vénérable déesse du mont Li-chân. Elle dit que son mari est dangereusement malade; elle désirerait venir ici pour vous demander une parcelle d'ambrosie, et lui rendre la santé. Comme je lui défendais de pénétrer dans la grotte, elle m'a blessé le nez avec une balle empoisonnée; j'espère que vous daignerez me venger. »

A ces mots, Ching-mou est transportée de colère. Elle monte sur son char parfumé, et emmène avec elle le jeune gardien. A peine est-elle sortie de la grotte qu'elle aperçoit la Couleuvre blanche qui s'enfuyait rapidement sur un char de nuages.

« Monstre odieux ! lui cria Ching-mou, d'une voix courroucée ; où vas-tu ? » Elle dit, et étend dans les airs un vaste réseau.

Blanche veut fuir, mais elle se sent arrêtée par le céleste filet, et, malgré elle, elle se laisse voir sous sa première forme.

Ching-mou saisit l'épée dont elle se sert pour décapiter les démons et les fées. Elle allait la punir de son crime, lorsqu'elle voit arriver du midi un nuage étincelant qui volait de son côté, en laissant échapper les cris : « Grâce ! Grâce ! » Ching-mou regarde, et reconnaît le dieu Kouân-in. Soudain elle remet dans le fourreau sa précieuse épée, et se lève pour aller à sa rencontre.

« Noble Pousa (Dieu), lui dit-elle, quel motif vous amène ici ? »

— Voici l'objet de ma mission, lui répondit le Pousa en souriant : Le ciel avait décidé depuis des siècles le mariage de cette Couleuvre blanche avec Hân-ven. Dans la suite, le génie de l'astre Wen-sing doit descendre dans son sein pour retourner dans le monde. Quand ce génie aura atteint l'âge d'un mois, il viendra un Saint-homme qui ensevelira la Couleuvre sous la pagode de Louï-pong, suivant le serment qu'elle a fait jadis au dieu Tchin-wou. Il faut attendre que le génie de l'astre Wen-sing se soit fait un nom illustre, et qu'il ait obtenu des honneurs posthumes pour ses parents. Cette fée pourra alors être élevée au rang des dieux. Maintenant il n'est pas permis de lui ôter la vie ; j'espère que la déesse Ching-mou daignera lui accorder sa grâce.

— Noble Pousa, lui répondit Ching-mou, si je ne songeais qu'à l'audace qu'elle a eue de monter sur cette cime divine pour dérober l'ambrosie, et de blesser le jeune gardien de ma grotte, il me serait difficile de ne pas lui trancher la tête. Mais puisque de si grandes destinées se rattachent

à son existence, je dois obéir à vos ordres et lui laisser la vie. »

A ces mots, Ching-mou replia le filet qui enveloppait le ciel et la terre, et rendit la liberté à la Couleuvre blanche.

Blanche reprit comme auparavant sa forme humaine, et se prosternant aux pieds de Ching-mou, elle la remercia de ne pas lui avoir ôté la vie; puis se retournant, elle salua Kouân-in, et lui témoigna sa reconnaissance de sa puissante intervention.

« Monstre odieux ! lui dit le Pousa, que l'ambrosie des dieux ne soit plus l'objet de ta folle ambition. Je vais t'indiquer un endroit où tu pourras aller de ma part. Transporte-toi sur le mont Tsé-weï, dans le palais appelé Nân-ki-kong, qu'habite le dieu du pôle austral; tu lui demanderas une branche de l'arbre d'immortalité pour rendre la vie à ton mari. »

Après avoir dit ces mots, le dieu se leva, fit ses adieux à Ching-mou, et monta sur un char de nuages pour retourner vers la mer du Midi.

Ching-mou le reconduisit, et, remontant sur son char parfumé, elle se dirigea vers sa grotte mystérieuse.

Revenons maintenant à Blanche. Après ce départ du dieu et de la déesse, elle s'éleva rapidement sur un nuage, et se rendit sur la montagne Tsé-weï, au palais appelé Nân-ki-kong (le palais du pôle austral). Ce palais était entouré de bocages épais qui exhalaient une odeur embaumée; ses parterres étaient ornés des plantes les plus rares, et des fleurs les plus précieuses; des fruits d'un goût exquis pendaient aux arbres, que des oiseaux merveilleux animaient par leur douce mélodie, et par l'éclat de leurs couleurs. Blanche n'avait nulle envie de s'arrêter à ces objets enchanteurs; elle va droit au palais du dieu.

Cet édifice était gardé par un jeune homme à tête de cerf qui se promenait devant la porte. Blanche s'avance et lui fait une profonde salutation. « Jeune immortel, lui dit-elle, j'ose vous prier d'aller m'annoncer au dieu de ce palais.

Votre servante s'appelle Blanche, et son surnom est Tchîn-niang. Comme Hân-wen, mon époux, est dangereusement malade, et qu'aucun médicament ne peut le sauver, le dieu Kouân-in, dans sa bonté, m'a engagée à venir demander au dieu de ce palais une branche de l'arbre d'immortalité pour sauver la vie à mon époux. J'ose espérer que le jeune immortel qui m'écoute, daignera prendre pitié de mon sort, et annoncer l'objet de ma visite. J'aurai pour lui une reconnaissance sans bornes. »

En entendant ces mots, le jeune homme à tête de cerf fut pénétré de saisissement et de respect, surtout parce qu'elle venait de la part du dieu Kouân-in.

« Ma sœur, lui dit-il, par égard pour le puissant dieu Kouân-in, je vais vous annoncer. »

Blanche le remercia à plusieurs reprises, pour lui témoigner sa reconnaissance.

Le jeune homme à tête de cerf quitte Blanche, et entre dans le palais du dieu. « Seigneur, lui dit-il en se prosternant à ses pieds, il y a en de-

hors de cette enceinte une jeune femme qui s'annonce sous le nom de Blanche. Elle dit que, comme Hân-wen son mari est dangereusement malade, le dieu Kouân-in l'a engagée à venir vous demander une branche de la plante d'immortalité. Elle est maintenant à la porte du palais. Je n'ai pas osé la faire entrer de mon propre mouvement, et c'est pour ce motif que je suis venu vous consulter. J'ignore, vénérable seigneur, quels sont nobles vos intentions.

— Je sais, lui répondit le dieu, que cette fée perverse n'a pas encore brisé les liens qui l'attachent à la vie mortelle; je sais qu'elle n'a pas encore payé la dette qu'elle a contractée par ses fautes, et qu'elle a formé avec Hân-wen un mariage qui était décrété depuis des siècles. Bientôt le génie de l'astre Wen-sing doit descendre dans son sein pour revenir sur la terre. Puisque c'est le dieu Kouân-in qui l'a envoyée vers moi, va dans la *chambre de nuages*, tu prendras une branche de la plante qui a le pouvoir de rappeler à la vie, et tu la lui remettras.

Le jeune homme à tête de cerf obéit aux ordres du dieu. Il se transporte dans la *chambre de nuages*, et prend une branche de la plante d'immortalité. Puis, sortant du palais, il appelle Blanche. « Voici, lui dit-il, une branche de la plante d'immortalité que le dieu m'a ordonné de vous remettre pour ressusciter votre époux. »

Blanche se jette à ses pieds, et après lui avoir témoigné sa reconnaissance, elle prend la branche de la plante d'immortalité.

Le jeune homme à tête de cerf retourne au palais du dieu pour lui rendre compte de sa commission.

Blanche est ravie d'avoir obtenu la plante d'immortalité; elle monte aussitôt sur un nuage, et se hâte d'aller rendre la vie à son époux. Mais tout à coup elle rencontra le génie de l'étoile Nân-sing, qui préside à la vie des hommes.

Gardez-vous de laisser votre visage s'épanouir de joie; bientôt de nouveaux malheurs vont fondre sur la Couleuvre blanche!

Le lecteur demandera sans doute ce que c'était

que l'étoile Nân-sing. Il faut savoir que le dieu du pôle austral avait sous ses ordres un jeune homme à tête de cigogne blanche : c'était le génie de l'étoile Nân-sing. Ce jour-là, comme aucune affaire ne le retenait dans l'intérieur du palais, il s'amusa au dehors, en se promenant sur les nuages. Tout à coup il aperçoit un nuage noir qui roulait rapidement vers lui, et répandait au loin des vapeurs empestées. Le jeune homme à tête de cigogne regarde un instant, et reconnaît que c'est une fée qui arrive vers lui. Soudain il s'élança sur un char de nuages, et vole à sa rencontre. « Monstre odieux ! lui cria-t-il d'une voix courroucée, où vas-tu ? »

A peine Blanche a-t-elle entendu la voix du jeune homme à tête de cigogne, qu'elle est glacée d'effroi, et que son âme s'échappe de son corps ; elle tombe du haut des airs, et va expirer au pied de la montagne.

Le jeune homme à tête de cigogne la suit dans sa chute, d'un vol impétueux, et il était sur le point de la mettre en pièces avec son bec

acéré. Mais tout à coup un jeune dieu à tête de loriot blanc, s'élançe du haut des airs et arrête le jeune homme à tête de cigogne. « Mon frère, lui dit-il, il ne faut pas lui ôter la vie. Le malheur qui lui arrive maintenant était décrété par le ciel. Mais le dieu Fo (Bouddha), qui habite la mer du Midi, m'a envoyé vers vous dans la crainte que vous ne fassiez périr cette créature perverse, faute de savoir les vnes que le destin a sur elle. Voilà, mon frère, le motif qui m'a engagé à venir vous attendre ici. J'espère que vous aurez pitié d'elle, et que, pour obéir au destin, vous lui laisserez la vie.

— Je déteste les fées comme mes plus cruels ennemis, répondit le jeune homme à tête de cigogne. Mais puisque mon frère vient me trouver par l'ordre suprême de Fo, je dois lui obéir, et laisser la vie à cette méchante fée. »

Le jeune dieu à tête de loriot lui ayant fait des remerciements, le dieu à tête de cigogne prit congé de lui, et s'en retourna au palais du pôle austral.

Le jeune dieu à tête de loriot s'approche du corps de Blanche, et voyant qu'elle ne respirait plus, il prononça des paroles magiques qui ont le pouvoir de ressusciter les morts, et s'approchant de son visage, il souffla dans sa bouche avec son haleine divine. Sur-le-champ Blanche recouvra son âme qui s'était échappée, et se réveilla de sa léthargie. Elle se prosterne aux pieds du dieu, et le remercie de lui avoir rendu la vie.

« Blanche, lui dit le jeune dieu à tête de loriot, je suis venu par l'ordre suprême de Fo, pour vous arracher à la mort. Retournez vite auprès de votre époux, et rappelez-le à la vie. »

A ces mots, il s'élance sur un char de nuages, et s'en retourne vers la mer du Midi, pour rendre compte au dieu Fo de sa commission.

Blanché ramassa la plante d'immortalité, et monta rapidement sur un char vaporeux qui la transporta chez elle en un clin d'œil. Elle entre dans sa chambre, et appelle la petite Bleue. « Voici la plante d'immortalité, lui dit-elle; prends-la

vite et fais-la bouillir dans de l'eau, pour ressusciter mon mari. »

La petite Bleue prit la plante d'immortalité. « Madame, demanda-t-elle à Blanche, cette plante vient-elle des bords divins du lac Yao-tchi? Pourquoi avez-vous été absente aussi long-temps?

— Petite Bleue, lui répondit Blanche en soupirant, j'ai failli perdre la vie pour aller chercher cette plante d'immortalité. » Elle lui raconta alors qu'étant allée près du lac Yao-tchi pour dérober une parcelle d'ambroisie, elle avait rencontré un jeune dieu à tête de singe blanc qui gardait la grotte, et l'avait empêchée d'entrer. « Je fus obligée, ajouta-t-elle, de lui avouer la vérité. Il voulait se saisir de moi, et me conduire dans la grotte, devant la déesse Ching-mou. Pour me débarrasser de lui, je lui lançai à la figure une perle précieuse, et je lui fis une profonde blessure. Mais la déesse Ching-mou m'enveloppa dans un vaste filet, et voulait me couper la tête. Heureusement que le dieu Kouân-in vola à mon secours, et supplia Ching-mou de me

laisser la vie. Ce n'est pas tout : le même dieu m'engagea à aller sur la montagne de Tsé-weï, auprès du dieu du pôle austral, pour lui demander une branche de la plante divine qui a le pouvoir de rappeler à la vie. J'allai donc au palais du pôle austral. Le dieu qui l'habitait eut pitié de moi, et m'accorda une branche de la plante d'immortalité. Je le remerciai de cette faveur signalée ; mais comme je m'en revenais, je rencontrai en chemin un jeune dieu à tête de cigogne qui me poursuivit avec acharnement. Je poussai un cri d'effroi et je tombai sans vie au pied de la montagne. Il s'élança après moi d'un vol impétueux, et se préparait à me déchirer à coups de bec ; mais un jeune dieu à tête de loriot blanc accourut par l'ordre de Fo (Bouddha), qui habite la mer du Midi ; il arrêta la fureur du dieu à tête de cigogne, et me délivra de la mort. Si le dieu à tête de loriot blanc ne m'eût communiqué son souffle divin, comment aurais-je pu revenir à la vie ? J'ai bravé mille morts pour aller chercher cette plante divine. Hâte-toi

de la faire bouillir avec le plus grand soin, afin de ressusciter mon époux. »

En entendant ces paroles, la petite Bleue restait pensive et silencieuse, et se tenait, sans bouger, à côté de sa maîtresse.

Blanche est transportée de colère. « Misérable ! s'écria-t-elle, je me suis exposée à mille dangers à cause de mon époux, j'ai bravé même la mort pour obtenir cette plante ; et lorsque je t'ordonne d'aller la faire bouillir, afin de le rappeler à la vie, tu restes dans une froide indifférence ! Il faut que tu aies les entrailles d'une bête féroce !

— Madame, répondit la petite Bleue, vous connaissez mal le fond de mon cœur. Si je ne vais pas faire bouillir cette plante, ce n'est point que j'aie les entrailles d'une bête féroce. Naguères, pour avoir bu du vin mêlé de soufre mâle, vous avez laissé voir votre première forme, et vous avez fait mourir votre époux de peur. Si je fais bouillir maintenant cette plante, et que vous le rappeliez à la vie, il ne manquera pas de

dire que nous sommes des fées, et quand vous auriez mille bouches et mille langues, il vous serait impossible de vous laver de ce reproche et de le réduire au silence. Voilà ce qui me rend si lente à vous obéir; voilà ce qui m'empêche de faire bouillir cette plante divine. Il faut, madame, que vous imaginiez quelque stratagème merveilleux pour tromper votre époux et dissiper ses doutes. »

Blanche est ébranlée par les paroles de la petite Bleue, et reste quelque temps en silence. Puis elle relève la tête d'un air épanoui. « Petite Bleue, s'écria-t-elle, j'ai un moyen excellent. » Soudain elle ouvre un coffre, et en tire une écharpe de soie blanche. Elle la prend dans sa main, murmure quelques paroles magiques, et souffle dessus en criant : *pien!* (change!)

A ces mots, l'écharpe de soie se change en une Couleuvre blanche. La Fée saisit une précieuse épée qui était suspendue au mur, et coupe la Couleuvre blanche en plusieurs morceaux, qu'elle jette dans le vestibule.

La petite Bleue est transportée de joie à la vue de ce prodige. « Madame, dit-elle à Blanche, en la félicitant, en vérité, vous êtes douée d'une puissance merveilleuse. De cette manière, il vous sera facile de tromper votre époux. »

Elle prit de suite la plante d'immortalité, et sortit de la chambre. Elle revint bientôt avec l'infusion, qui fut préparée en peu d'instant.

Blanche prit Hân-wen dans ses bras, et lui entr'ouvrit la bouche, et la petite Bleue lui fit avaler tout le breuvage divin.

En un clin d'œil il revint aux portes de la vie. Les articulations de tous ses membres furent agitées d'un mouvement subit, et son âme anima une seconde fois le séjour qu'elle avait quitté. Il s'éveille en s'écriant : « Hélas ! quel profond sommeil ! » Il se retourne, se lève sur son séant, et voit Blanche qui était assise sur le bord de son lit, et la petite Bleue qui se tenait debout à ses côtés. « Ainsi donc, s'écria-t-il en les accablant d'injures, vous êtes toutes deux des esprits de Couleuvres, qui êtes venues ici pour tourmenter ma vie ! Depuis

le commencement, vous n'avez cessé de me tromper, et je vois clairement que c'est vous qui m'avez fait mourir de frayeur. Heureusement, le ciel avait décrété que ma famille ne devait pas encore s'éteindre, et c'est pour cela que je suis revenu à la vie. Eloignez-vous au plus vite, sans cela je vous exterminerai avec cette épée. »

En entendant ces injures, Blanche est couverte de confusion; ses yeux se baignent de larmes, et elle ne cesse de pousser des cris déchirants.

« Monsieur, dit la petite Bleue, en s'approchant de Hân-wen, est-il possible que vous montriez tant d'ingratitude! Comme vous étiez allé voir la joute des barques à têtes de dragon, madame, étant sortie de l'ivresse où vous l'aviez plongée, entra dans la chambre du fond pour s'informer de ma maladie. Pendant ce temps-là, une Couleuvre blanche est venue, je ne sais d'où, et s'est élancée sur son lit. Madame vous entendant pousser des cris affreux, accourut en toute hâte; elle vous trouva étendu par terre, sans mouvement, et elle vit sortir du milieu du lit une énorme Couleuvre

qui voulait vous dévorer. Ma maîtresse resta glacée d'effroi, et fut quelque temps sans savoir quel parti prendre. Puis elle saisit sa précieuse épée, et coupa ce serpent infernal en plusieurs morceaux, qu'elle jeta dans la cour. Mais, comme la vue de ce serpent diabolique vous avait fait mourir de frayeur, elle alla trouver la vénérable déesse qui habite sur le mont Li-chân. Elle obtint d'elle une branche de la plante d'immortalité, qu'elle fit bouillir; elle vous en fit boire une infusion et vous rappela à la vie. Et maintenant, monsieur, au lieu de reconnaître un si grand bienfait, vous poursuivez madame de toute votre haine; vous l'accablez d'injures, et vous la traitez de fée! Si vous ne voulez pas me croire, monsieur, allez dans la cour, et vous verrez vous-même la vérité de ce que j'avance.

— La petite Bleue a raison, se dit Hân-wen en lui-même; je vais aller dans la cour, pour m'assurer moi-même de la vérité. » Sur-le-champ, il se lève et se dispose à sortir.

« Monsieur, lui dit Blanche en l'arrêtant par le

bras, songez que vous êtes en convalescence. Il fait beaucoup de vent dehors, et il y aurait du danger à vous y exposer. »

D'un côté, se dit Hân-wen en lui-même, la petite Bleue m'invite à aller voir la couleuvre; de l'autre, Blanche me retient pour m'en empêcher : il est évident que ces deux femmes se sont ligüées contre moi pour me tromper. Soudain il repousse Blanche, sort précipitamment de sa chambre, et s'élançe dans la cour. Il voit en effet, au bas du vestibule, une couleuvre blanche qui était coupée en plusieurs morceaux, et dont le sang avait rougi la terre. Tous les doutes de Hân-wen sont dissipés; il rentre dans sa chambre, et, s'approchant de Blanche : « Chère épouse, lui dit-il en riant, apaisez votre juste colère. J'ignorais que vous vous fussiez donné tant de peine pour me sauver la vie. Je vous ai accusée injustement; daignez me pardonner. Il faut maintenant enterrer cette couleuvre, et tout sera fini.

— Monsieur, lui répondit Blanche d'un air joyeux, si vos doutes sont dissipés et que vous ne

me preniez plus pour une fée, je serai au comble du bonheur, et j'oublierai pour toujours vos cruels reproches. »

A ces mots, elle ordonne à la petite Bleue de prendre la fausse couleuvre, de la brûler dehors, et d'enterrer ses débris.

La petite Bleue enterra la fausse couleuvre après l'avoir brûlée, et revint dans la chambre auprès de sa maîtresse.

« Petite Bleue, s'écria Blanche en pleurant à dessein, lorsque j'ai affronté mille dangers et enduré toutes sortes de fatigues pour aller chercher l'herbe d'immortalité et rappeler mon époux à la vie, mon unique désir était de vivre avec lui dans une heureuse union, jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Pouvais-je prévoir que mon époux, sans avoir égard à toutes les peines que j'ai souffertes pour lui, concevrait d'injurieux soupçons, et me traiterait de fée!.. Au reste, en réfléchissant à ces reproches, à ces marques de mépris, je reconnais que c'est la conséquence des péchés que j'ai commis dans ma vie passée. J'ai l'intention de me couper les

cheveux et d'entrer dans un couvent, afin de me préparer un sort heureux dans ma vie future. »

Hân-wen est consterné en entendant ces dernières paroles. « Chère épouse, lui dit-il, je vous ai offensée sans le savoir; j'espère que vous songerez à l'affection éternelle que vous m'avez jurée; je vous en supplie, pardonnez-moi, et oubliez ce funeste dessein.

— Seigneur, lui dit Blanche, il est bien vrai que je suis une Fée; laissez-moi entrer en religion, afin qu'à l'avenir je ne tourmente plus votre existence qui est aussi précieuse que l'or.

— Chère épouse, lui dit Hân-wen, à quoi bon tenir un pareil langage? Si votre époux vous a offensée, il avoue ses torts et il vous en demande pardon. » Il dit et se prosterne à ses pieds.

Blanche est remplie d'émotion et se jette à genoux devant lui. « Monsieur, s'écria-t-elle, levez-vous! Un homme ne doit point se mettre à genoux, quand ce serait pour ramasser de l'or. Tuez-moi plutôt : tout cela n'est arrivé que par l'imprudance de ma langue. J'espère que vous

oubliez mon crime et que vous m'accorderez un généreux pardon. »

Hân-wen releva Blanche avec empressement, et se livra à toute la joie que lui causait cette réconciliation.

Depuis ce moment les deux époux vécurent, comme auparavant, dans une heureuse harmonie. La petite Bleue riait en secret de la simplicité de Hân-wen, et du stratagème adroit qu'avait employé sa maîtresse ; mais passons à un autre sujet.

Le préfet de Sou-tcheou-fou s'appelait Tchîn ; son surnom était Lun, et son nom honorifique était So-king. Il s'était élevé à cette charge par ses succès littéraires. C'était un homme pur et intègre dans l'accomplissement de ses devoirs, et il aimait le peuple comme sa propre famille. Sa femme, nommée Hao-chi, était enceinte de neuf mois, et touchait au terme de sa grossesse. Mais elle ressentit pendant trois jours et trois nuits les douleurs de l'enfantement, sans pouvoir devenir mère. Il appela tous les médecins de la ville, qui déclarèrent unanimement que les ressources de

l'art étaient impuissantes. Le préfet fut rempli d'effroi et de douleur. Il s'assied, tout découragé, dans la salle de réception; mais bientôt la fatigue s'empare de ses sens, ses yeux s'obscurcissent, et il s'endort d'un profond sommeil. Il vit en songe un homme vêtu de blanc, qui lui dit : « Monsieur le préfet Tchîn, je suis le dieu Kouân-in; je connais la pureté et le désintéressement que vous avez constamment montré dans toutes vos fonctions; je veux vous en récompenser aujourd'hui. Votre femme est en travail d'enfant et ne peut devenir mère; je viens vous indiquer le moyen de la délivrer de ses souffrances. Envoyez quelqu'un dans la rue de Wou-kia, à la boutique appelée Pao-ngan-tang (le magasin de la santé), et appelez auprès d'elle le médecin célèbre que l'on nomme Hiu-hân-wen : c'est le seul homme qui puisse la sauver. Souvenez-vous bien de mes paroles : adieu! »

Après avoir dit ces mots, il monte sur un char de nuages étincelants, et disparaît dans l'espace.

Soudain le préfet s'éveilla. Tout à l'heure, se dit-il en lui-même, le dieu Kouân-in a daigné m'apparaître en songe, et m'a engagé à faire appeler le docteur Hiu-hân-wen, en m'assurant que ce médecin était capable de sauver ma femme.

Sans perdre de temps, il envoie deux de ses serviteurs, qu'il charge d'aller lui remettre un billet pour l'inviter à venir.

Les deux serviteurs obéissent à l'ordre du préfet, et se hâtent d'aller remplir leur commission.

Le lecteur demandera si c'était en effet le dieu Kouân-in qui était apparu en songe au préfet : ce dieu n'était autre que Blanche. Comme elle savait que la femme du préfet était près d'accoucher, et qu'elle ne pouvait devenir mère, elle s'esquiva de la vue de Hân-wen, prit la forme et le costume du dieu Kouân-in, et alla se montrer en songe au préfet, qu'elle invita à venir consulter son époux.

Il y avait déjà quelques instants que Blanche était de retour chez elle, quand les deux serviteurs arrivèrent devant sa porte. Ils entrent dans

la boutique, présentent le billet du préfet, et font connaître le motif de leur visite. Tao-jin reçoit le billet, et va les annoncer à Hân-wen.

A cette nouvelle, Hân-wen est rempli d'étonnement. « Chère épouse, dit-il à Blanche, le préfet de la ville envoie ses serviteurs avec un billet de sa main, pour me prier de traiter sa femme qui est en travail d'enfant. Je ne connais que les propriétés des plantes, et je n'entends rien à la doctrine du poul. Ajoutez à cela, qu'il s'agit de la femme du préfet; ce n'est pas comme si je devais donner mes soins à une personne vulgaire. Si, par hasard, je commets quelque imprudence dans mes prescriptions médicales, je suis un homme perdu! Comment faire?

— Monsieur, lui dit Blanche, n'ayez aucune inquiétude. Je sais que la femme du préfet porte dans son sein deux jumeaux, et c'est pour cela qu'elle a tant de peine à les mettre au jour. J'ai préparé d'avance deux pilules d'un effet merveilleux. Emportez-les avec vous, je vous réponds qu'elle accouchera aussitôt après les avoir prises,

et que le préfet vous offrira un riche cadeau pour vous témoigner sa reconnaissance. »

Aussitôt, elle ordonne à la petite Bleue d'ouvrir une cassette et d'y prendre les deux pilules, qu'elle remit à Hân-wen.

« J'ai vraiment une femme prodigieuse, s'écria Hân-wen transporté de joie ; elle sait trouver des expédients qui annoncent un pouvoir divin. » Il prit les deux pilules, les serra dans sa manche, et sortit avec les deux serviteurs.

Dès qu'il fut arrivé à la préfecture, les deux serviteurs entrèrent devant lui, et allèrent l'annoncer.

A cette nouvelle, le préfet sortit de son cabinet pour aller au-devant de Hân-wen, et le fit asseoir dans la salle de réception.

« Seigneur, demanda Hân-wen après avoir pris le thé, j'ignore pour quelle personne votre Excellence me fait l'honneur de réclamer mes soins.

— Monsieur le docteur, répondit le préfet, ma femme est près de son terme, et elle ressent, depuis trois jours et trois nuits, les douleurs de

l'enfantement sans pouvoir devenir mère. Je connais depuis long-temps votre haute réputation, et c'est pour ce motif que je vous ai prié de venir. J'espère que vous voudrez bien aider ma femme de votre divin savoir, et sauver la vie à deux personnes à la fois; vous pouvez compter sur ma reconnaissance.

— Seigneur, répondit Hân-wen, que votre noble cœur cesse de s'inquiéter. Par mon humble condition, je suis soumis aux ordres de votre Excellence, et je dois faire tous mes efforts pour soulager votre illustre épouse. J'ose vous promettre qu'elle se sentira soulagée dès qu'elle aura pris mes médicaments. »

Le préfet est rempli de joie, et accompagne Hân-wen dans la chambre de sa femme. Le docteur, prenant un air d'importance, tâte le pouls de la main droite et de la main gauche, et sort avec le préfet, qui le fait asseoir auprès de lui dans la salle de réception. « Je vous félicite, seigneur, s'écria tout à coup Hân-wen; l'épouse de votre Excellence porte deux fils jumeaux dans son

sein , et c'est pour cela que son accouchement est si laborieux. J'ai apporté deux pilules d'une vertu merveilleuse ; donnez-les à madame dans une tasse de bouillon , je vous réponds qu'elle accouchera sur-le-champ. »

A ces mots il tire de sa manche les deux pilules , et les remet gravement au préfet.

Celui-ci est ravi de joie ; il reçoit dans sa main les deux pillules , et ordonne à une servante de les faire avaler à sa femme dans une tasse de bouillon.

Cette prescription médicale donna lieu à beaucoup d'événements. Deux jumeaux font surgir une foule de malheurs. Le lecteur désire sans doute savoir si la femme du préfet accoucha après avoir avalé les deux pilules ; qu'il lise le chapitre sixième.

CHAPITRE VI.



ARGUMENT.

Les médecins irrités imaginent un stratagème pour perdre Hân-wen.

Un magistrat bienveillant lui témoigne son affection, et le condamne à une peine légère.

COMME le préfet était occupé à causer avec Hân-wen dans la salle de réception sur la maladie de sa femme, il vit accourir une servante qui lui dit : « Seigneur, bonnes nouvelles ! Dès que l'épouse de Votre Excellence eut avalé les deux pilules, elle éprouva une violente douleur,

et accoucha sur-le-champ de deux fils, qui tenaient chacun une pilule dans la main gauche.

A ces mots, le préfet est ravi de joie : « Monsieur le docteur, dit-il à Hân-wen, avec un visage épanoui, vos pilules ont vraiment une vertu merveilleuse; vous êtes le premier médecin de l'empire, et je suis convaincu même que vous n'avez point de rival au monde. »

Hân-wen fut enchanté de ces compliments. « Seigneur, répondit-il d'un ton modeste, cet heureux résultat ne peut être attribué qu'au bonheur qui accompagne Votre Excellence et sa digne épouse. Votre serviteur n'oserait jamais l'attribuer à son faible mérite. »

Le préfet fit préparer un festin splendide pour traiter Hân-wen. Nous n'avons pas besoin de dire que, pendant le repas, il eut pour lui toutes sortes d'attentions, et qu'il ne cessa de vanter sa rare habileté.

Quand le festin fut terminé, Hân-wen se leva, fit ses adieux au préfet et lui adressa ses remerciements. Le magistrat lui offrit quatre pièces de

satin à fleurs, et mille onces d'argent, pour lui témoigner sa reconnaissance.

« Seigneur, lui dit Hân-wen, le faible service que je vous ai rendu ne me permet pas d'accepter de si riches présents.

— Ne soyez pas si modeste, lui dit le préfet en riant ; j'ai voulu seulement vous donner une preuve de ma gratitude. »

Hân-wen le remercia de nouveau, et quitta la préfecture.

Le magistrat ordonna à deux domestiques de porter les pièces de soie et les onces d'argent. Huit musiciens accompagnaient Hân-wen qui était mollement assis dans une chaise à porteurs. Quand il fut arrivé chez lui avec ce brillant cortège, il congédia toutes les personnes qui l'avaient accompagné. Cet heureux succès fut un sujet de joie pour toute sa maison.

Bientôt cette nouvelle se répandit parmi tous les médecins de la ville, qui furent transportés de colère contre Hân-wen. Ils résolurent de se réunir le lendemain dans le temple appelé Sau-

hoang-miao , pour délibérer ensemble sur les moyens de le perdre.

Le lendemain matin , de bonne heure , tous les médecins se trouvèrent réunis dans le temple. Après qu'ils se furent salués , et que chacun eut pris la place qui lui était assignée , un jeune médecin se leva et leur parla en ces termes :

« Vénérables confrères , Hân-wen , cet homme digne de tout votre mépris , n'est autre chose qu'un criminel qui a été exilé dans notre ville de Sou-tcheou-fou. Il a eu l'audace d'aller à la préfecture ; et non seulement il a réussi , par sa jactance insensée , à détruire la réputation dont nous jouissons tous dans ce pays , il a même obtenu , sans aucun titre , sans aucun mérite , une énorme somme d'argent ; n'a-t-il pas provoqué ainsi votre indignation ? Si vous voulez suivre mon humble avis , nous rédigerons ensemble une plainte contre lui , et nous l'accuserons devant le préfet , de leurrer la multitude par des paroles ensorcelées , et de les pousser à ajouter crime sur crime. De cette manière , nous

satisferons notre vengeance , et en second lieu , nous montrerons ce dont nous sommes capables. Vénérables collègues, que pensez-vous de mon projet ? »

A ces mots , du milieu de l'assemblée se leva un vieillard dont le nom était Lieou , et le surnom Fong. « Ne l'écoutez pas ! ne l'écoutez pas ! s'écria-t-il à haute voix. Hân-wen n'est plus maintenant dans la même position qu'auparavant. Le préfet a pour lui la plus haute estime ; si vous l'accusez , ce magistrat ne manquera pas de prendre sa défense et de le tirer d'embarras. Vous savez que dans toutes les choses qui dépendent des bureaux , celui qui a de l'argent et de l'autorité est toujours sûr de réussir. Si vous avez le dessous , je crains fort que vous ne vous attiriez quelque mauvaise affaire. Vous feriez mieux de suivre mon humble avis. — C'est demain qu'on célèbre la naissance du dieu Tsou-ssé. L'usage veut que nous exposions dans le temple des objets rares et précieux pour fêter dignement le jour sacré de sa naissance. Je pense que

comme Hân-wen a beaucoup voyagé de contrée en contrée, il doit avoir rapporté un grand nombre d'objets curieux. S'il n'en a pas, nous l'accablerons d'affronts, nous l'empêcherons d'exercer la pharmacie, et nous le ferons chasser de la ville. Quand cette affaire sera devenue publique, il n'est pas à craindre que le préfet le prenne sous sa protection. Que pensez-vous de mon projet ?

— Votre stratagème est excellent, s'écria l'assemblée, et, dès ce moment même, nous allons nous occuper de le faire réussir. »

Sur-le-champ tous les médecins se lèvent, et se rendent ensemble à la pharmacie de Hân-wen, qui les reçut poliment et les fit entrer dans sa maison.

« Messieurs, leur demanda Hân-wen quand ils furent assis, veuillez apprendre à votre serviteur quel noble motif vous a engagés à honorer son humble boutique de l'éclat de votre présence.

— Mon frère Hiu, lui répondit Lieou-fong, c'est demain qu'on célèbre la sainte naissance du

dieu que notre ville adore. A cette occasion , nous autres pharmaciens , nous avons coutume de présenter tous les ans , chacun notre tour, des objets rares et précieux , et de servir dans le temple le meilleur vin et les mets les plus exquis. C'est demain votre tour, et voilà le motif qui nous a engagés à venir dans votre célèbre boutique, afin d'informer votre seigneurie de l'honneur qui lui est réservé.

— Messieurs, leur répondit Hân-wen tout troublé, veuillez considérer que je suis étranger dans votre noble pays. Cette contrée et ses habitants me sont également inconnus, et je ne pourrais suivre votre illustre exemple, et me procurer des objets rares et précieux. Mais je ne manque pas d'argent pour acheter des parfums; si vous voulez, messieurs, faire pour mon compte les emplettes nécessaires, je vous en aurai une reconnaissance sans bornes.

— Quelles paroles avez-vous laissé échapper? répondirent-ils tous à la fois. Chacun doit s'acquitter lui-même de son devoir. Cette année,

c'est votre tour ; qui est-ce qui oserait vous remplacer ? Si vous refusez de manger notre riz , il n'est pas besoin de rien acheter. Il vous sera même impossible d'exercer désormais la médecine , et de vendre des simples. »

A ces mots , ils sortent transportés de colère. Hân-wen les reconduisit avec un visage riant ; mais à peine fut-il rentré dans sa chambre , qu'il se mit à pleurer et à pousser des sanglots.

Blanche l'ayant vu tout en larmes , lui demanda la cause de sa douleur.

Hân-wen lui raconta de point en point la visite des médecins de la ville , qui voulaient l'engager à présenter cette année , dans le temple , des objets rares et précieux.

« Cela est bien aisé , lui répondit Blanche en souriant ; à quoi bon vous en inquiéter ? Quand mon père vivait , il était revêtu de la haute charge d'inspecteur des frontières. Croyez-vous qu'il n'avait pas des objets rares et des vases précieux ? Demain matin vous pourrez satisfaire à leur demande. »

A ces mots, le chagrin de Hân-wen se change en allégresse ; il soupe avec gaité, et va se coucher tranquillement.

Alors Blanche appela la petite Bleue, et lui donna les ordres suivants : « Petite Bleue, mon mari veut célébrer demain la naissance du dieu Tsou-ssé, et il se désole de ne pouvoir présenter, suivant l'usage, des objets rares et des choses précieuses. Autrefois, lorsque je me promenais dans la ville de King-hoa, j'ai entendu dire qu'il y avait dans le palais de l'empereur de la dynastie des Liang une multitude d'objets précieux. Va à la capitale, et glisse-toi dans le trésor de l'empereur ; tu choisiras quelques objets précieux, tu les enlèveras secrètement, et tu me les apporteras cette nuit, afin que mon mari puisse les présenter demain matin dans le temple. »

La petite Bleue obéit ; elle monte soudain sur un char de nuages, et arrive au palais de l'empereur ; elle s'y glisse sans être vue, et dérobe quatre objets du plus grand prix. C'étaient un arbre de corail, un jeune dieu en jade, une cas-

solette en forme de ki-lin¹, et deux paons en cornaline. Elle détourne son char vapoureux, et rapporte ces objets à Blanche.

Blanche est ravie de joie; elle prend aussitôt ces quatre objets précieux, et les serre dans un coffre : après quoi elles vont se coucher chacune de leur côté.

Le lendemain, Hân-wen se leva de grand matin, et s'empressa de demander à Blanche ce qu'elle lui avait promis. « Chère épouse, lui dit-il, où sont les objets précieux ? » Blanche ouvrit la cassette, et en tira les quatre objets précieux qu'elle y avait déposés.

Hân-wen les examine et ne peut se lasser de faire éclater sa joie et son admiration. « Chère épouse, s'écria-t-il, j'ignorais que vous eussiez dans cette cassette des objets aussi rares et aussi précieux. Je ne crains plus maintenant qu'ils viennent me faire affront. »

Sur-le-champ il ordonne à Tao-jîn d'aller ache-

¹ Le ki-lin est un animal fabuleux.

ter les fruits qu'il devait offrir au dieu. Les médecins vinrent encore plusieurs fois dans sa boutique pour l'importuner des mêmes demandes.

Tao-jin eut bientôt acheté toutes les offrandes nécessaires, et il chargea quelqu'un d'aller les déposer dans le temple.

Quand tous ces préparatifs furent terminés, Hân-wen apporta avec Tao-jin les quatre objets précieux. Au moment où il entra dans le temple, tous les médecins allèrent au-devant de lui, et l'arrêtèrent en lui demandant : « Monsieur Hiu, quels sont les objets précieux que vous offrez au dieu Tsou-ssé ? »

— Messieurs, leur dit en riant Hân-wen, je ne m'acquitte que faiblement du devoir qui m'est imposé. J'ose espérer que vous voudrez bien excuser l'exiguité de mes offrandes. »

A ces mots, il découvre les quatre objets précieux, et les place sur la table sacrée; puis Tao-jin range avec ordre plusieurs vases remplis du vin le plus exquis.

Les médecins sont frappés de stupeur. « Notre

intention, se dirent-ils en eux-mêmes, était de le mettre dans l'embarras. Qui aurait pu penser que ce petit animal eût des objets aussi précieux, qui l'emportent dix fois sur ceux que nous avons offerts nous-mêmes les années précédentes? »

Ce résultat inattendu les couvrit de confusion, et ils s'en retournèrent tristement chez eux.

Hân-wen rit en lui-même de leur dépit, et fit semblant de ne pas s'en être aperçu. Quand il eut fini de brûler des parfums, il recueillit avec Tao-jîn les objets précieux qu'il avait apportés; ensuite il revint chez lui, et raconta à Blanche et à la petite Bleue tout ce qui venait de se passer. Il n'est pas besoin de dire que son récit les combla de joie.

Vous avez beau employer votre pouvoir surnaturel, je crains bien que de grands malheurs ne viennent effacer vos succès.

Parlons maintenant de ce qui se passe à la capitale. L'empereur fut par hasard attaqué d'une ophthalmie; il voulut prendre le dieu de jade pour

lui demander la guérison de ses yeux, et ordonna à l'impératrice d'aller elle-même le chercher dans la partie du trésor où étaient placés les objets rares et précieux.

L'impératrice alla dans le cabinet, chercha de tous côtés, et ne put réussir à trouver le petit dieu de jade. Elle recommença ses perquisitions, et en voulant passer en revue tous les objets précieux, elle s'aperçut qu'on avait enlevé également un arbre de corail, une cassolette en forme de ki-lin et deux paons en cornaline. La perte de ces quatre objets la remplit d'étonnement et de tristesse. Elle revint au palais, et informa l'empereur de cette fâcheuse découverte.

L'empereur fut transporté de colère. « Qui a osé, s'écria-t-il, dérober les objets précieux de mon trésor? » Sur-le-champ il rendit un décret qu'il envoya dans le département où se trouvait la capitale, afin qu'on se saisit du coupable. Il écrivit un second ordre semblable au premier, et chargea les officiers de sa maison d'aller dans chaque province pour découvrir le voleur, le livrer

au magistrat du pays où on l'aurait pris, et le faire punir conformément aux lois.

Dès que les officiers de l'empereur eurent reçu cet ordre, ils n'osèrent apporter aucun retard à son exécution. Ils prirent leur mandat, et s'en allèrent, chacun de leur côté, dans les différentes provinces de l'empire. Ceux d'entre eux qui avaient mission d'aller dans le Kiang-nân prirent la route de cette province, où nous les laisserons faire sur tout leur chemin les perquisitions les plus sévères.

Revenons maintenant à Hân-wen. Depuis le jour où les médecins, qu'il avait surpassés en magnificence, avaient quitté le temple tout couverts de confusion, il avait senti redoubler son affection pour Blanche, qu'il ne quittait plus ni la nuit ni le jour. Comme ils étaient occupés à boire et à causer ensemble, Blanche lui dit en riant : « Votre servante est heureuse des marques de tendresse que vous ne cessez de lui donner ; mais depuis quelque temps elle éprouve dans tout son corps quelque chose d'extraordinaire ; il lui

semble qu'elle aura bientôt le bonheur d'être mère. »

A ces mots, Hân-wen est ravi de joie. « Grâce au ciel, s'écria-t-il, ma femme est enceinte ! Je ne forme plus qu'un vœu, c'est qu'elle ait un fils qui puisse donner une postérité à ma famille. »

Les deux époux soupèrent gaiement, et allèrent prendre du repos ; mais la nuit fut bien vite écoulée.

Le lendemain, comme c'était l'anniversaire de la naissance de Hân-wen, il ne put se dispenser de préparer un festin pour traiter les personnes qui viendraient le féliciter. M. Wou vint aussi faire sa visite à Hân-wen, et comme la grossesse de Blanche lui causait une joie inexprimable, il retint chez lui son ancien maître. Il prit les quatre objets précieux, les exposa dans le vestibule, et ouvrit la grande porte qui donnait sur la rue. Puis il invita M. Wou à venir boire auprès de ces objets précieux pour les voir et les admirer. Tous les passants s'arrêtaient à les contempler, et ne se lassaient point de féliciter Hân-wen. En un

clin d'œil cette nouvelle se répandit de bouche en bouche, et dans toute la ville il n'était bruit que des objets précieux qui ornaient la maison de Hân-wen; mais il ne songeait pas que ces objets, dont il se faisait gloire, devaient lui causer d'amers regrets.

Ce même jour, les officiers de l'empereur venaient par hasard d'arriver à Sou-tcheou, et parcouraient toutes les rues de la ville en poursuivant leurs recherches. Au moment où ils passaient, plusieurs personnes parlaient, avec l'accent de l'admiration, des objets précieux qui ornaient la maison de Hân-wen, dans la rue de Wou-kia.

Ce propos n'échappa point à l'un d'eux. « Mes amis, dit-il à ses collègues, avez-vous bien entendu? Dans cette foule, on parle avec de pompeux éloges de je ne sais quels objets précieux que possède Hân-wen, qui demeure dans la rue de Wou-kia. Allons faire des perquisitions chez lui; il y a mille à parier contre un que nous trouverons les objets précieux qui ont été dérobés dans le trésor de l'empereur.

— Il a raison, » s'écrièrent tous ses collègues. Sur-le-champ ils le suivent et se rendent ensemble à la maison de Hân-wen, qui était située dans la rue de Wou-kia. Ils s'arrêtent sur le seuil de la porte, et à peine ont-ils jeté un regard dans la maison, qu'ils reconnaissent que ces quatre objets précieux sont exactement les mêmes qui ont été enlevés dans le trésor de l'empereur. Soudain ils entrent avec impétuosité dans le vestibule pour mettre la main sur Hân-wen.

M. Wou ignorait le motif de cette brusque visite. Il est frappé de crainte en les voyant, et s'esquive au plus vite pour se tirer d'embarras.

Les officiers, sans laisser à Hân-wen le temps de s'expliquer, lui attachent une chaîne au cou, reprennent les objets précieux, et l'entraînent hors de la maison en l'accablant d'injures. « Misérable, lui dirent-ils, comment as-tu osé dérober ces objets précieux dans le trésor de l'empereur? Tu es cause des courses pénibles que nous avons faites en tous lieux pour chercher

l'auteur de ce vol. Nous espérons que cette tête d'âne ne tiendra pas long-temps sur ton col. »

Hàn-wen est rempli d'effroi ; dans son trouble mortel, qui lui laisse à peine l'usage de ses sens, il lui est impossible de s'expliquer.

Les officiers l'emmènent et arrivent promptement au tribunal de Sou-tcheou-fou. Ils frappent sur le tambour qui est placé à la porte.

Le magistrat, qui se trouvait dans l'intérieur de la salle, ayant entendu le bruit du tambour, ordonna sur-le-champ d'ouvrir l'audience. Les huisiers sortent de chaque côté en criant d'une voix rétentissante : *Son Excellence Tchín est assise!*

Les officiers entrent et se prosternent au pied du tribunal. « Seigneur, lui dirent-ils, vos serviteurs viennent de la capitale, où ils sont attachés au palais de l'empereur de la dynastie des Liang. On a dérobé, il y a quelques mois, dans le trésor de l'empereur quatre objets précieux, un arbre de corail, un jeune dieu en jade, une cassolette en forme de ki-lin, et deux paons de cornaline. Sa Majesté a rendu un décret à cette

occasion, et nous a chargés d'aller en tous lieux pour trouver le coupable. Aujourd'hui, comme nous nous promenions dans la rue de Wou-kia, nous avons reconnu ces objets précieux, et nous avons arrêté l'auteur de ce vol; nous prions Votre Excellence de le punir suivant la rigueur des lois. » A ces mots ils présentent au préfet le mandat de l'empereur.

A peine le magistrat l'a-t-il examiné, qu'il est transporté de colère, et ordonne qu'on lui amène le coupable.

Les officiers obéissent en poussant un cri, et amènent Hân-wen, qui se met à genoux au pied du tribunal.

Le préfet reconnaît le docteur Hiu-hân-wen; il est rempli d'étonnement, et ne peut s'empêcher de concevoir des doutes. « C'est un homme probe et loyal, se dit-il en lui-même, comment aurait-il pu commettre un tel crime? Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. Tâchons d'abord de nous assurer de la vérité. »

Aussitôt il fit semblant de ne point recon-

naître Hân-wen, et lui dit d'un ton courroucé :
« Hân-wen, quel est ton nom de famille, ton surnom ? Où demeures-tu ? Combien y a-t-il de temps que tu as dérobé ces quatre objets précieux dans le trésor de l'empereur de la dynastie des Liang ? Quels sont tes complices ? Allons, dis toute la vérité devant mon tribunal, si tu veux échapper aux peines les plus sévères.

— Seigneur, lui répondit-il, mon nom de famille est Hiu, et mon surnom Hân-wen ; je demeure dans la rue de Wou-kia, ma femme s'appelle Blanche, et sa servante, la petite Bleue. Votre serviteur exerce honnêtement la profession de médecin, et jamais il n'a fait tort à personne de l'épaisseur d'un cheveu. Comme c'était l'anniversaire de la naissance du dieu Tsou-ssé, et que, depuis nombre d'années, les médecins ont coutume de présenter chacun leur tour, dans le temple, des objets rares et précieux ; me trouvant obligé cette fois de remplir ce devoir, je me désolais de ne point avoir les objets précieux qu'on exigeait de moi. Heureusement que Blanche, ma

femme, me tira d'embarras, en me donnant quatre objets précieux qui avaient appartenu à son père. Quelque temps après, ayant à célébrer une fête de famille, j'exposai ces quatre objets dans le vestibule. Mais tout à coup cette multitude d'hommes est entrée précipitamment dans ma maison, s'est emparée de moi, et m'a entraîné jusqu'ici, m'accusant de les avoir volés à je ne sais quel empereur de la dynastie des Liang. Pour moi, j'ignore absolument ce qu'ils veulent dire. J'ose compter sur la sagesse et la justice de votre Excellence.

— Vous êtes-vous marié avec une femme de ce pays-ci ? lui demanda le préfet.

— Non, répondit Hân-wen, c'est une personne du district de Tsien-tang, qui dépend de Hang-tcheou-fou, dans la province de Tché-kiang. Elle m'avait donné une promesse de mariage dans la ville de Hang-tcheou-fou. Quelque temps après, ayant été amené dans ce pays par une affaire imprévue, elle vint m'y trouver, et nous nous unîmes ensemble, suivant les usages prescrits par les rites. »

La conduite de Blanche m'inspire des doutes sérieux, se dit en lui-même le préfet. En regardant chaque soir les astres, je vois briller au ciel une lueur de l'aspect le plus étrange; peut-être correspond-elle au corps de cette femme.

Aussitôt il fit approcher les officiers, et leur donna les ordres suivants : « Messieurs, leur dit-il, reportez à l'empereur ces quatre objets précieux. Cette cause est très compliquée; j'ai besoin de faire comparaître Blanche avant de rendre ma sentence, et d'appliquer la peine méritée; plus tard, j'aurai l'honneur d'adresser un rapport à l'empereur. »

En disant ces mots, il prit vingt onces d'argent et les donna aux officiers pour subvenir aux dépenses de leur voyage.

Ceux-ci se prosternèrent devant le magistrat pour le remercier; puis ils se levèrent, et reportèrent à la capitale les quatre objets précieux.

Le magistrat fit mettre Hân-wen en prison, et, sans perdre de temps, il envoya huit soldats pour prendre Blanche.

CHAPITRE VII.

ARGUMENT.

Blanche vend des médicaments à Tchîn-kiang.
Hân-wen, follement épris de sa femme, la reconnaît au
milieu de la rue.

LA petite Bleue se trouvait derrière un paravent au moment où les gendarmes entrèrent pour se saisir de Hân-wen. Ayant regardé furtivement, elle le vit emmener hors de la maison. Elle entre précipitamment dans l'intérieur, et raconte cet événement à sa maîtresse.

Blanche est frappée d'effroi. Soudain elle a re-

cours aux sorts, et s'écrie : « Malheur ! malheur ! Petite Bleue, de nouvelles calamités viennent de fondre sur Hân-wen, et c'est encore nous qui en sommes cause ! Dès que Hân-wen sera sorti d'ici, il ne manquera pas de dire que ces objets précieux lui avaient été donnés par moi ; et le préfet enverra sans doute des soldats pour se saisir de nous. Va vite prendre des informations. »

La petite Bleue obéit ; elle monte sur un char de nuages, et arrive en un clin d'œil à la préfecture. Elle voit les gendarmes qui en sortaient pour aller la prendre avec sa maîtresse. Elle s'en retourne promptement, et s'écrie en voyant Blanche : « Vous aviez raison, madame ; les gendarmes vont arriver dans un instant. Le temps presse ; hâtez-vous de faire un tour de magie.

— Mon cœur est trop troublé, lui répondit Blanche ; il m'est impossible de trouver aucun stratagème. Prends toutes les onces d'argent, et nous nous esquivons pendant quelque temps pour échapper à leurs poursuites. »

La petite Bleue obéit ; elle entre dans l'inté-

rieur, et emporte tout l'argent. Bientôt après, les gendarmes arrivent, et se disposent à entrer. Mais les deux fées se rendirent invisibles par un tour de magie, et sortirent sans être aperçues.

Les gendarmes pénètrent dans la maison; ils fouillent partout, et ne voient pas même l'ombre des personnes qu'ils cherchaient. Alors ils se saisissent de Tao-jîn, qui se trouvait dans la boutique, lui mettent une corde au cou, et l'emmenent avec eux à la préfecture.

Dès qu'ils sont arrivés devant le tribunal, ils se prosternent à genoux. « Seigneur, dirent-ils au préfet, d'après les ordres de Votre Excellence, nous sommes allés pour prendre Blanche et la petite Bleue; mais nous avons fouillé toutes les parties de la maison sans trouver la plus légère trace des coupables. Tout ce que nous avons pu faire a été de prendre un homme qui était dans la boutique, et nous vous l'avons amené en venant vous rendre compte de notre mission. »

Le préfet ordonne qu'on le fasse paraître devant lui.

Les gendarmes obéissent. Ils amènent Tao-jin, et le font mettre à genoux sur les dalles rouges.

« Comment t'appelles-tu ? lui demanda le juge. Quel est ton emploi dans la maison de Hân-wen ? Sais-tu en quel endroit se sont enfuies Blanche et la petite Bleue ? »

— Seigneur, lui répondit Tao-jin en inclinant la tête jusqu'à terre, votre serviteur s'appelle Tao-jin ; il demeure dans la maison de M. Hân-wen, en qualité d'aide de pharmacie. Je ne m'occupe que des objets relatifs à mes fonctions, et j'ignore les affaires particulières de mes maîtres. Quant à la manière dont Blanche et la petite Bleue se sont enfuies, je n'en sais rien. J'ose espérer que Votre Excellence reconnaîtra la vérité de ce que j'avance.

— Ce sont deux fées, reprit le magistrat, et elles se sont échappées à l'aide d'un tour de magie : comment aurais-tu pu le savoir ? J'aurais tort de te punir pour cela. Ainsi je te permets de te retirer. Tu peux aller reprendre tes occupations dans la pharmacie. »

A ces mots, Tao-jin remercie le magistrat en inclinant sa tête jusqu'à terre, et sort de la préfecture.

Le préfet leva l'audience et s'en retourna chez lui. « Il est évident, se dit-il en lui-même, que ces quatre objets précieux ont été dérobés par ces fées; et c'est parce que Hân-wen s'est laissé ensorceler par elles, qu'il est tombé dans le malheur qui l'amène ici. Si je punis son crime suivant la rigueur des lois, il me sera difficile de ne pas le condamner à la peine capitale; mais comme il a dernièrement sauvé ma femme, et que d'ailleurs il est tombé dans les liens diaboliques de ces fées, je dois le traiter avec indulgence, et le préserver de la mort. »

Le lendemain, le préfet monta sur son tribunal; il fit extraire Hân-wen de sa prison, et donna ordre de l'amener devant lui. « Je sais, lui dit-il, que ce sont les maléfices des fées qui t'ont fait commettre ce crime odieux. J'ai envoyé des soldats pour les prendre; mais elles avaient disparu. La loi porte qu'il faut punir de mort quiconque

dérobe des objets précieux dans le palais de l'empereur. Mais en considération des services que tu m'as rendus dernièrement en guérissant ma femme, et par pitié pour le malheur où t'ont jeté les maléfices des fées, je me contente de t'appliquer une peine légère, celle du bannissement à temps, avec exemption de la marque : je t'exile à Tchîn-kiang. »

Hân-wen se prosterna aux pieds du juge. « Seigneur, lui dit-il en pleurant, je suis profondément touché de ce grand bienfait, et je ne l'oublierai de toute ma vie. »

Le préfet ordonna aussitôt à deux gendarmes de le conduire à sa destination, et leur donna vingt onces d'argent pour les dépenses de leur voyage. Il leur remit en outre un rapport qu'il adressait à l'empereur, et où il exposait que Hân-wen étant devenu coupable par suite des maléfices des fées, ce motif l'avait empêché d'appliquer la peine capitale.

Hân-wen témoigna au préfet la reconnaissance dont il était pénétré. Les deux sergents ayant pris

la pièce officielle, Hân-wen sortit avec eux du tribunal; et le préfet leva l'audience et rentra chez lui.

Hân-wen étant sorti de la préfecture avec les deux gendarmes, il rencontra M. Wou, qui l'attendait à la porte depuis le matin.

Dès que M. Wou les eut aperçus, il alla au-devant de Hân-wen, et l'invita, avec les deux soldats, à venir jusque chez lui. « Mon fils, lui dit-il, dans l'origine, j'ignorais que Blanche fût une fée; et, en t'engageant à la reconnaître et à l'épouser, je t'ai entraîné dans le malheur qui pèse maintenant sur toi. C'est moi qui t'ai perdu!

— O mon bienfaiteur! lui dit Hân-wen, quelles paroles avez-vous laissé échapper? Il était dans ma destinée d'appeler sur moi les maléfices des fées, et le malheur qui m'arrive aujourd'hui était décrété d'en haut. Comment oserais-je vous en accuser?

— Où êtes-vous exilé, lui demanda M. Wou?

— Dans le département de Tchîn-kiang, lui répondit Hân-wen.

— Mon fils, reprit en souriant M. Wou, n'avez aucune inquiétude. J'ai à Tchîn-kiang un neveu dont le nom est Siu, et le surnom Kien. Il est jeune et riche, et, de plus, il a beaucoup d'amis dans le tribunal de la ville. Je suis en correspondance habituelle avec lui; je vais lui écrire une lettre de recommandation que vous lui remettrez vous-même. Je vous réponds qu'il vous tirera d'affaire.

— Monsieur, lui dit Hân-wen en le remerciant, vous n'avez cessé de me combler de bienfaits, et je ne sais comment vous en témoigner ma reconnaissance. »

Aussitôt M. Wou écrivit la lettre et la donna à Hân-wen, après l'avoir mise sous enveloppe. Ensuite il lui offrit dix onces d'argent pour les dépenses du voyage. Il remit en outre quatre onces d'argent aux deux gendarmes, en leur recommandant d'avoir des égards pour lui pendant toute la route.

Hân-wen fait ses préparatifs de départ, et prend congé de M. Wou, après lui avoir exprimé

toute sa reconnaissance. Il sort de la ville avec les gendarmes, et marche dans la direction de Tchîn-kiang, où ils arrivèrent après un long et pénible voyage.

Les gendarmes déposèrent leurs bagages dans une hôtellerie, et allèrent présenter leur mandat à la préfecture.

Le gouverneur de la ville ayant pris connaissance de cette pièce officielle, envoya Hân-wen au relai de Siao-yong pour y occuper un des derniers emplois. Les deux gendarmes reçurent ensuite la réponse écrite du préfet, et s'en retournèrent à Sou-tcheou-fou.

Quand Hân-wen fut arrivé à la poste de Siao-yong, il alla rendre visite au directeur, et lui offrit un cadeau. Le directeur fut charmé de cette politesse, et ne songea nullement à le molester ou à gêner sa liberté. Un jour Hân-wen demanda à un homme attaché au relai, s'il connaissait dans ce village une personne nommée monsieur Siu.

— Serait-ce, lui répondit-il, un jeune homme surnommé Kien ?

— C'est lui-même, répliqua Hân-wen.

— Pourquoi me demandez-vous des renseignements sur lui ?

— Il a dans la ville de Sou-tcheou-fou un parent qui m'a remis une lettre pour lui ; je désire la lui présenter moi-même.

— Il demeure près de la porte orientale de la ville, dans la rue des Feuilles-de-saule. Vous voyez là-bas cette grande maison qui regarde le midi d'un côté, et de l'autre le nord, et dont les murs sont peints en rouge : c'est la sienne.

— Je vous remercie, lui répondit Hân-wen. » Aussitôt il mit la lettre dans sa manche, et sortit. A peine fut-il arrivé dans la rue des Feuilles-de-saule, qu'il aperçut en effet une grande maison qui regardait le midi d'un côté, et de l'autre le nord, et dont les murs étaient peints en rouge. Il reconnut à l'instant que c'était celle qu'il cherchait. Il frappa à la porte, et demanda : « Est-ce ici l'hôtel de monsieur Siu ? »

Un vieux domestique vint ouvrir, et lui dit :
« C'est ici. Qui êtes-vous? quelle importante affaire vous engage à demander sa Seigneurie ?

— Monsieur Wou de Sou-tcheou, lui répondit Hân-wen, m'a confié une lettre qui est destinée à votre maître. » En disant ces mots il tire la lettre de sa manche, et la remet au vieux domestique, qui va la porter dans l'intérieur de la maison.

Ce jour-là, M. Siu était assis tranquillement dans le salon. Le vieux domestique entre, et lui présente à deux mains la lettre : « Voici, dit-il à son maître, une lettre que M. Wou de Sou-tcheou désire vous faire remettre. »

M. Siu prit la lettre, et quand il l'eut ouverte et examinée un instant, il rappela le domestique : « Où est la personne qui a apporté cette lettre? lui demanda-t-il avec vivacité.

— Elle est à l'entrée de la porte, » répondit le vieux domestique.

M. Siu sort pour aller recevoir Hân-wen, et rentre avec lui dans le salon. Quand ils se furent

assis à la place marquée par les rites, et qu'ils eurent pris le thé : « Je sais le motif de votre visite, lui dit M. Siu; vous pouvez, monsieur, tranquilliser votre esprit et bannir toute inquiétude.

— Monsieur, lui dit Hân-wen en le saluant avec respect, je me repose entièrement sur votre appui, et si vous daignez me sauver, je serai pénétré pour vous d'une reconnaissance sans bornes.

— C'est mon devoir! c'est mon devoir! s'écria M. Siu. » Sur-le-champ il écrivit une caution, prit dix onces d'argent, et sortit avec Hân-wen. Il se rendit au relai de Siao-yong, et quand il eut vu le directeur, il lui expliqua le but de sa démarche; puis il lui présenta la caution écrite, et les dix onces d'argent.

Le directeur reçut l'argent, et laissa éclater dans ses yeux la joie que lui causait ce cadeau.

M. Siu ordonna à un domestique de remporter les effets de son ami. Ensuite il prit congé du directeur et s'en retourna avec Hân-wen. Aussitôt

qu'il fut arrivé, il fit balayer son cabinet d'étude, qui devait devenir la chambre à coucher de Hân-wen.

Dès ce moment Hân-wen se fixa dans la maison de M. Siu, où il menait une vie douce et tranquille.

Revenons maintenant à Blanche. Elle s'était d'abord enfuie avec la petite Bleue. Mais quand elles eurent vu que les gendarmes étaient partis après avoir fermé la porte avec un cadenas, elles firent comme auparavant un tour de magie pour se rendre invisibles, et rentrèrent sans être aperçues. Blanche s'assit dans le vestibule, le cœur serré par la douleur. « Petite Bleue, s'écria-t-elle, nous avons encore fait le malheur de Hân-wen ; nous sommes cause qu'il a été banni à Tchinkiang. Pourrons-nous souffrir qu'il endure, par notre faute, toutes les rigueurs de l'exil ? » Elle dit, et pleure amèrement.

La petite Bleue s'efforce de consoler sa maîtresse : « Madame, lui dit-elle, vos larmes ne serviront de rien. Si vous m'en croyez, nous pren-

urons notre argent, nous nous déguiserons en hommes, et nous irons à Hang-tcheou déposer ce petit trésor entre les mains de son beau-frère. Ensuite nous retournerons à Tchín-kiang, où nous tâcherons de nous réunir à Hân-wen. Que pensez-vous de mon projet ?

— Petite Bleue, répondit Blanche en essuyant ses larmes, ton idée est excellente. » Soudain elle prend son argent et le serre dans une cassette. Les deux fées font un léger mouvement, et se changent aussitôt en hommes. Elles montent sur un nuage enchanté, se transportent en un clin d'œil dans la ville de Tsien-tang, qui dépend de Hang-tcheou, et arrivent tout droit à la maison de Kong-fou. La petite Bleue s'avance la première et frappe à la porte.

Kong-fou sort et voit deux jeunes gens d'une rare beauté, qui, d'après leur costume, paraissent être le maître et le domestique. « Mes nobles amis, leur demanda-t-il avec empressement, quel motif vous amène ici ?

— Votre serviteur arrive de Kou-sou, lui ré-

pondit Blanche ; veuillez me dire si c'est bien ici la maison de M. Li-kong-fou ?

— Vous l'avez dit , répliqua Kong-fou ; c'est ici mon humble demeure. » Soudain il invite les deux jeunes voyageurs à entrer dans l'intérieur, et les pria de s'asseoir auprès de lui , à la place marquée par les rites. La petite Bleue resta debout , à côté de sa maîtresse.

« Messieurs , leur demanda Kong-fou , quel est votre divin pays , votre illustre nom de famille et votre noble surnom ? Veuillez m'apprendre quel motif vous a conduits sous mon humble toit.

— Votre serviteur a résidé à Kou-sou , lui répondit Blanche ; mon nom de famille est Wang , et mon obscur surnom est Tien-piao ; nous nous sommes liés d'amitié , à Kou-sou , avec M. Hiu-hân-wen , votre noble parent. Comme je devais venir dans votre illustre pays pour un service public , M. Hiu m'a confié une lettre et une cassette , et m'a prié de vous les remettre moi-même. » A ces mots , elle présente à Kong-fou la lettre et la cassette.

Kong-fou reçut la cassette dans sa main, et sentit qu'elle contenait quelque chose de très lourd. Quand Blanche eut pris le thé, elle dit adieu à son hôte, et partit avec sa servante.

Kong-fou reconduisit les deux jeunes voyageurs jusqu'en dehors de la porte, et rentra dans sa maison. Il présenta à Hiu-chi, sa femme, la lettre et la cassette qu'ils ouvrirent ensemble : elle était remplie d'or et d'argent. Les deux époux croient rêver, et se perdent en conjectures sur l'origine de ce trésor, dont la possession leur cause une joie inexprimable.

Ils ne songeaient qu'à l'exil que subissait Hân-wen; pouvaient-ils s'attendre à recevoir de lui un coffre rempli d'or et d'argent?

Les deux fées sortirent, après avoir pris congé de Kong-fou. Dès qu'elles se trouvent dans un endroit tranquille et solitaire, elles montent sur un nuage enchanté, et arrivent en un clin d'œil à Tchîn-kiang, où elles apprirent que Hân-wen demeurait dans la maison de M. Siu. Après avoir mûrement délibéré, elles louent deux petits

logements dans la rue des Trois-branches. L'un était situé à gauche, et c'est là qu'elles viennent demeurer; elles ouvrirent dans l'autre, qui se trouvait en face, une petite pharmacie, à laquelle elles donnèrent, comme dans l'origine, le nom de *Pao-ngân-tang* (le Magasin de la santé). Cette rue des Trois-branches n'était pas éloignée de la maison de M. Siu. Mais laissons les deux fées vendre des médicaments dans leur pharmacie.

Hân-wen demeurait chez M. Siu, qui avait pour lui autant d'affection que pour un parent. Mais il s'élève au ciel des tempêtes imprévues, et, sur la terre, les hommes sont tous les jours frappés de malheurs inopinés. Comme Hân-wen avait été glacé de terreur quelques jours auparavant, et qu'ensuite il avait enduré sur la route les rigueurs du vent et de la gelée, il tomba dangereusement malade. Il restait couché dans le cabinet d'étude, et éprouvait tour à tour un sentiment de froid et de chaleur brûlante. Quelquefois il se trouvait privé de connaissance; et le danger de sa position augmentait de jour en jour. On appela

un médecin, dont les ordonnances furent exécutées fidèlement ; mais les ressources de la science restèrent sans effet.

M. Siu était agité de crainte et d'inquiétude, et se tenait tristement assis dans le vestibule voisin de la chambre où se trouvait Hân-wen. Un jour il vit entrer le vieux portier de la maison, qui lui dit : « Monsieur Siu, depuis quelques jours, deux dames, nouvellement arrivées, se sont établies dans la rue des Trois-branches, et ont ouvert ensemble une boutique de pharmacie. J'ai entendu dire qu'elles vendent des pilules d'une vertu miraculeuse, qui coûtent cinq *tsien* ¹ le grain. Pourquoi, monsieur, n'allez-vous pas en acheter un grain, que vous ferez prendre à M. Hiu ? Je vous répons qu'il sera guéri sur-le-champ. »

A ces mots M. Siu est rempli de joie ; il donne cinq *tsien* au vieux portier, et le charge d'aller acheter de ces pilules.

Le vieillard obéit ; il sort sans tarder, et va

¹ La moitié d'un *liang*, ou 5 fr. 75 c. de notre monnaie.

acheter des pilules au *Magasin de la santé*, dans la rue des Trois-branches.

Blanche savait d'avance le motif qui l'amenait dans sa boutique. Elle reçoit l'argent, enveloppe avec soin les pilules et les remet au vieillard, qui se hâte de les rapporter à M. Siu.

Aussitôt M. Siu ordonne à un domestique de les faire dissoudre dans de l'eau bouillante, et va lui-même porter la potion dans la chambre du malade. Il ouvre les rideaux du lit, et voit que Hân-wen est privé de connaissance. Il prie un domestique de soulever le malade, et lui fait avaler toute la potion; puis il l'enveloppe de plusieurs couvertures moelleuses, et le couche comme auparavant.

Au bout de quelques instants, Hân-wen éprouva une transpiration abondante, et s'écria à plusieurs reprises : Je suis sauvé ! je suis sauvé !

« M. Hiu, lui demanda son hôte, comment se trouve votre noble personne ?

— Dans cet instant, répondit Hân-wen, je me sens entièrement rétabli.

— Ces pilules ont vraiment une vertu miraculeuse, s'écria M. Siu en riant ; à peine les avez-vous prises que vous voilà tout à coup guéri.

— Monsieur, demanda Hân-wen, à quel célèbre médecin suis-je redevable de ma guérison ?

— Les médicaments des docteurs, répondit M. Siu, n'ont produit aucun effet. Mais heureusement que, depuis peu, deux dames ont ouvert, dans la rue des Trois-branches, une boutique de pharmacie, qui s'appelle *Pao-ngân-tang* (le Magasin de la santé.) Ayant entendu dire qu'elles vendaient des pilules d'une vertu miraculeuse, j'en ai envoyé acheter un grain que je vous ai fait prendre moi-même, et l'effet a répondu à mon attente.

— Monsieur, dit vivement Hân-wen, ce titre de *Pao-ngân-tang* (le Magasin de la santé) est exactement celui que j'avais mis sur l'enseigne de ma boutique à Sou-tcheou-fou. Comment se fait-il que cette boutique porte le même nom que la mienne ? Pourquoi est-elle tenue par des femmes, et non par des hommes ? Il y a là-dessous

quelque chose de louche. Ne serait-ce pas les deux fées qui sont encore venues me chercher ici ? Demain matin, j'irai avec vous dans la rue des Trois-branches, pour m'assurer de la vérité.

— Gardez-vous d'y aller, lui dit M. Siu ; songez que vous êtes en convalescence, et il est probable que si vous les revoyez, vous éprouverez une émotion funeste à votre santé. Soignez-vous encore quelques jours, et quand vous serez parfaitement rétabli, vous pourrez y aller sans inconvénient. A quoi bon vous tant presser ?

— Je vous remercie mille fois de m'avoir sauvé la vie, lui dit Hân-wen ; comment pourrais-je résister à vos conseils, qui sont précieux comme l'or ?

— Je ne suis pour rien dans cet heureux résultat, lui répondit M. Siu ; il faut uniquement l'attribuer au rare bonheur qui vous accompagne partout. »

A ces mots, il quitte Hân-wen, et entrant dans l'intérieur de la maison, il ordonne à un domes-

tique d'avoir soin de fournir à Hân-wen les bouillons et le riz dont il avait besoin.

Hân-wen soupçonnait au fond de son cœur que les deux fées étaient encore venues le chercher pour renouer leurs premières relations. Cette idée l'accablait d'inquiétude. Au bout de quelques jours Hân-wen se trouva parfaitement rétabli ; il commença à sortir comme auparavant, et invita M. Siu à venir avec lui dans la rue des Trois-branches, au *Magasin de la santé*. A peine a-t-il jeté les yeux sur les personnes qui tenaient la pharmacie, qu'il reconnaît Blanche et Bleue. « Méchantes fées, leur dit-il, en les accablant d'injures, vous êtes donc décidées à me poursuivre partout et à me tourmenter ? Dans la province de Tchîn-kiang, j'ai enduré par votre faute les plus cruelles tortures, et j'ai été exilé à Sou-tcheou. A Sou-tcheou, vous m'avez entraîné dans de nouveaux malheurs, et j'ai été exilé dans ce pays. Heureusement que M. Siu que voici, m'a tiré de peine, et m'a préservé des souffrances qui m'étaient réservées. Pourquoi venez-vous

me chercher ici? Vous voulez sans doute me faire encore du mal, et continuer vos persécutions jusqu'à mon dernier moment? »

En entendant ces paroles, Blanche fut couverte de confusion. « Monsieur, lui dit-elle en pleurant, pourquoi donnez-vous à votre épouse le nom injurieux de fée? Je suis unie avec vous par les liens du mariage; comment pourrais-je songer à vous faire du mal? Feu mon père était jadis inspecteur-général des frontières; croyez-vous qu'il n'avait ni onces d'argent ni objets précieux? Le gouverneur de Tsien-tang a manqué de lumières et de prudence, et il s'est trompé en croyant reconnaître l'argent du trésor. Le préfet de Sou-tcheou a commis une erreur semblable, en s'imaginant que les objets précieux qui étaient chez vous avaient été dérobés dans le trésor de l'empereur. Comme j'appartiens à une famille de magistrats, j'ai craint de me compromettre, et c'est pour cela que je n'ai pas voulu paraître devant le juge pour montrer mon innocence. Je me suis enfuie secrètement dans ce pays, et j'ai été cause de

votre condamnation. Le jour de l'anniversaire de votre naissance, deux voleurs, venus je ne sais d'où, ont senti leur cupidité se réveiller à la vue des objets précieux que vous aviez exposés dans le vestibule, et ils vous ont traîné violemment devant le juge, qui, gagné par leurs présens, vous fit avouer, au moyen des tortures, un crime dont vous étiez innocent. On voit tous les jours, dans le monde, une multitude d'injustices et de fausses accusations : il n'y a pas que moi qui aie à me plaindre de la malignité des hommes ! J'espère que mon époux reconnaîtra mon innocence.

— Monsieur Hân-wen, disait M. Siu, qui se tenait à côté de lui, ce que dit votre illustre épouse paraît juste et fondé ; daignez l'écouter. »

Mais Hân-wen restait plongé dans ses réflexions et ne proférait pas un mot.

« Monsieur, lui dit Blanche, je suis venue ici avec ma servante à travers mille dangers, et il nous a fallu gravir des montagnes et traverser des rivières impétueuses. Comme je suis enceinte

de trois mois, et que l'enfant que je porte est votre chair et votre sang, j'ai craint de ne pouvoir trouver personne à Sou-tcheou qui me donnât les soins et l'assistance dont j'ai besoin. C'est pour cela que j'ai bravé toute sorte de peines et de fatigues pour venir vous trouver ici. Ne connaissant point votre domicile, j'ai loué en cet endroit une boutique où je vends des médicaments afin de subsister. Monsieur, si vous ne vous laissez pas guider par votre ancienne affection, que ce soit au moins par l'amour de Fo (Bouddha), et si vous oubliez l'attachement que vous avez voué à votre épouse, songez que l'enfant que je porte est votre chair et votre sang. Des étrangers auraient pitié de moi; mais vous, il faut que vous ayez des entrailles de fer! » Elle dit et verse des larmes, en poussant des cris déchirants.

Hân-wen se laisse attendrir par les paroles hypocrites de Blanche, et se rend aux instances de M. Siu, qui s'efforce de le désarmer. Tout à coup il se sent ému jusqu'au fond du cœur, et implore lui-même le pardon de son épouse.

« Chère amie, lui dit-il, votre mari vous a injustement accusée ; il espère que vous voudrez bien oublier son crime.

— Monsieur, lui dit la petite Bleue, puisque vous daignez revenir sur le compte de votre épouse et la reconnaître de bon cœur, comment pourrait-elle vous garder du ressentiment? »

A ces mots, Hân-wen est transporté de joie ; il tire M. Siu par la main, et entre avec lui dans la boutique.

Blanche et la petite Bleue les introduisent dans le salon, et leur offrent le thé.

Hân-wen retint aussitôt M. Siu à diner. Celui-ci envoya un domestique chez lui pour rapporter les effets de Hân-wen. Quand le repas fut achevé, M. Siu prit congé de ses hôtes et s'en retourna dans sa maison. Cette nuit-là, les deux époux se donnèrent, sous la couverture brodée, de nouvelles marques de tendresse et d'amour. Ils sont heureux comme le laboureur, qui, après une longue sécheresse, obtient une pluie

douce et féconde; comme le voyageur, qui, dans un pays étranger, rencontre un ancien ami!

Dès ce moment les deux époux continuèrent à s'aimer comme auparavant, et Hân-wen reprit sa première profession de pharmacien. Cette reconnaissance donna lieu à beaucoup d'événements. Une rencontre subite remplit l'âme du plus vif amour. Si vous désirez savoir ce qui arriva ensuite, lisez le chapitre huitième.

CHAPITRE VIII.

ARGUMENT.

Siu-kien est épris de Blanche, et cherche un stratagème pour la posséder.

LORSQUE M. Siu était allé, avec Hân-wen, à la pharmacie de la rue des Trois-branches, il avait vu Blanche, qui était douée d'une rare beauté, et en était devenu follement épris. Rentré chez lui, il ne faisait que penser à elle du soir au matin, et poussait sans cesse de profonds soupirs. Tchin-chi, sa femme, lui demanda souvent

le sujet de sa tristesse, mais elle n'obtint aucune réponse. Au bout de quelques jours, il tomba malade et fut obligé de se mettre au lit; tout son corps était en feu. Il prit des médicaments, mais ce fut en vain. La maison entière était en émoi, et l'on ne savait plus quel parti prendre. Il y avait un domestique nommé Lai-hing, qui avait accompagné son maître avec Han-wen, et qui savait le secret de sa maladie. Un jour il était tristement assis au bas de l'escalier, et disait en soupirant : « Lorsqu'on n'adore pas le Pousa (le dieu) qu'on a devant les yeux, il faut adorer le Bouddha qui habite le ciel d'Occident. » Comme Tchinch sortait en ce moment, elle remarqua ces paroles qui vinrent frapper son oreille. « Lai-hing, demanda-t-elle au domestique, que veux-tu dire par ces mots : « Si l'on n'adore pas le Pousa qu'on a devant les yeux, il faut adorer le Bouddha qui habite le ciel d'Occident ? »

— Hélas ! madame, s'écria Lai-hing, la maladie de M. Siu est une maladie qu'il s'est donnée lui-même.

— Qu'entendez-vous, repartit Tchinchî, par une maladie qu'il s'est donnée lui-même ? Parlez, je vous écoute. »

Lai-hing voulut parler ; mais il s'arrêta dès les premiers mots. Tchinchî entra en colère. « Si vous voulez parler, lui dit-elle, eh bien, parlez jusqu'au bout. Que signifie cette hésitation ? »

Lai-hing ne put résister aux instances pressantes de sa maîtresse. « Madame, lui dit-elle, ces jours derniers, monsieur est allé avec Han-wen dans la rue des Trois-branches, où il a vu Blanche, sa femme, qui est douée de la plus rare beauté. Depuis ce moment, il ne cesse de penser à elle, et c'est là la seule cause de son mal. N'avais-je pas raison de dire que c'est une maladie qu'il s'est donnée lui-même ? »

En entendant ces paroles, Tchinchî eut autant envie de rire que de se fâcher. Elle entre précipitamment dans la chambre de son mari, ouvre les rideaux, et s'assied au bord du lit. Elle voit que M. Siu était dans un accablement profond, et qu'il était même privé de connaissance. « Mon-

sieur ! lui cria-t-elle d'une voix forte, comment vous trouvez-vous ? »

M. Siu ouvre les yeux, et quand il aperçoit sa femme, il reste long-temps sans parler, et pousse de longs soupirs.

« Monsieur, lui dit-elle avec bonté, si l'amour est pour quelque chose dans votre maladie, dites-le-moi franchement. Je ne suis point une femme jalouse, et vous auriez tort de me cacher la vérité. »

M. Siu s'aperçut, d'après ce peu de mots, que sa femme connaissait la véritable source de son mal ; il vit bien qu'il lui serait impossible de la tromper. « Chère épouse, lui dit-il, depuis que j'ai vu la rare beauté de Blanche, je ne puis m'empêcher de penser à elle du matin au soir. Voilà la cause de ma maladie. Imaginez, je vous en prie, quelque stratagème qui me fournisse l'occasion de me trouver seul avec Blanche ; autrement c'en est fait de moi.

— Vous avez vraiment perdu la tête, lui dit Tchîn-chi en riant aux éclats. Vous avez une

femme légitime, et une femme du second rang : dites-moi un peu quelles belles qualités vous trouvez dans Blanche, qui n'est pas autre chose qu'une femme galante, pour tomber malade à cause d'elle ? Cependant, puisque vous êtes follement épris de ses prétendus charmes, je vais chercher un stratagème qui puisse vous procurer le remède que vous désirez. »

A ces mots, M. Siu ne se possède plus de joie. « Chère épouse, lui dit-il, si vous avez quelque heureux stratagème, je vous supplie de le mettre promptement en œuvre pour me sauver. »

— Monsieur, s'écria-t-elle après quelques instants de réflexion, j'ai votre affaire ; mais pour réaliser ce projet, il faut attendre que vous soyez rétabli.

— Chère épouse, lui dit-il avec vivacité, puisque vous avez trouvé un heureux stratagème, je n'ai plus besoin de soins ni de médicaments : je suis guéri. » A ces mots, il se lève précipitamment, et supplie sa femme de lui faire connaître son projet.

« Maintenant, lui dit-elle, les belles fleurs du Méou-tân qui est dans la bibliothèque, viennent de s'épanouir dans tout leur éclat. Je l'inviterai sous le prétexte de venir admirer les fleurs du Méou-tân. Dès qu'elle sera arrivée, je ferai servir une collation dans votre cabinet. Vous pourrez en attendant vous cacher dans ma chambre. Quand le repas sera fini, j'entrerai dans ma chambre avec elle pour changer de vêtements; ensuite je ferai exprès de sortir pour quelques instants: alors le poisson tombera dans le filet. Je ne crains point qu'elle résiste à vos désirs; mais je vois une difficulté: vous n'êtes pas encore bien rétabli, et, par prudence, vous devez attendre que vous ayez recouvré votre première vigueur. »

A ces mots, M. Siu est transporté de joie. « Chère épouse, s'écria-t-il, vous avez vraiment trouvé un admirable stratagème, et la seule idée de mon bonheur m'a presque guéri.

— Monsieur, lui dit Tchîn-chi en souriant, n'allez pas si vite.... Vous devez modérer cette ardeur imprudente. » Les deux époux continuè-

rent à rire et à s'égayer d'avance sur le succès de ce stratagème.

L'amant se réjouirait d'expirer sous le Méou-tân en fleurs. Il serait heureux d'aller au sombre empire, pourvu qu'il y fût conduit par l'amour.

Au bout de quelques jours, M. Siu se trouva parfaitement rétabli; et quand il eut mûrement arrêté son projet avec sa femme, il remit un billet à Lai-hing pour qu'il allât inviter Blanche à accepter le lendemain une collation.

Lai-hing remua la tête en faisant un signe d'intelligence. Il prit les ordres de ses maîtres, et partit.

Dès qu'il fut arrivé à la maison de Hân-wen, « Monsieur Hiu, lui dit-il, comme les fleurs du Méou-tân qui est dans la bibliothèque viennent de s'épanouir ce matin, et que, de plus, M. Siu est absent, ma maîtresse m'a chargé de remettre un billet à madame Blanche, afin qu'elle vienne admirer ses fleurs. Elle ose espérer que vous voudrez bien lui permettre de répondre à cette invi-

tation. » A ces mots, il présente le billet à Hân-wen.

« Je suis reconnaissant, répondit Hân-wen, de la peine que madame votre maîtresse a bien voulu prendre. Je vous prie de vous asseoir. » A ces mots, il entre en riant dans la chambre de sa femme. « Madame Siu, lui dit-il, a envoyé exprès une personne, avec un billet de sa main, pour vous inviter à venir voir demain matin les fleurs du Méou-tân qui sont épanouies. J'ignore si vous voulez répondre à cette invitation. »

Blanche, qui savait d'avance de quoi il s'agissait, consentit gaîment à cette demande.

Hân-wen sortit, et dit à Laï-hing : « Prenez la peine d'aller dire à madame votre maîtresse que demain matin, ma femme se rendra à son hôtel pour répondre à son aimable invitation; seulement elle la prie de ne point se mettre en dépense. »

Laï-hing fut ravi de cet heureux résultat, et il quitta promptement Hân-wen pour venir rendre compte à M. Siu du succès de sa commission. Celui-ci fut transporté de joie, et il aurait voulu

être déjà au lendemain matin. On peut dire avec le poète :

Il se prépare secrètement à enlever le jade et à dérober le parfum.

Il voudrait vaincre par la ruse cette jeune beauté qui est douée de divins attraits.

La nuit fut bientôt écoulée. Tchîn-chi se leva de bonne heure, et fit faire tous les préparatifs nécessaires. Quelques instants après, Lai-hing accourut avec un air épanoui, et annonça que la chaise à porteurs de madame Blanche était déjà devant la maison.

M. Siu s'esquiva promptement, et alla se cacher dans la chambre de sa femme.

Tchîn-chi sort pour recevoir Blanche au sortir de sa chaise, et la conduisit dans le salon. A peine l'eut-elle regardée qu'elle fut frappée de sa rare beauté, qui effaçait l'éclat de la lune et le coloris des fleurs. « Je ne m'étonne plus, se dit-elle en elle-même, que mon mari soit devenu malade à cause d'elle. » Aussitôt elle fit congédier les porteurs de chaise. Elles s'assirent dans le salon, et

après les civilités d'usage : « Mon mari, lui dit Blanche, a reçu de grands bienfaits de M. Siu; il lui doit son salut, et jusqu'ici il n'a pu lui témoigner sa reconnaissance. Aujourd'hui encore, madame, vous avez daigné m'inviter. J'avais l'intention de me défendre de cet honneur; mais j'ai craint de manquer aux convenances. C'est pour ce motif que je me suis hâtée de répondre à votre aimable invitation.

— Madame, lui répondit Tchin-chi, vos compliments me rendent confuse. C'est moi, au contraire, qui vous dois de la reconnaissance. Mon mari est sorti pour aller rendre visite à un parent. Il ne doit revenir que demain matin; et comme les Méou-tân viennent de s'épanouir, j'ai profité de cette double circonstance pour vous inviter à venir prendre une petite collation, et jouir avec moi de la beauté des fleurs. J'espère que vous voudrez bien m'excuser si je ne vous reçois pas d'une manière digne de vous. »

Blanche se leva et lui fit ses remerciements. Comme elles étaient à causer ensemble, elles

voient arriver Laï-hing qui leur annonce que la collation est servie, et invite sa maîtresse à passer dans la salle à manger.

Tchin-chi conduit Blanche dans le cabinet d'étude pour voir les fleurs du Méou-tân, dont les teintes blanches et pourprées semblaient rivaliser de richesse et d'éclat. Quand elles eurent admiré la beauté des fleurs, une jeune servante vint les presser de se mettre à table.

Madame Siu céda poliment le siège d'honneur à Blanche, et par déférence elle alla s'asseoir trois places au-dessous d'elle. Après que le vin eut été présenté plusieurs fois aux convives, Blanche se leva en faisant semblant de prendre congé de Tchin-chi.

« Ma sœur, lui dit madame Siu, entrons dans ma chambre pour changer de vêtements et causer gaiement ensemble. » Blanche fait un mouvement de tête en signe d'assentiment; puis elle suit Tchin-chi dans sa chambre. Elles changent de vêtements, et s'asseyent à la même table.

Tchin-chi demanda plusieurs fois le thé; mais



personne ne lui répondit. « Je ne sais où sont ces scélérates de servantes, s'écria-t-elle en prenant à dessein un air irrité; est-il possible qu'il n'y en ait pas une seule ici pour nous servir! Je vous en prie, ma sœur, veuillez rester assise; j'irai moi-même chercher le thé.

— Comment pourrais-je souffrir, reprit vivement Blanche, que vous preniez tant de peine à cause de moi?

— C'est mon devoir, c'est mon devoir, » lui répondit Tchîn-chi. En disant ces mots, elle sortit de la chambre.

Dans ce moment, M. Siu, qui était caché sous le lit, sortit promptement de sa retraite et se présenta devant Blanche. Elle fait semblant d'être remplie d'effroi à sa vue, et se lève comme pour s'enfuir. Il court après Blanche, et se jetant à ses pieds : « Madame, lui dit-il, depuis le jour où votre serviteur a vu l'éclat de vos charmes, son âme égarée ne voit que vous, ne rêve qu'à vous seule! Il oublie de manger, il perd le sommeil, et sa vie mourante est prête à s'échapper. Puisque le



ciel m'a accordé la faveur de vous trouver aujourd'hui, je vous en supplie, ayez pitié de mon tourment, et accordez-moi un instant de bonheur. De ma vie, je n'oublierai cette faveur inespérée.

— Monsieur, lui dit Blanche en lui présentant les deux mains pour le relever, vous avez délivré mon mari des rigueurs de l'exil, vous l'avez rendu aux vœux de son épouse, et jusqu'ici je n'ai pu vous remercier dignement d'un si grand bienfait; quand je sacrifierais cent fois ma vie, ce serait encore trop peu pour vous témoigner toute ma reconnaissance. Puisque vous daignez, monsieur, m'honorer de votre amour, comment oserais-je me refuser à vos ordres? Je suis heureuse de pouvoir vous payer au moins de la millième partie de vos bienfaits; mais je crains que votre femme ne vienne: je serais couverte de confusion si elle nous surprenait en ce moment.

— Madame, s'écrie monsieur Siu transporté de joie, si vous daignez vous rendre à mes vœux, j'aurai pour vous une reconnaissance sans bornes.

Quant à ma femme, c'est mon adjutant : ne craignez pas qu'elle vienne.

— Ah ! ah ! s'écria Blanche en riant, il paraît que vous aviez comploté ensemble pour me faire tomber dans le piège. Eh bien, allez fermer la porte de la chambre, et revenez tout de suite. » A ces mots elle se met au lit la première, et laisse retomber les rideaux de soie.

M. Siu ne se possède pas de joie, et une vive émotion s'empare de tout son corps. Il court fermer la porte de la chambre, revient promptement sur ses pas, et s'élançe vers le lit. Il ouvre, en palpitant, les rideaux; mais il reste immobile d'étonnement et pousse des cris d'effroi. Le lecteur se demande sans doute la cause de ses cris : le lit était vide, et il n'y vit pas même l'ombre de Blanche.

Tchin-chi et tous les domestiques ayant entendu de dehors les cris perçants qui retentissaient dans la chambre, accourent précipitamment pour voir ce que c'était; mais ils trouvent la chambre étroitement fermée. Ils enfoncent la porte, et ne

voient point Blanche. M. Siu était renversé par terre, les yeux effarés et la bouche béante. Tout le monde s'empresse autour de lui, et tâche de rappeler l'usage de ses sens. M. Siu et sa femme aperçoivent sur le chevet du lit une feuille de papier écrit. Tchîn-chi la prit et la présenta à son mari, qui y lut les lignes suivantes :

Je suis venue du palais d'or qui s'élève aux bords du lac Yao-tchi. Montée sur un phénix, je me promène dans le pays des dieux. Parce que mon union avec Hân-wen était décrétee depuis des siècles, je suis descendue, par ordre de ma maîtresse, de la cime sacrée que j'habitais.

C'est en vain qu'un homme perdu de mœurs a employé un perfide stratagème pour posséder la femme de son ami.

Les hommes doivent réprimer les désirs de leur cœur, s'ils veulent se préserver de la corruption du siècle.

Après avoir lu ces vers, M. Siu pencha tristement la tête et tomba dans un abattement profond. Tchîn-chi s'efforça de le consoler, et défendit aux domestiques de divulguer au dehors ce qui venait de se passer. Seulement elle ignorait où s'était enfuie Blanche, et elle craignait que Hân-wen ne vînt la chercher dans sa maison. Elle ne

pouvait se défendre d'une vive inquiétude. Cependant plusieurs jours s'étant passés sans que Hân-wen vint demander sa femme, elle commença à se tranquilliser.

Cet événement guérit M. Siu de sa folle passion. Si vous désirez savoir ce qu'était devenue Blanche, lisez le chapitre neuvième.

CHAPITRE IX.

ARGUMENT.

Hân-wen étant allé se promener sur la Montagne-d'Or, Fa-hai veut le délivrer de l'obsession des deux Fées.

REVENONS maintenant à Blanche. Au moment où Siu-kien vint pour ouvrir les rideaux du lit, elle se rendit invisible, et s'en retourna chez elle. Le jour commençait déjà à s'obscurcir. Hân-wen fut rempli de surprise en la voyant. « Chère épouse, lui dit-il, comment se fait-il que vous reveniez à pied? »

Blanche se garda bien de dire un mot du tour qu'elle venait de jouer à son ami. « Mes porteurs de chaise se sont égarés au milieu du chemin, lui répondit-elle en riant; je les ai laissés là, et je m'en suis revenue à pied. Je suis toute fatiguée du voyage que j'ai fait.

— En ce cas, lui dit Hân-wen, entrez promptement dans votre chambre, pour prendre le repos dont vous avez besoin. »

Blanche entra lentement dans sa chambre, et quand elle se vit seule avec sa servante, elle lui raconta tout ce qui s'était passé. La petite Bleue ne put s'empêcher de rire aux éclats de la mésaventure de Siu-kien.

Mais le temps s'écoule avec la rapidité de la flèche qui fend les airs. Bientôt arriva l'hiver avec ses frimas, auxquels succédèrent les charmes du printemps. Un jour Siu-kien invita Hân-wen à venir dîner chez lui, à l'occasion de la saison nouvelle. Comme il se disposait à partir, Blanche lui recommanda avec prières de revenir promptement : Hân-wen le lui promit. Aussitôt il prit

congé de sa femme et sortit. Quand il fut arrivé, Siu-kien vint le recevoir, et le fit entrer dans la salle à manger, où tout avait été préparé en l'attendant. Ils s'assirent et burent gaiement ensemble.

Le repas fini, Siu-kien invita Hân-wen à faire une promenade. « Mon frère, lui dit-il, près d'ici s'élève le temple de la Montagne-d'Or, c'est une des merveilles de cette contrée. Ces jours derniers, on l'a décoré avec une rare magnificence. Ce temple est sous la direction d'un vénérable vieillard, dont le nom de religion est Fa-haï. Il possède une grande puissance en magie, et il est doué de la connaissance du passé et de l'avenir. Si vous voulez, nous profiterons de notre loisir et de cette belle matinée de printemps, et nous irons nous promener dans ce temple.

— Vous avez une heureuse idée, lui répondit Hân-wen d'un air épanoui. J'y vois deux avantages : d'abord j'aurai l'occasion de voir un temple magnifique ; et en second lieu, je pourrai consulter ce Saint-homme sur ma destinée. Partons sans perdre de temps. »

Siu-kien le voyant dans de si bonnes dispositions, ordonna sur-le-champ à son domestique de desservir. Les deux amis s'occupent un instant de leur toilette, et partent en se donnant le bras. Tout en marchant, ils ne peuvent se lasser d'admirer les charmes du printemps qui se déployaient à leurs yeux, tantôt sur de rians paysages, tantôt sur des parterres brillant de mille couleurs. Bientôt ils arrivèrent au temple de la Montagne-d'Or. A peine l'ont-ils regardé, qu'ils voient s'élever au-dessus de leur tête une pagode d'une beauté et d'une richesse sans égale.

Ils visitent le vaste temple où règne un silence mystérieux; ils voient des tours hardies qui s'élancent dans les airs, des milliers de portes ornées de sculptures et étincelant de l'éclat des pierres précieuses. Le palais de Bouddha était entouré de pics sourcilleux qui dérobaient la

Cette description est imprimée d'une manière aussi imparfaite que le reste de l'ouvrage; mais la difficulté des vers m'a empêché de rétablir tous les caractères illisibles ou incorrects qui s'y trouvent. Plusieurs endroits de ma traduction ont dû se ressentir de ce défaut.

vue des nuages et adoucissaient la brillante clarté du jour. Des ruisseaux transparents serpentaient autour du temple, et des vases élégants, placés sur leurs bords, répandaient dans l'air de célestes parfums. Tantôt on entendait le sourd murmure des cloches, tantôt le bruit solennel des cantiques, qui s'élevait par degrés comme celui des vagues qu'apporte le flux de la mer. Les arbres de la montagne flottaient majestueusement autour de l'édifice sacré, et le protégeaient en toute saison de leur ombre fraîche et pure. Souvent les flots, qui coulaient à ses pieds, étaient sillonnés par des barques ornées de riches couleurs, que montaient des lettrés célèbres ou des voyageurs distingués. Quelquefois, après une promenade entreprise dans un but futile, ils entraient dans le couvent, et, renonçant tout à coup au monde, ils demandaient à partager les devoirs de la vie religieuse. On peut dire que la Montagne-d'Or, avec toutes ses merveilles, était un séjour digne des dieux.

Les deux voyageurs ne peuvent se lasser d'admirer la magnificence du temple. Après avoir parcouru plusieurs galeries, ils entrent dans le sanctuaire et se prosternent devant la statue de Fo (Bouddha). Dans l'intérieur du temple, un prêtre, nommé Fa-haï, était assis sous un dais majestueux. Comme il savait d'avance l'arrivée de Hân-wen et de Siu-kien, il sortit de l'enceinte sacrée, et alla au-devant d'eux. « Messieurs, leur dit-il après les saluts d'usage, veuillez entrer afin que je vous offre le thé. »

Ils rendent au religieux ses salutations, et après l'avoir remercié, ils entrent avec lui dans le couvent. Quand ils se furent assis à la place marquée par les rites, et qu'ils eurent pris le thé, Fa-haï leur adressa la parole : « Ce matin, dit-il, pendant que j'étais en méditation, j'ai su d'avance que deux nobles hôtes devaient m'honorer de leur visite. J'oserai demander quel est leur illustre nom de famille ? »

— Votre disciple s'appelle Siu, répond l'ami de Hân-wen, et son surnom est Kien ; il est ori-

ginaire de ce pays. Monsieur, que voici, s'appelle Hiu, et son surnom est Sien; il est né dans la province de Tché-kiang. Depuis long-temps nous avons entendu parler de la sainteté de cette pagode et de vos sublimes leçons sur la doctrine de Bouddha. Voilà le motif qui nous a engagés à venir admirer ce temple et recevoir vos sages instructions.

— Il y a long-temps, il y a bien long-temps, lui répondit Fa-haï, que je désirais de vous voir! J'oserai demander à monsieur Hiu, si son illustre épouse ne porte pas le nom de Blanche, et le surnom de Tchîn-niang?

— Oui, mon père, s'écria Hân-wen rempli d'étonnement, tels sont en effet les noms de mon humble épouse. Comment avez-vous pu les savoir?

— Mon fils, lui dit Fa-haï en souriant, le vieux prêtre qui vous parle connaît le passé et l'avenir. D'ailleurs, il n'est pas difficile d'apercevoir cet air ensorcelé qui est répandu sur votre noble visage. Cette fée n'a point une obscure origine. C'était jadis l'esprit de la Couleuvre blanche, qui

pratiquait la vertu dans *la grotte du Vent-pur*, sur la *montagne de la Ville-bleue*; dans la province de Ssé-tchouen. Elle pensa au monde, se transporta à Hang-tcheou, et fixa son séjour dans le jardin fleuri du palais de Kieou-wang. Elle a une servante nommée la petite Bleue, qui est aussi l'esprit d'une Couleuvre. Il y a déjà plusieurs années que vous vous laissez fasciner par ces fées, dont l'union avec vous était décrétée depuis des siècles. Elles ont dérobé de l'argent dans le trésor de Tsien-tang, et des objets précieux dans le cabinet de l'empereur, et deux fois elles vous ont conduit à subir un châtement rigoureux. Vous souvenez-vous, mon fils, qu'à l'époque appelée Touan-yang, Blanche, pour avoir bu, malgré elle, du vin mêlé de soufre mâle, reprit tout à coup sa première forme, et que la vue de sa métamorphose vous fit mourir de frayeur? Quelque temps après, elle vous trompa par un adroit stratagème, et vous avez continué à vivre avec elle comme auparavant. Gardez-vous maintenant de retourner chez vous, c'est le seul moyen

de conserver votre vie. Mais si vous ne suivez pas les conseils du vieux prêtre qui vous parle, vous êtes un homme perdu ! »

A ces mots, Hân-ven est saisi d'un frisson subit. « Les paroles de Fa-haï, se dit-il en lui-même, sont précieuses comme l'or et le jade ; chaque mot, sorti de sa bouche, est l'expression de la vérité. C'en est fait de moi, si je ne me dérobe pas sur-le-champ aux persécutions de ces deux fées ! »

Il dit, et se jetant aux pieds du religieux : « Mon père, lui cria-t-il d'une voix suppliante, votre disciple s'est laissé tromper par des fées, et il ne peut, tout seul, se soustraire à leur fatale puissance. Je vous en prie, ayez pitié de moi, et daignez me sauver ! »

— Levez-vous, mon fils, lui dit Fa-haï en lui présentant la main. Ce vieux prêtre, en entrant dans la vie religieuse, a adopté la bienveillance et la tendre pitié, comme la base de sa conduite. Puisque votre cœur s'ouvre à la vérité, et que vous priez ce vieux prêtre de vous sauver du pé-

ril où vous êtes, c'est la chose la plus facile. Je vous engage à rester quelque temps dans mon humble couvent. Je crois bien que les deux Fées n'oseront venir vous chercher sur la Montagne-d'Or ; et quand elles se seront retirées dans un autre pays, vous pourrez alors descendre de la montagne.

— Mon père, lui répondit Hân-wen avec émotion, votre serviteur est las d'être obsédé par ces deux fées. Veuillez m'admettre au nombre de vos disciples ; mon unique désir est de me faire couper les cheveux et d'embrasser la vie religieuse.

— Mon fils, lui dit Fa-hai en souriant, les liens qui vous attachent au monde ne sont pas encore brisés ; plus tard, nous nous retrouverons ici, à l'époque marquée par le ciel. Maintenant il n'est pas nécessaire de vous couper les cheveux, il vous suffira de rester quelque temps dans ce couvent.

Hân-wen obéit. Siu-kien, qui se trouvait près d'eux, entendit les paroles de Fa-hai, et il éprouva

un sentiment de surprise et de crainte, en songeant à tout ce qui s'était passé. Mais le changement subit qui venait de s'opérer dans Hân-wen, redoublait encore sa surprise et son émotion. Aussitôt il prit congé de Fa-hai et de Hân-wen, descendit seul de la montagne, et s'en retourna chez lui.

Nous laisserons maintenant Hân-wen dans le monastère. Ce séjour momentané donna lieu à une multitude d'événements qui méritent d'être racontés. La place étroite où s'élevait le temple fut assaillie subitement par une vaste inondation. Si le lecteur veut savoir ce qui se passa ensuite, qu'il lise le chapitre dixième.

CHAPITRE X.

ARGUMENT.

Les deux Fées déploient leur puissance magique, et inondent la Montagne-d'Or.

Elles rencontrent Hân-wen à Tié-mou-kiao, et lui racontent ce qui leur est arrivé.

Le Religieux essaya d'arracher Hân-wen aux séductions des Fées, mais Blanche ordonna aux flots d'inonder la Montagne-d'Or.

Après quelques printemps, l'époux et l'épouse se retrouvent avec leur ancienne affection.

Quoiqu'ils se voyent réunis, ils craignent encore d'être bercés par un songe.

REVENONS maintenant à Blanche. Depuis le moment que Hân-wen avait quitté la maison, l'inquiétude s'empara de son âme. Elle l'attendit jusqu'au soir, et, ne le voyant point revenir,

elle éprouva de tristes pressentiments. Ses pupilles tremblaient dans leur orbite, ses oreilles étaient brûlantes, et son cœur était en proie à la plus vive agitation. « Petite Bleue, dit-elle à sa servante, mon mari est allé ce matin chez M. Siu-kien; comment n'est-il pas revenu à cette heure? Je meurs d'inquiétude!

— Madame, répondit la petite Bleue, puisque vous êtes si inquiète, permettez-moi d'aller m'informer où il est. »

Aussitôt elle monte sur un char enchanté, et lorsqu'elle s'est élevée au haut des airs, elle promène ses regards pénétrants dans la maison de Siu-kien; mais elle n'aperçoit pas même l'ombre de Hân-wen. Elle détourne la tête, et arrêtant ses yeux sur la Montagne-d'Or, elle reconnaît qu'il s'est retiré dans le couvent. Elle revient promptement sur son char vaporeux, et se rend auprès de sa maîtresse. « Madame, lui dit-elle, votre époux est allé se promener sur la Montagne-d'Or, et voilà le motif qui l'a empêché de revenir auprès de vous. »

En entendant ces mots, une morne tristesse se répand sur le visage de Blanche, et ses yeux se baignent de larmes. La petite Bleue l'interroge avec émotion. « Hélas ! lui répond Blanche, en soupirant : Vous ignorez que dans le couvent de la Montagne-d'Or, il y a un prêtre appelé Fa-hai, qui est doué d'une grande puissance en magie. Dès que M. Hiu est venu se promener dans le temple, il lui aura sans doute promis de rompre les liens qui l'attachent à nous. Je suis sûre que mon mari s'est laissé retenir par lui, et que dès ce moment il a étouffé au fond de son cœur l'affection qu'il avait jurée à son épouse. » A peine eut-elle cessé de parler, qu'elle se mit à pleurer et à pousser des cris déchirants.

La petite Bleue s'efforce de consoler sa maîtresse. « Madame, lui dit-elle, pourquoi vous abandonner à la douleur ? Rappelez-vous qu'il y a quelques années un stupide Tao-ssé du mont Mao-chân, se vantait follement de sa puissance, et vous l'avez châtié de sa témérité en le suspendant au milieu des airs. Comment pouvez-

vous craindre cet âne tondu de la Montagne-d'Or ?

— Petite Bleue, lui répondit Blanche, tu n'as que des connaissances bornées. Tu ignores que Fa-haï est doué d'une puissance prodigieuse ; c'est un autre homme que le Tao-ssé du mont Mao-chân. Pour le moment il faut nous garder d'avoir recours aux moyens violents. Allons ensemble sur la Montagne-d'Or, je lui parlerai d'une voix suppliante, et nous verrons s'il consentira à laisser sortir Hân-wen.

— Madame, lui répondit la petite Bleue, j'approuve votre résolution. » Soudain les deux fées montent sur un char de nuages et se transportent au couvent de la Montagne-d'Or. Elles descendent du milieu du nuage et se présentent à l'entrée de la montagne. Elles voyent un jeune religieux qui était assis à la porte du couvent. « Mon frère, lui dit Blanche, veuillez avertir votre respectable supérieur, et lui dire que nous sommes des parentes de M. Hiu, qui venons pour le voir. »

— A ces mots, le jeune religieux entre dans le couvent pour s'acquitter de sa commission. « Mon père, dit-il au supérieur, il y a, à la porte du couvent, deux jeunes femmes qui s'annoncent comme les parentes de M. Hiu et témoignent le désir de le voir.

— Voilà, s'écria Fa-haï, en souriant, des fées bien ignorantes, ou bien téméraires! » Aussitôt il mit sur sa tête son bonnet sacré, et se revêtit de sa tunique violette; il prit dans la main gauche son bâton, armé d'une tête de dragon, et dans la droite, un vase d'or¹. Fa-haï sort du couvent dans une agitation difficile à décrire, et montrant du doigt Blanche, « Méchante fée, lui dit-il, tu vois un religieux qu'anime la bienveillance et la tendre pitié de Bouddha. Je sais que tu as cultivé la vertu pendant des siècles, et pour ce motif, je ne veux point te faire de mal. Vous avez toutes deux fasciné l'esprit de Hân-wen; mais ce n'est

¹ Il y a dans le texte *po-iu*, expression qui désigne un vase dont les religieux bouddhistes se servent pour demander l'aumône.

pas là votre plus grand crime. Comment avez-vous osé franchir aujourd'hui ma montagne d'or? Allons, retirez-vous au plus vite, si vous voulez que je vous fasse grâce de la vie. Sans cela, je ferai évanouir, comme une vaine fumée, les actions vertueuses que vous avez amassées pendant mille ans; il serait alors trop tard de vous repentir de votre témérité. »

Blanche se prosterna à ses pieds, et d'une voix suppliante : « Saint-homme, lui dit-elle, votre servante n'a point fasciné l'esprit de Hân-wen. Il y a déjà plusieurs années que je suis mariée avec lui, et cette union était décrétée depuis des siècles. J'espère que le Saint-homme voudra bien montrer sa bonté compatissante, et me rendre mon époux. Ma reconnaissance sera sans bornes.

— Je sais, lui dit Fa-haï, que votre union était décrétée par le ciel; mais quoique vous soyez enceinte, je ne puis maintenant me rendre à vos desirs. Quand votre terme approchera, je permettrai à Hân-wen de descendre de la montagne pour vous assister dans vos souffrances. Excusez-

moi aujourd'hui si je ne puis vous montrer cette tendre pitié qui est le premier de mes devoirs. »

Blanche le supplia encore plusieurs fois en versant des larmes ; mais Fa-haï fut sourd à ses prières.

La petite Bleue, qui se tenait auprès d'eux, ne put contenir les transports de sa colère, et l'accabla d'injures : « Ane tondu, lui dit-elle, un disciple de Bouddha doit mettre avant tout, le bien de ses semblables. Puisque tu brises les liens d'amour qui unissent les hommes, puisses-tu être malheureux sur la terre et sur l'eau, et tomber au fond des enfers ! Je vais te déchirer en mille pièces pour assouvir ma fureur. »

A ces mots, elle détache sa ceinture de soie rouge et la jette dans l'air. Elle se change sur-le-champ en un dragon de feu qui s'élance vers le visage de Fa-haï.

« Ta puissance est bien chétive, lui dit le religieux, souriant d'un air de mépris : je vais te montrer à mon tour ce dont je suis capable. » Soudain il élève son vase d'or de la main droite, et y reçoit le dragon de feu.

La fureur de Blanche ne connaît plus de bornes. Elle lance avec sa bouche une perle enflammée pour frapper le visage de Fa-haï.

Le religieux est glacé d'effroi, et la seule ressource qui lui reste est de lancer son vase d'or au milieu des airs. Tout à coup le tonnerre gronde, mille éclairs déchirent le voile des ténèbres, des vapeurs rouges arrêtent la perle brûlante, et enveloppent la tête de Blanche dans un réseau de feu.

A peine Blanche a-t-elle vu la puissance magique du vase sacré de Bouddha, qu'elle est frappée de terreur, et son âme est prête à s'échapper. Sans perdre de temps, elle reprend sa perle précieuse, monte sur un nuage avec la petite Bleue, et s'enfuit en toute hâte.

Fa-haï ramasse le vase d'or et retourne au couvent. Dès qu'il est entré dans la salle principale, il ordonne de battre le tambour et de sonner les cloches pour rassembler tous les religieux qui sont sous ses ordres. « Mes frères, leur dit Fa-haï, écoutez bien ce que je vais vous recommander. Aujourd'hui deux Couleuvres-fées ont voulu me-

surer leur puissance magique avec la mienne ; mais la vertu du vase sacré de Bouddha les a mises en fuite. Elles conservent dans leur cœur des projets de vengeance, et je sais qu'elles reviendront cette nuit pour inonder la Montagne-d'Or, et faire périr sous les flots les innombrables habitants de Tchîn-kiang. Quoique ces événements arrivent par la volonté du ciel, je vais vous donner à chacun un talisman que vous tiendrez cette nuit dans votre main. J'étendrai ma tunique violette sur les portes du couvent, et je le préserverai ainsi des désastres de l'inondation. Je veux veiller moi-même à l'entrée de la montagne, et je verrai à quoi aboutiront les menaces de ces fées. Pour vous, tenez-vous sur vos gardes, et suivez fidèlement mes avis. »

Les religieux obéissent ; ils prennent les talismans, et se retirent chacun dans leur cellule en attendant l'ennemi.

Revenons maintenant à Blanche. Elle était rentrée dans sa maison avec sa servante, et de ses yeux s'échappaient deux ruisseaux de larmes.

« Madame, lui dit la petite Bleue, est-il possible que cet âne tondu s'obstine à garder Hân-wen, et qu'il se soit emparé de votre précieuse ceinture ! Si vous m'en croyez, je retournerai avec vous sur la Montagne-d'Or ; nous nous saisirons de ce moine odieux, et nous remmènerons votre époux.

— Petite Bleue, lui dit Blanche en soupirant, sa puissance magique est plus forte que la mienne, et de plus, il possède un vase d'or qui est toujours pour lui un instrument de victoire. C'est ce que tu as pu voir de tes propres yeux. Heureusement que nous nous sommes échappées avant qu'il n'engloutit notre âme au fond de son vase d'or. Je veux bien retourner cette nuit sur la montagne. J'aurai seulement recours aux prières et aux supplications. Nous verrons si Fa-haï daignera revenir à des sentiments de bonté. »

Mais bientôt le disque rouge de la lune s'inclina vers l'Occident, et le soleil commença à éclairer le ciel de ses premiers rayons. Les deux Fées montent sur un nuage et se transportent sur

la Montagne-d'Or. Elles voient Fa-haï qui était assis sur le seuil du couvent, dont les portes étaient étroitement fermées. Un réseau céleste était tendu à l'entrée de la montagne. Blanche se prosterne avec la petite Bleue aux pieds du religieux, et lui parle d'une voix suppliante : « Saint-homme, lui dit-elle, nous espérons que vous ouvrirez votre cœur à la pitié, et que vous laisserez sortir M. Hiu ; vos servantes en conserveront une reconnaissance éternelle.

— Monstres odieux ! leur dit Fa-haï d'un ton courroucé, Hân-wen a fait couper ses cheveux, et il a embrassé la vie religieuse ; vous n'avez plus besoin de penser à lui. Retournez promptement dans votre caverne, si vous voulez échapper à une mort certaine. »

Lorsque Blanche eut entendu ces menaces, elle vit bien que Fa-haï ne laisserait point partir Hân-wen. Elle se lève avec la petite Bleue, et l'accable d'injures : « Ane tondu, lui dit-elle, puisque tu as la cruauté de séparer l'époux de son épouse, je te jure une haine implacable. » Elle

dit et, avec sa bouche, elle lui lance à la figure une perle précieuse.

Fa-haï ouvre aussitôt son vase d'or et y reçoit la balle meurtrière; puis levant son bâton, il se prépare à en frapper Blanche. Heureusement qu'un génie libérateur accourut du haut des airs. Le lecteur demandera sans doute quel était son nom; c'était le génie de l'étoile Kouei-sing. Comme Blanche portait dans son sein un fils qui devait obtenir le titre Tchoang-youân (le premier des docteurs), sa mort eût été un événement affreux. C'est pourquoi le génie de l'étoile Kouei-sing arrêta le bâton du religieux avec la pointe de son pinceau, et sauva la vie à Blanche.

Dès que Blanche eut échappé ainsi à la mort, elle monta sur un nuage avec la petite Bleue, et s'enfuit en toute hâte. Ce que voyant Fa-haï, il comprit la cause secrète à laquelle elle devait sa délivrance. Il ramassa son bâton, étendit sa tunique violette sur la porte du couvent, et resta en sentinelle pour garder la Montagne-d'Or.

Mais revenons à Blanche qui s'était enfuie avec

la petite Bleue. « Est-il possible, s'écria-t-elle en grinçant les dents, que ce moine tondu s'obstine à retenir mon époux, et qu'il se soit emparé de ma précieuse ceinture ! C'en est fait, je veux suivre l'axiome : « Si vous ne réussissez pas la première fois, ne vous découragez pas la seconde. » Je veux maintenant lui faire une guerre d'extermination. Je vais inonder la Montagne-d'Or, et engloutir sous les eaux tous ces moines tonsus dont le couvent est rempli ; c'est alors que j'aurai assouvi ma juste fureur. »

La petite Bleue félicite sa maîtresse de ce projet, et la presse de le mettre à exécution.

Soudain Blanche monte sur un nuage avec la petite Bleue. Dès qu'elle s'est élevée au haut des airs, elle prononce des paroles magiques et appelle les rois des dragons qui habitent les quatre mers. Les rois des dragons des quatre mers accourent en un clin d'œil et se prosternent devant elle. « Madame, s'écrient-ils d'une voix soumise, quels ordres suprêmes avez-vous à nous donner ? »

— Soulevez les flots, leur dit Blanche, et engloutissez la Montagne-d'Or. » Les rois des dragons obéissent. Soudain ils ordonnent à leurs troupes écaillées, à leurs généraux à tête de homard, d'amonceler des nuages et de verser des torrents de pluie. Bientôt tout le pays est couvert d'une vaste inondation; les flots argentés, les vagues blanchissantes montent en bouillonnant et enveloppent la Montagne-d'Or.

Dès que Fa-häi voit l'inondation arriver à grands flots, il prononce des paroles sacrées, déploie sa tunique violette et ordonne à tous les religieux de lancer dans l'eau leurs divins talismans. Au même instant, les eaux se retirent, et descendent du haut de la montagne en torrents écumeux.

Les rois des dragons ne peuvent lutter plus long-temps contre la puissance de Fa-häi. Les flots qui tout à l'heure semblaient inonder le ciel, s'abaissent comme par enchantement, et baignent à peine le pied de la montagne. Qui ne verserait des larmes sur les habitants de la ville de Tchün-

kiang ! Les riches et les pauvres , les nobles et les roturiers sont tous engloutis sous les eaux.

A la vue de ces désastres , Blanche est remplie d'effroi. « Petite Bleue , s'écrie-t-elle d'une voix gémissante , vous voyez que les eaux de la mer n'ont pu s'élever au-dessus de la Montagne-d'Or , et que loin de servir ma vengeance , elles ont fait périr les nombreux habitants de la ville de Tchîn-kiang. Je me suis révoltée contre le ciel , j'ai commis un crime impardonnable ! Retournons ensemble dans la caverne du Vent-pur et fixons-y quelque temps notre séjour ; nous méditerons là sur ce que nous devons faire.

— Vous avez raison , lui répondit la petite Bleue. » Blanche prit congé des rois des dragons et leur adressa ses remerciements. Ceux-ci se mettent à la tête de leurs troupes écaillées et retournent au fond des mers. Blanche arrive avec sa servante sur la montagne de la Ville-bleue ; elle descend de son char de nuages et va se retirer dans la grotte du Vent-pur.

Cette fois Blanche a pu soulever les flots sur une étendue de mille lis; bientôt elle sera ensevelie sur la pagode de Loui-pong.

Les religieux de la Montagne-d'Or furent en émoi pendant toute la nuit. Dès que le jour parut, Fa-haï rompit lui-même le charme auquel il avait eu recours; il reprit sa tunique violette, et rentra dans le couvent.

Quand les religieux lui eurent rendu leurs devoirs, Fa-haï parla à Hân-wen. « Monsieur, lui dit-il, votre femme a inondé la ville de Tchinkiang, et elle a fait périr, sous les eaux, une multitude innombrable d'êtres vivants. Par cette conduite, elle s'est révoltée contre le ciel, et elle a commis un crime pour lequel il n'est point de pardon. Elle a pris la fuite et s'est retirée dans la grotte du Vent-pur. Vous ne pouvez rester long-temps dans ce couvent; et puisque vous êtes arrivé au terme fixé pour l'expiation de vos fautes, vous pouvez retourner dans votre ville natale. A Hang-tcheou, il y a un de mes disciples qui demeure dans le couvent de Ling-in-ssé; je vais vous donner une lettre de recommandation pour

lui. Vous pourrez rester quelque temps dans ce pieux asile où vous goûterez le bonheur que procure le calme de la vie religieuse, et vous échapperez ainsi aux dangers d'un monde corrompu. »

A ces mots, il écrit la lettre destinée à Hân-wen. Celui-ci salue Fa-haï, en se prosternant jusqu'à terre, et le remercie de lui avoir sauvé la vie; puis il prend la lettre et lui fait ses adieux. En descendant de la montagne, Hân-wen aperçoit de loin la ville de Tchîn-kiang, que l'inondation a changée en une affreuse solitude. Il ne peut s'empêcher de songer que la maison de Siu-kien a sans doute été enveloppée dans le même désastre, et cette pensée remplit son âme d'amertume et de douleur. Pendant son voyage, il ne s'arrêtait que pour prendre ses repas, et se reposer la nuit des fatigues du jour.

Laissons Hân-wen continuer sa route, et revenons à Blanche. Depuis qu'elle s'était retirée dans sa grotte, elle ne cessait de penser à Hân-wen, et s'abandonnait tout le jour aux pleurs et aux gémissements. La petite Bleue s'efforçait de

la consoler. « Madame, lui dit-elle un jour, il est temps de mettre un terme à votre douleur. J'ai l'intention d'aller sur la Montagne-d'Or pour savoir des nouvelles de votre mari; nous verrons alors ce que nous devons faire. Que pensez-vous de mon projet? »

Blanche fit un mouvement de tête en signe d'assentiment. Soudain la petite Bleue monte sur un nuage enchanté, et arrive à la Montagne-d'Or. Elle se métamorphose, et s'introduit dans le couvent sous la forme d'un papillon. Bientôt elle sut tous les détails relatifs à Hân-wen; ensuite elle retourna promptement à la grotte du Vent-pur, et elle apprit à sa maîtresse que Fa-haï avait engagé Hân-wen à retourner à Hang-tcheou.

A cette nouvelle, Blanche fut remplie de joie. Elle sortit aussitôt avec la petite Bleue de la grotte du Vent-pur, monta sur un char de nuages, et se dirigea vers Hang-tcheou. Du haut des nues, les deux Fées aperçoivent Hân-wen, qui arrivait dans un pays dépendant de Hang-tcheou, et nommé Tié-mou-kiao. Elles descendent de leur char va-

poreux, et courent au-devant de lui. « Monsieur, lui dirent-elles, où allez-vous? »

Hân-wen lève les yeux, et dès qu'il les a reconnues, il est frappé de stupeur, et reste comme privé de l'usage de ses sens.

« Monsieur, lui dit Blanche les yeux baignés de larmes, vous avez ajouté foi aux paroles d'un charlatan, et vous m'avez fait l'injure de me prendre pour une fée! Depuis que votre servante est unie avec vous par les liens du mariage, elle a partagé pendant plusieurs années les soins de votre profession, et elle n'a épargné aucunes peines pour faire prospérer l'établissement que vous aviez formé. Et quand même elle serait une fée, vous savez qu'elle ne vous a jamais fait de mal. Je vous en prie, monsieur, réfléchissez mûrement sur ce que vous devez faire.

— J'ai embrassé la vie religieuse, lui répondit Hân-wen; vous n'avez pas besoin de venir encore m'obséder.

— Monsieur, lui dit Blanche avec un sourire amer, il faut que vous ayez perdu la raison! Si

vous embrassez la vie religieuse, dites-moi, je vous prie, qui est-ce qui acquittera votre dette envers vos ancêtres, qui est-ce qui leur donnera des descendants de qui ils attendent des sacrifices funèbres? Ce n'est pas tout : l'enfant que je porte dans mon sein est votre chair et votre sang! Si vous êtes devenu étranger aux sentiments qui unissent un époux à son épouse, songez du moins aux devoirs que vous impose l'amour paternel. » Elle dit, et verse un torrent de larmes.

Hân-wen est ému jusqu'au fond du cœur, et reste quelque temps sans pouvoir proférer un mot. Il songe aux marques d'amour que lui a données Blanche pendant plusieurs années, et il ne peut résister plus long-temps à ses pleurs et à ses tendres prières.

« Monsieur, lui dit la petite Bleue en s'approchant de lui, bannissez d'injustes soupçons. Comme ma maîtresse met au-dessus de tout, sa vertu et sa réputation, elle aurait cru se déshonorer en passant dans les bras d'un autre époux. Voyant que vous ne reveniez pas de la Montagne-d'Or, où

vous étiez allé vous promener, elle éprouva, ainsi que moi, la plus vive inquiétude, et elle y alla elle-même pour vous chercher. Mais tout à coup, la ville de Tchîn-kiang fut désolée par une vaste inondation. Heureusement que nous nous trouvions ensemble sur la montagne, et nous avons ainsi échappé à une mort certaine. Mais, hélas! notre maison est entièrement ruinée, et nous ne savons maintenant où chercher un asile. Il y a quelques années, lorsque vous étiez exilé à Sou-tcheou, ma maîtresse a envoyé secrètement cent onces d'argent à Ki-kong-fou, votre beau-frère¹. Maintenant, se voyant sans ressources et sans appui, elle se disposait à aller le trouver à Hang-tcheou, lorsqu'elle a eu le bonheur de vous rencontrer ici. J'ose espérer que vous reviendrez à des sentiments de bienveillance, et que vous cesserez d'être insensible aux peines et à l'affection de votre épouse. »

Hân-wen se sent attendrir par ces dernières

¹ Voyez plus haut, page 177.

paroles. « Chère épouse, s'écria-t-il, j'ai été un instant plongé dans l'aveuglement; et pour m'être laissé tromper par les contes ridicules d'un moine imposteur, j'avais ouvert mon cœur à d'injustes soupçons; j'espère que vous daignerez oublier mon crime.

— Monsieur, s'écria Blanche en serrant tendrement sa main, puisque vous revenez à des sentiments de bienveillance, et que vous ne réduisez pas votre servante à gémir jusqu'à ce que l'âge ait blanchi ses cheveux, je reconnais là une preuve de votre excellent cœur; quel pardon pourriez-vous me demander maintenant? »

Hân-wên est transporté de joie. « Chère épouse, lui dit-il, où voulez-vous que nous allions fixer notre séjour? »

— Monsieur, lui répondit Blanche, j'ai déposé cent onces d'argent entre les mains de votre beau-frère, allons le trouver ensemble; cet argent nous offrira des ressources pour vivre: plus tard, nous délibérerons sur ce que nous devons faire.

— J'approuve entièrement votre projet, lui

répondit Hân-wen. » Et à ces mots, ils se dirigent tous trois vers la ville de Tsien-tang.

Depuis ce départ, il se passa beaucoup d'événements qui méritent d'être racontés. Si, d'un côté, des parents se rapprochent plus intimement par de nouveaux liens, de l'autre, un ennemi implacable sent redoubler sa haine et ses desirs de vengeance. Si vous désirez savoir ce qui arriva ensuite, lisez le chapitre onzième.

CHAPITRE XI.

ARGUMENT.

Le Tao-ssé de Mao-chân descend , avec la rage dans le cœur ,
du sommet de sa montagne.

L'astre Wen-sing ¹ entre dans le monde , et sa naissance
fait éclater des transports de joie.

Depuis mille automnes l'astre Wen-sing ² vivait inconnu sur une
montagne céleste ³. Tantôt il dormait sur les nuages , tantôt il
dirigeait une barque légère dans les vagues de l'empyrée.

Les péchés des deux astres qui lui ont donné le jour le retenaient
encore captif ; mais une fois entré dans le monde , il arrive au
faîte des honneurs.

Hân-wen ayant renoué ses premières relations
avec les deux Fées , se dispose à les accompagner

¹ Le mot Wen-sing signifie *l'astre de la littérature*. On comprendra aisément pourquoi le fils de Blanche , qui n'est autre que cet astre incarné , obtient dans la suite les premiers honneurs littéraires.

² On a vu , dans le chapitre V , pag. 125 , ligne 2 , que les Chinois regardent les constellations comme des montagnes célestes habitées par des dieux.

³ Il y a , dans le texte chinois , Kin-sing son père , et Mou-sing sa mère. Les mots Kin-sing et Mou-sing sont les noms des planètes que nous appelons *Jupiter* et *Vénus*.

dans la ville de Tsiên-tang. Ils louent un bateau et arrivent chez Ki-kong-fou, qui se trouvait en ce moment sur le seuil de sa porte. Dès qu'il eut aperçu Hân-wen, il fut rempli de joie, et entra promptement dans l'intérieur de sa maison. « Chère épouse, dit-il à Hiu-chi, voilà votre frère qui arrive. »

En entendant ces paroles, Kiao-yong éprouve la même allégresse que son mari, et s'élançe en un instant hors du vestibule. Elle voit Hân-wen qui se tenait devant la porte, avec deux jeunes femmes d'une rare beauté. Quand Hân-wen eut salué sa soeur, « Je vous félicite, lui dit Hiu-chi, de revenir aujourd'hui chez nous; mais dites-moi, je vous prie, quelles sont ces deux jeunes femmes?

— L'une est mon épouse, lui répondit Hân-wen; son nom est Blanche, et son surnom est Tchîn-niang; l'autre est sa servante, qui s'appelle la petite Bleue.

— Je me réjouis, lui dit Hiu-chi, d'avoir une belle-soeur aussi distinguée. » Blanche et Bleue s'avancèrent ensuite pour saluer Hiu-chi.

Quand tous se furent assis à la place marquée par les rites, le frère et la sœur se racontèrent ce qui leur était arrivé depuis leur séparation. « Depuis que vous m'avez quittée pour aller en exil, dit Hiu-chi, je n'ai eu de repos ni le jour ni la nuit. Heureusement que l'hiver dernier, nous avons reçu de vos nouvelles lorsque vous nous avez envoyé un dépôt d'argent; nous avons su que vous étiez à Kou-sou, et que tout réussissait au gré de vos désirs. Quelque temps après, nous apprîmes qu'une nouvelle condamnation vous avait fait exiler à Tchîn-kiang, et cette nouvelle changea notre joie en tristesse. Mais grâce au ciel, vous revenez aujourd'hui avec votre épouse; cet événement met le comble à notre bonheur. »

Hân-wen allait répondre à sa sœur, mais Blanche eut peur qu'il ne laissât échapper quelque parole imprudente, et se hâta de parler à sa place. « Ma sœur, dit-elle, l'an dernier nous demeurions à Kou-sou. Le jour où l'on célèbre la naissance du dieu Tsou-ssé, l'usage veut que l'on présente dans le temple des objets rares et précieux. J'en avais

plusieurs que j'avais trouvés dans l'héritage de mon père; je les remis à mon mari, afin qu'il les offrît dans cette solennité. Quelque temps après, le jour de sa naissance, mon mari étala ces objets précieux dans le vestibule; mais en les voyant, des brigands, venus je ne sais d'où, sentirent s'éveiller leur cupidité. Ils traînèrent M. Hiu devant le magistrat, *qui, à force de tortures, lui fit avouer un vol qui lui était faussement imputé, et l'exila à Tchîn-kiang. Votre servante recueillit alors tout l'argent qu'elle possédait, et le déposa entre vos mains. Ensuite elle se rendit à Tchîn-kiang pour servir son mari. Le premier jour de l'année, comme il était allé se promener sur la Montagne-d'Or, il se laissa tromper par un moine nommé Fa-haï, qui l'engagea à se faire couper les cheveux et à embrasser la vie religieuse. Dès que j'eus appris cette nouvelle, j'allai avec ma servante, sur la Montagne-d'Or, pour ramener mon mari. Mais soudain, la ville de Tchîn-kiang fut couverte d'une vaste inondation qui engloutit tous les habitants. Le ciel a permis que je me

trouvassé en ce moment sur la Montagne-d'Or, et que j'échappasse ainsi à la fureur des flots. Aujourd'hui que nous voici de retour, nous osons vous demander la permission de demeurer quelques jours chez vous ; nous espérons que vous voudrez bien nous accorder cette précieuse faveur.

— Mon frère, dit alors Hiu-chi, il serait difficile de trouver au monde une personne aussi accomplie ; tâchez de lui témoigner tout l'amour qu'elle mérite. Mais notre maison est trop étroite pour vous recevoir même pendant quelques jours.

— Ne vous inquiétez pas, lui dit Kong-fou, il y a tout près d'ici une petite maison composée de deux chambres spacieuses. Le propriétaire cherche maintenant à la vendre. Je vais aller le trouver et en arrêter le prix. » A ces mots, Hân-wen fut transporté de joie.

Hiu-chi alla préparer une collation pour son frère et sa belle-sœur, et disposa deux tables séparées. Kong-fou s'assit dans le vestibule avec Hân-wen, et Hiu-chi se plaça dans sa chambre

avec Blanche et la petite Bleue. Tout en causant à table, Hân-wen apprit que M. Wang était mort depuis long-temps. Il se rappela les bienfaits qu'il avait reçus de lui, et ne put s'empêcher de verser des larmes.

Quand le repas fut fini, Kong-fou loua, dans le voisinage, un appartement où ses trois hôtes pussent passer la nuit. Le lendemain il prit les cent onces d'argent qui lui avaient été confiées, et les remit à Hân-wen.

« Mon frère, lui dit celui-ci, il n'est pas nécessaire de me rendre ce dépôt; je vous prie d'en employer une partie pour acheter la petite maison dont vous m'avez parlé, et la garnir des meubles et des ustensiles dont nous avons besoin; le reste de la somme me servira à monter une boutique.

— Puisque telles sont vos dispositions, lui dit Kong-fou, je me charge de toute cette affaire, et je vais m'en occuper dans l'instant même.

— Je me repose entièrement sur vous, lui dit Hân-wen.

— Nous sommes étroitement unis par les liens de famille, reprit Kong-fou, et je ne fais que remplir un devoir sacré. » Aussitôt il prit l'argent, et alla trouver le propriétaire de la maison, qui n'eut pas de peine à tomber d'accord avec lui. Ensuite il signe le contrat de vente, et paie la somme convenue. De là, Kong-fou va acheter les meubles et les ustensiles de ménage dont Hân-wen et Blanche avaient besoin. Hân-wen choisit un jour heureux dans le calendrier, et se transporta ensuite avec ses effets dans sa nouvelle maison. Kong-fou remit à son beau-frère l'argent qui lui restait.

Hân-wen remercia son beau-frère, et après avoir mûrement délibéré avec Blanche, il ouvrit, comme auparavant, une boutique de pharmacie. Ces deux familles étant voisines l'une de l'autre, se voyaient tous les jours, et resserraient ainsi leurs liens d'affection et de parenté.

Comme Blanche avait inondé la ville de Tchîn-kiang, et qu'elle avait fait périr tous ses habitants, elle se rendait chaque nuit dans un jardin

fleuri où elle brûlait de l'encens, et adressait des prières au ciel, dans l'espoir d'effacer ses crimes, et d'échapper au juste châtement qu'elle avait mérité.

Au fond de son cœur elle désire de voir calmer les vents et les flots; mais la tempête qu'elle a suscitée va se grossir d'une nouvelle tempête.

Laissons un instant Blanche, et revenons au Saint-homme Lo-i. Le jour où Blanche l'avait vaincu et couvert de confusion, il était retourné, avec la rage dans le cœur, sur sa montagne sacrée, pour cultiver la vertu et se perfectionner davantage dans l'étude de la raison. Il avait reçu parmi ses disciples l'esprit d'un serpent noir¹. Un jour qu'il était dans sa grotte, occupé de soins religieux, il se dit en lui-même : « Le serpent noir possède maintenant toutes les ressources de la science magique; il faut que je le fasse descendre avec moi de la montagne, et que je le charge de me ven-

¹ J'ai pris la liberté de mettre un *serpent noir* au lieu d'un insecte, dont le nom et les dimensions exigües choquent à la fois le goût et la vraisemblance.

ger. » Soudain il appelle son disciple, et demande où il est.

Le serpent noir accourt à la voix de son maître, et lui dit d'une voix soumise : « Mon père, voici votre disciple ; quels ordres suprêmes avez-vous à lui donner ? »

— Sage disciple, lui dit le Saint-homme, voici pourquoi je t'ai appelé. Jadis, comme je me trouvais à Sou-tcheou, dans le temple du dieu Liutsou, la Couleuvre blanche de la montagne de la ville Bleue m'a suspendu au haut des airs, et m'a couvert de honte. Cet affront sanglant n'est pas encore vengé. La Couleuvre blanche est maintenant à Hang-tcheou. Veux-tu descendre avec moi de la montagne, et aller à Hang-tcheou pour exterminer ce monstre odieux, et satisfaire ma juste fureur ? »

Le serpent noir s'élançait devant lui par un mouvement impétueux. « Mon père, lui dit-il, votre disciple désire descendre avec vous de la montagne, et exterminer cette méchante fée, pour laver votre affront. »

Le Saint-homme est ravi de cette résolution. Soudain il sort de sa grotte avec le serpent noir, monte sur un nuage enchanté, et arrive en un clin d'œil à la ville de Hang-tcheou. Le maître et le disciple descendent de leur char vaporeux, et se rendent d'abord dans le temple du dieu qui protège la ville. « Sage disciple, dit Lo-i au serpent noir, va maintenant exterminer la Couleuvre blanche. Mais il faut user de prudence, et ne l'attaquer qu'au moment favorable; tâche surtout qu'elle ne puisse s'échapper. »

Le serpent noir obéit. Il monte sur un nuage qui le transporte dans le jardin fleuri de Blanche, et s'y cache en l'attendant.

Revenons maintenant à Blanche. Elle s'était levée au milieu du calme de la nuit, et s'était rendue dans son jardin fleuri pour prier le ciel et brûler des parfums. Comme elle allait se prosterner jusqu'à terre, le serpent noir la voit, et s'élançe rapidement de son côté. Blanche est frappée tout à coup d'une odeur empestée, qui s'exhalait autour d'elle. Elle lève la tête, et quand elle aper-

çoit le monstre, elle tombe par terre sans connaissance et sans mouvement.

Le serpent noir ouvre une gueule béante et se prépare à la dévorer. Mais, du milieu des airs, accourut tout à coup un jeune dieu à tête de loriot blanc. Ému du danger de Blanche, il arriva d'un vol rapide par l'ordre suprême de Bouddha. Dès qu'il eut vu le serpent noir qui allait déchirer Blanche avec ses dents envenimées, il fondit du haut des nues sur ce monstre; et, d'un coup de bec, il lui emporta la moitié du corps; l'autre moitié resta toute sanglante par terre. Aussitôt que le jeune dieu eut ainsi délivré Blanche, il retourna vers la mer du Midi, pour rendre compte à Bouddha de sa commission.

La petite Bleue, se trouvant par hasard dehors, entendit pousser des cris affreux dans le jardin. Elle accourut précipitamment, et aperçut sa maîtresse qui était étendue par terre, sans donner signe de vie. Elle la relève avec empressement, et parvient à rappeler l'usage de ses sens. « Madame, lui demanda-t-elle, comment êtes-vous tombée de la sorte ? »

— Petite Bleue, lui répondit Blanche, quand elle fut sortie de sa léthargie, tout à l'heure j'étais venue brûler des parfums, et implorer la clémence du ciel; mais tout à coup je fus attaquée par un serpent noir qui était sur le point de me dévorer. Je fus glacée d'effroi et je tombai par terre sans connaissance. Comment as-tu appris ce triste événement, qui est-ce qui t'a envoyée à mon secours?

—Madame, répondit la petite Bleue, j'ai entendu vos cris d'effroi, et voilà pourquoi je suis accourue. Je pense que le serpent noir s'est enfui. » En disant ces mots, elle ramène Blanche dans sa chambre.

Parlons maintenant du Saint-homme Lo-i, qui était resté dans le temple. Ne voyant pas revenir le serpent noir, il conçut les plus vives inquiétudes. Soudain, il monte sur un nuage, pour aller s'informer de ce qu'il était devenu. Il vit le serpent noir qui venait d'expirer sous le bec acéré du dieu à tête de loriot blanc, et resta frappé de stupeur.

La petite Bleue ayant conduit Blanche dans sa

chambre à coucher , retourna dans le jardin , pour rapporter la table des parfums , et aperçut , au bas d'une touffe de fleurs , la moitié du corps du serpent noir. Elle n'était pas encore sortie de son étonnement , lorsque , levant la tête , elle vit le Saint-homme Lo-i , qui était monté sur un nuage. Les soupçons de la petite Bleue s'éclaircissent sur-le-champ , et elle ne peut s'empêcher de l'accabler de reproches et d'injures. « Misérable ! lui dit-elle , l'an passé ma maîtresse a eu pitié de toi , et t'a fait grâce de la vie ; et au lieu de lui témoigner ta reconnaissance , tu es venu aujourd'hui avec un serpent noir pour la faire périr ! Mais , grâce au ciel , ce serpent est mort de lui-même. Sans cela , elle aurait succombée sous tes coups homicides.

— Monstre odieux , lui répondit le religieux , elle a tué mon disciple , et elle a redoublé ainsi ma haine acharnée. »

La petite Bleue est transportée de fureur , et lève son glaive pour lui fendre la figure , mais le religieux pare le coup mortel avec un fouet

qu'il tenait dans sa main. Après avoir lutté quelques instants sans succès, la fée détache sa ceinture de soie bleue, la lance dans l'air et la transforme en une corde qui a le pouvoir de lier les dieux eux-mêmes. Elle s'en sert pour garrotter le Saint-homme; ensuite elle appelle le vaillant guerrier qui porte un bonnet jaune, et lui ordonne d'aller précipiter le Saint-homme dans la mer d'Orient. La petite Bleue reprend alors sa ceinture, descend de son char de nuages, et rentre dans la chambre de sa maîtresse. « Madame, lui dit-elle, le stupide Tao-sse du temple de Liu-tsou, était venu avec ce serpent noir, pour venger ses injures; mais je l'ai enchainé avec ma ceinture bleue, et je l'ai jeté dans la mer d'Orient. J'ignore quel dieu bienfaisant a exterminé ce monstre, et a sauvé la vie de ma maîtresse. »

Blanche eut recours aux sorts. « Petite Bleue, s'écria-t-elle, c'est le jeune dieu à tête de loriot blanc, qui est venu par l'ordre de Fo (Bouddha) pour me délivrer. » A ces mots, elle sort de sa chambre avec la petite Bleue, et se tournant vers

le ciel, elle remercia Fo de lui avoir sauvé la vie.

Blanche avait éprouvé tant d'émotion et d'effroi qu'elle était tombée malade, et était forcée de garder le lit. Hân-wen la soignait nuit et jour avec un zèle et une tendresse infatigables. Hiu-chi en ayant été informée, s'empressa de venir lui rendre visite. « Ma sœur, lui dit-elle, j'ai appris la maladie qui afflige votre précieuse santé, et j'ai voulu savoir moi-même de vos nouvelles.

— Je regrette, lui dit Blanche, que l'indisposition fortuite de votre indigne servante vous ait engagée à fatiguer vos pieds, qui sont beaux comme le jade; je ne mérite point un tel degré d'attention. »

La petite Bleue servit le thé dans la chambre à coucher. « Ma sœur, lui dit ensuite Hiu-chi, votre grossesse touche bientôt à son terme; vous devez prendre toutes les précautions convenables. Je ne forme qu'un vœu : c'est que vous ayez un fils qui puisse propager les rejetons de la famille de Hiu.

— Je vous remercie, lui dit Blanche, de ces

paroles bienveillantes que j'estime autant que l'or. J'ai appris que ma belle-sœur est devenue enceinte en même temps que sa servante; j'aurais une prière à lui adresser : j'ignore si elle daignera répondre à mes vœux.

— Ma sœur, lui répondit Hiu-chi en souriant, parlez, je n'ai rien à vous refuser.

— Votre servante, lui dit Blanche toute joyeuse, arrivera comme vous, ce mois-ci, au terme de sa grossesse. Si nous avons chacune un fils, je désire qu'ils soient unis comme des frères; si nous avons deux filles, elles se regarderont comme des sœurs; mais si l'une obtient un fils et l'autre une fille, je désire qu'ils soient fiancés ensemble. J'ignore quelles sont vos dispositions.

— Ce serait une affaire charmante, lui dit Hiu-chi en souriant; je serai ravie de me rendre à votre désir. Ma résolution est prise; je jure de n'en jamais changer. »

Blanche allait répondre, lorsque Hân-wen entra dans la chambre. Aussitôt, elle l'informa du projet qu'elle venait de former avec Hiu-chi.

« Puisque ma sœur est dans de si bonnes dispositions ; lui dit Hân-wen en riant, je veux lui remettre un faible présent, comme gage de notre promesse. » En disant ces mots, il ôte de son doigt un anneau de jade, et le présente à Hiu-chi. Celle-ci détache de sa tête une aiguille d'or, qu'elle remet à Hân-wen. Hân-wen retint sa sœur, et lui offrit une collation.

Quand le repas fut terminé, Hiu-chi prit congé de ses parents, et fit connaître à son mari le projet de mariage qui devait resserrer encore les liens des deux familles. Cette nouvelle remplit Kong-fou d'une joie inexprimable.

Aujourd'hui elles ont formé un projet de mariage ; dans la suite, elles obtiendront de l'empereur de brillantes distinctions.

Revenons maintenant à Blanche. Comme elle était toujours malade, la longue conversation qu'elle avait eue avec Hiu-chi dans cet état de faiblesse, lui avait causé une vive émotion, et avait avancé l'époque de son accouchement. Au milieu

de la nuit, elle commença à éprouver les premières douleurs. Hân-wen et la petite Bleue ne quittaient pas son lit, et lui prodiguaient les soins les plus assidus. A la troisième veille, à l'heure de midi, une clarté brillante illumina toute la maison, et l'astre Wen-sing descendit dans le monde. La petite Bleue prend l'enfant dans ses bras, et voyant que c'est un fils, elle se réjouit avec Hân-wen de ce bonheur qui mettait le comble à ses vœux. Ensuite, elle l'aide à porter Blanche sur son lit.

Quand le jour parut, Kong-fou, qui avait été informé de cet heureux événement, accourut pour en féliciter Hân-wen.

Le troisième jour, Hân-wen prépara un repas, auquel il invita son beau-frère et sa sœur. Après qu'ils eurent bu ensemble *le Vin de l'allégresse*¹, on donna à l'enfant le petit nom de Mong-kiao, et le nom honorifique de Yng-youân. Tout en buvant, Kong-fou dit à Hân-wen : « Votre épouse

¹ En chinois *Hi-tsieou*; on appelle ainsi le vin que l'on boit le troisième jour après la naissance d'un enfant.

vient de vous donner un Ki-lin ¹ de jade ; mais j'ignore quel sera l'enfant de votre noble sœur.

— Mon frère, lui répondit Hân-wen, le ciel exauce toujours les vœux de l'homme ; je suis sûr qu'elle vous donnera une fille. » Bientôt le soir vint, et les convives se séparèrent. Au milieu de la nuit, Hiu-chi éprouva les premières douleurs de l'enfantement ; et, au lever du soleil, elle mit au monde une fille. Kong-fou et sa femme furent transportés de joie, et reconnurent que le ciel avait en effet exaucé leur vœu. Cette nouvelle ne fit qu'augmenter l'allégresse de Hân-wen et de Blanche. Hân-wen acheta aussitôt un rouleau de satin rouge, et alla le porter le troisième jour dans la maison de son beau-frère. Quand Kong-fou eut reçu ce présent, il invita Hân-wen à boire *le Vin de l'allégresse*, et donna à sa fille le nom de Pi-liên ². Pendant le repas, Hân-wen dit à

¹ Le Ki-lin est un animal fabuleux, qui apparaît, dit-on, à la naissance des grands hommes. Cette expression *Ki-lin de jade* désigne ici un enfant distingué.

² Ce mot signifie nénuphar bleu.

Kong-fou : « Je vous avais bien dit que ma sœur aurait une fille : vous voyez que le ciel a exaucé nos vœux. » Quand le repas fut terminé, les convives se séparèrent.

Les deux familles fiancèrent leurs enfants, et depuis ce moment, elles se lièrent plus étroitement qu'auparavant. Mais, hélas ! de cruels malheurs doivent encore fondre sur Blanche. A peine est-elle sortie de la caverne du tigre, qu'elle tombe sous la dent des dragons des eaux.

Si vous désirez savoir ce qui arriva ensuite, lisez le chapitre douzième.

CHAPITRE XII.

ARGUMENT.

Fa-hai, par l'ordre de Bouddha, reçoit l'âme de la Fée.
Le dieu Kouân-chi-in prend la forme d'un Tao-ssé, et guérit
les maladies.

La paix et le silence régnaient dans l'enceinte sacrée, et les fleurs
les plus rares y répandaient leurs parfums. Mais, hélas! des
désirs coupables pénétraient encore dans la salle de jade. Vous
tournez la tête, et des malheurs inouis viennent faire couler
vos larmes. La pureté du vent, la fraîcheur de la rosée, vous
rappellent malgré vous le sort de Lieou-lang.

REVENONS maintenant au religieux Fa-hai, qui
avait engagé Hân-wen à se retirer dans le couvent
de Ling-in-sse. Il apprit, quelque temps après,

qu'il avait rencontré les deux Fées au milieu de la route; que, séduit de nouveau par leurs discours perfides, il avait renoué ses premières liaisons avec elles, et les avait ramenées dans la ville de Tsien-tang. Cet événement remplit son âme d'amertume et de douleur.

Un jour que Fa-haï était absorbé dans sa méditation, il vit un personnage vénérable qui tenait un papier jaune dans sa main, et entra dans sa cellule, située au milieu des nuages.

« Fa-haï, lui dit-il d'une voix imposante, j'arrive des extrémités du Midi pour vous apporter un décret de Bouddha. L'astre Wen-sing vient d'entrer dans la vie. Quand il aura atteint l'âge d'un mois, vous irez dans la ville de Tsien-tang, vous recevrez dans votre vase d'or l'âme de la Couleuvre blanche; et, pour accomplir le serment qu'elle a fait jadis au génie du pôle du nord*, vous l'ensevelirez sous la pagode de Loui-pong. Vingt ans après, lorsque l'astre Wen-sing aura

* Voyez page 5, ligne 5.

acquis un nom brillant, et qu'après avoir obtenu des honneurs pour ses parents, il viendra offrir un sacrifice dans cette pagode, vous permettrez à la mère de voir un instant son fils; ensuite elle retournera dans le séjour des âmes heureuses. » Il dit, et disparaît comme une vapeur légère.

Le religieux se prosterna au milieu de sa méditation pour recevoir les ordres de Bouddha. Il quitte sa cellule mystérieuse, et parle ainsi à ses disciples rassemblés : « Je vais descendre de la montagne, et voyager dans l'empire; bientôt je reviendrai au milieu de vous. En attendant, observez la règle dans toute sa pureté, et réprimez sévèrement les écarts de votre cœur. » Ils promettent tous de suivre ses sages instructions.

Fa-hai prend son vase d'or et son bâton sacré, et descend de la montagne. Ensuite il s'élève sur un char de nuages qui le transporte au couvent de Ling-in-sse, dans la ville de Tsien-tang.

Mais le temps s'écoule avec la rapidité de la flèche qui fend les airs. Mong-kiao venait d'atteindre l'âge d'un mois. Hân-wen fait préparer un

repas splendide pour traiter ses parents, qui doivent venir le visiter à cette occasion. La nuit suivante, comme Blanche tenait Mong-kiao dans ses bras, elle éprouve une commotion subite, et il lui semble que tout son sang remonte vers son cœur. A peine a-t-elle eu recours aux sorts, qu'elle reste frappée d'effroi, et son âme est prête à s'échapper. « Petite Bleue, s'écrie-t-elle d'une voix gémissante, demain un grand malheur viendra fondre sur moi : comment faire pour le détourner ? »

— Madame, répond la petite Bleue, vous possédez mille moyens d'échapper aux dangers ; qui vous empêche d'avoir recours à votre puissance magique ?

— Hélas ! lui dit Blanche en soupirant, je crains que mon heure ne soit venue ; et alors, il n'y a ni sacrifices, ni science magique qui puissent me faire échapper à ma destinée. »

La petite Bleue fit de nouvelles instances à sa maîtresse. « Eh bien, lui dit Blanche, va préparer dans le jardin une table chargée de parfums :

je consens à offrir un sacrifice pour conjurer les calamités qui me menacent. »

La petite Bleue obéit, et se hâte de disposer tous les objets nécessaires pour cette pieuse cérémonie. Blanche se baigna dans une eau parfumée, changea ses vêtements, et se rendit dans le jardin, les cheveux épars, et armée d'un glaive étincelant.

Elle prononce à voix basse des paroles sacrées, brûle des parfums, et consume des étoffes brochées d'or. Le sacrifice achevé, elle revient dans sa chambre avec sa servante.

Le malheur et le bonheur ont été décrétés d'avance; ni les prières ni les sacrifices ne peuvent changer la volonté du ciel.

Le lendemain matin, tous les parents et les amis de Hân-wen vinrent le féliciter. Il allait au-devant d'eux avec un visage épanoui, et les conduisait dans la salle de réception. Pendant qu'il était tout occupé de faire les honneurs de sa maison, il voit un vieillard vénérable qui se tenait sur le seuil de la porte. Hân-wen ne l'a pas plus tôt regardé, qu'il reconnaît Fa-hai, le supérieur du

couvent de la Montagne-d'Or. Il se hâte d'aller le recevoir, et l'introduit dans le salon.

Le religieux s'étant assis, adressa la parole à Hân-wen. « Monsieur, lui dit-il, vous souvenez-vous des conseils que ce vieux prêtre vous donna dans le couvent ? Vous vous êtes encore laissé tromper par Blanche ; mais le jour de votre délivrance est arrivé. Je viens aujourd'hui pour chasser cette Fée qui vous obsède.

— Mon père, lui répondit Hân-wen, peu m'importe qu'elle soit une Fée ; elle ne m'a jamais fait de mal, et de plus elle est remplie de sagesse et de vertu ; voilà pourquoi votre disciple n'a pu se résoudre à l'abandonner. J'ose espérer, mon père, que vous approuverez ma conduite.

— Eh bien, lui dit le religieux, puisque vous persévérez dans votre aveuglement, je vous abandonne tous deux à votre sort ; mais, après un si long voyage, je sens ma bouche desséchée ; je vous prie de m'apporter une tasse de thé.

— Nous en avons, lui répondit vivement Hân-wen. » Comme il se levait pour entrer dans l'in-

térieur de la maison, le religieux le retint. » Je crains, lui dit-il, que vos tasses à thé ne soient pas parfaitement pures. J'ai apporté avec moi un vase qui est à mon usage; vous pouvez aller me le remplir de thé. » Il dit, et lui remet le vase sacré.

Hân-wen nese doutait pas de la puissance mystérieuse de ce vase; il se contenta de dire en lui-même : Ce religieux est d'une propreté bien recherchée. Aussitôt il prit le vase, et entra dans l'intérieur de la maison.

En ce moment, Blanche était occupée à faire sa toilette. Quand elle vit entrer Hân-wen, qui tenait dans sa main un objet tout brillant d'or, elle eut envie de l'interroger. Mais, tout à coup, le vase s'échappe des mains de Hân-wen et s'élève dans l'air; et, au même instant, des milliers de nuages rouges enveloppent la tête de Blanche d'une auréole de feu. Blanche se sent étreindre par le vase de Bouddha; elle palpite d'effroi, et son âme est prête à s'échapper. Elle se jette à deux genoux par terre, et supplie le religieux de lui faire grâce de la vie.

Hân-wen est frappé de terreur ; il s'élançe vers Blanche , la serre dans ses bras , et s'efforce d'arracher le vase ; mais il semble qu'il ait pris racine sur son corps , et il ne peut le remuer de l'épaisseur d'un cheveu.

Blanche verse deux ruisseaux de larmes. « Cher époux , lui dit-elle , j'ai outragé la majesté du ciel ! Voilà ma dernière heure qui arrive ; il faut que je me sépare de vous. Confiez mon fils Mong-kiao à ma belle-sœur , afin qu'elle l'élève avec la tendresse d'une mère. Pour vous , ménagez votre précieuse santé , et ne l'altérez pas en me pleurant. »

Hân-wen sent son âme se briser de douleur , et il ne peut retenir ses soupirs et ses sanglots.

La petite Bleue ayant appris ce qui se passait , accourut dans la chambre , et se jeta aux genoux de Blanche. « Madame , lui dit-elle en pleurant , lorsque je vous ai engagée à offrir un sacrifice expiatoire , j'espérais que vous pourriez détourner les calamités qui vous menaçaient. J'ignorais qu'il était impossible d'échapper à sa destinée , et que vous deviez tomber dans cet affreux malheur. » Elle dit , et verse un torrent de larmes.

« Petite Bleue, lui dit Blanche d'une voix éplorée, je sais que je ne pourrai échapper aujourd'hui au malheur qui me menace. Pendant plusieurs années, tu as été ma [fidèle compagne. Quoique j'eusse le rang de maîtresse, et toi celui de servante, cependant je t'ai aimée comme ma sœur. Mais aujourd'hui il faut que je te quitte; voilà ce qui me brise le cœur! Ma belle-sœur pourra prendre soin de mon fils. Fais tes préparatifs de départ, et retourne dans la grotte du Vent pur: ne te laisse point séduire comme moi par les plaisirs du monde; c'est le seul moyen d'échapper au malheur. »

En entendant ces paroles, la petite Bleue s'abandonne de nouveau aux transports de sa douleur. Elle se lève ensuite, prend congé de Hân-wen, et, montant sur un nuage enchanté, elle retourne dans la grotte du Vent pur, afin de se perfectionner encore dans la vertu, et d'être appelée, dans la suite des temps, au céleste séjour de Bouddha. Mais passons à un autre sujet.

Kong-fou et Hiu-chi, sa femme, accoururent

précipitamment dans la chambre de Blanche, et, en la voyant, ils restèrent frappés de crainte et de stupeur.

Blanche éleva la voix et prononça ces paroles, qu'interrompaient ses larmes et ses sanglots :

« Mon beau-frère, ma belle-sœur, et vous, mon
« époux, écoutez l'histoire de ma vie. J'étais jadis
« la Couleuvre blanche, qui habitait la grotte du
« Vent pur, sur la montagne de la ville Bleue. Il
« y avait déjà bien des années que je pratiquais
« la vertu dans cette grotte mystérieuse. Mais un
« jour que je me promenais au pied de la mon-
« tagne de Tsouï-go, je m'endormis, et au milieu
« d'un songe, je repris ma première forme. Un
« mendiant me ramassa et me porta au marché
« pour me vendre. Hân-wen, qui passait par
« hasard en cet endroit, fut ému de pitié en me
« voyant. Il m'acheta, et me reporta sur la mon-
« tagne, où je continuai à vivre en liberté. Je
« conservai dans mon cœur le souvenir de ce bien-
« fait, et comme je savais que le destin l'avait
« condamné à ne point avoir d'héritiers dans cette

« vie, je suis descendue de la montagne pour
« m'unir avec lui par les liens du mariage, et lui
« donner des enfans qui pussent continuer la pos-
« térité de sa famille. J'ai voulu par là lui témoi-
« gner ma reconnaissance. Voyant qu'il était sans
« fortune, je lui fis présent d'une somme d'ar-
« gent qui avait été enlevée dans le trésor de la
« ville. Ce crime le fit exiler à Kou-sou. J'allai
« le trouver dans cette ville avec ma servante, la
« petite Bleue, et je l'épousai suivant les usages
« prescrits par les rites. Je composai des pilules
« d'une vertu miraculeuse, et je fis prospérer
« la pharmacie de mon époux. Quelque temps
« après, comme Hân-wen célébrait la fête appelée
« Touân-yang, il me fit avaler de force une tasse
« de vin soufré, et je repris ma première forme.
« Mais la vue de ma métamorphose le fit mourir
« de frayeur. Après avoir échappé à la mort
« comme par miracle, j'allai sur la montagne
« sacrée qu'habite le dieu qui gouverne le pôle
« austral, et j'obtins de lui un rameau de la plante
« d'immortalité, avec lequel je ressuscitai mou

« mari. Mais craignant qu'il ne découvrit que
« j'étais une fée, j'imaginai un stratagème pour
« le tromper¹ et dissiper ses doutes. Du matin
« au soir je partageai les soins de son commerce,
« et je contribuai puissamment à la réputation de
« sa pharmacie. Quelque temps après, vint l'an-
« niversaire de la naissance du dieu Liu-tsou. Les
« médecins de la ville, qui avaient formé le projet
« de perdre mon mari, le pressèrent de présenter
« dans le temple des objets rares et précieux.
« Hân-wen se désolait de n'en point avoir. Pour
« le tirer d'embarras, j'eus recours à l'adresse de
« la petite Bleue, qui alla dérober dans le cabinet
« de l'empereur les objets précieux dont il avait
« besoin. Hân-wen ayant étalé ces mêmes objets
« dans le vestibule, le jour de sa naissance, des
« officiers que l'empereur avait chargés de cher-
« cher les auteurs de ce vol, se saisirent de Hân-
« wen, et le traînèrent devant le magistrat, afin
« qu'il le punit suivant la rigueur des lois. Heu-
« reusement que le préfet de Sou-tcheou, qui était

¹ Voyez page 127.

« rempli d'humanité, ne lui infligea qu'une peine
« légère, et l'exila à Tchîn-kiang. Je recueillis
« avec la petite Bleue tout l'argent que nous pos-
« sédions, et j'allai le déposer entre les mains de
« son beau-frère; ensuite je revins trouver mon
« mari dans la ville de Tchîn-kiang. Je voulais
« par là le remercier des bienfaits que j'avais reçus
« de lui dans ma vie précédente, et quoiqu'il m'ait
« abandonnée plusieurs fois, je ne lui en ai témoi-
« gné ni haine ni colère. Quelque temps après,
« mon mari étant allé visiter le temple de la Mon-
« tagne-d'Or, Fa-hai le fit rester dans son couvent.
« Guidée par mon amour pour lui, j'allai le cher-
« cher dans le couvent avec la petite Bleue. N'ayant
« pu y réussir, je voulus inonder la Montagne-
« d'Or, et, par mon imprudence, je fis périr
« sous les flots tous les habitants de Tchîn-kiang.
« J'ai commis un crime pour lequel il n'est point
« de pardon. Je désirais attendre que mon fils
« Mong-kiao eût atteint l'âge d'un mois; je
« serais retournée dans ma grotte pour me per-
« fectionner encore dans l'étude de la vertu, et

« racheter mes fautes passées. J'ignorais qu'il est
« impossible d'échapper à sa destinée. Je supplie
« ma belle-sœur d'élever mon fils Mong-kiao, et
« de lui tenir lieu de mère, en souvenir des liens
« de parenté et d'affection qui nous unissaient,
« afin que, quand il sera devenu grand, il puisse
« donner des héritiers à mon époux. J'espère que
« l'étrangeté de son origine ne l'empêchera pas
« de prendre soin de lui. »

En entendant le récit de Blanche, Kong-fou et sa femme sont remplis à la fois d'étonnement et de tristesse.

« Ma sœur, lui dit Hiu-chi, nous ne pouvions avec nos yeux charnels, apercevoir le caractère divin que votre fils porte sur son visage. Désormais, il sera encore davantage l'objet de mes soins et de ma tendresse ; je vous en prie, ne vous inquiétez point sur son sort. Je ne forme plus qu'un vœu, c'est que le Saint-homme, qu'anime la bienveillance de Bouddha, prenne enfin pitié de vous, et qu'à l'aide de son vase sacré, il vous transporte au séjour des âmes heureuses.

— Chère épouse, dit alors Hân-wen, allons ensemble dans le salon supplier le ministre de Bouddha.

— Ma destinée est irrévocable, lui répondit Blanche; vos larmes et vos prières ne serviraient de rien. »

Pendant que les deux époux s'entretenaient douloureusement ensemble, sans pouvoir se détacher l'un de l'autre, leurs parents et leurs amis qui se trouvaient en dehors de la chambre, s'émuèrent au bruit de ces nouvelles, et s'enfuirent chacun de leur côté, laissant le religieux tout seul au milieu du salon.

Après avoir attendu long-temps sans voir revenir Hân-wen, il frappa la terre avec le bâton sacré qu'il tenait dans sa main. Au même instant, le vase mystérieux se détacha de lui-même, et *Blanche disparut.*

Hân-wen s'abandonne à tous les transports de sa douleur; Hiu-chi est muette de saisissement, elle pousse des sanglots et laisse couler silencieusement ses larmes. Hân-wen prend à deux mains le vase sacré, et jetant les yeux dans l'intérieur

de la maison, il aperçoit une petite couleuvre blanche qui était roulée au haut du bâton. Hân-wen étendit la main pour la détacher, mais il ne put y réussir. Alors il entre dans le salon en tenant le vase sacré, et arrivé devant le religieux, il se prosterne à ses pieds : « Mon père, lui dit-il, ayez pitié de votre disciple qui vient d'être séparé de ce qu'il avait de plus cher au monde. »

Fa-haï le relève en lui présentant les deux mains. « Mon fils, lui dit-il avec gravité, son destin était fixé par le ciel : ce vieux prêtre qui vous parle, n'était que l'exécuteur des volontés de Bouddha. Eh bien, puisque telle est l'affliction de votre cœur, venez avec moi près du lac Si-hou ; je lui ordonnerai de paraître pour que vous la voyiez encore une dernière fois. »

Hân-wen remercia le religieux, qui prit le vase sacré, et se dirigea avec lui vers la porte du nord.

Lorsqu'ils sont arrivés près du lac Si-hou, au pied de la pagode de Louï-pong, Fa-haï élève le vase d'or, et prononce à voix basse des paroles

sacrées, puis il dit d'un ton impérieux : « Blanche, paraissez ! »

A ces mots une lumière blanche s'élève du milieu du vase ; elle se condense et prend la forme de Blanche.

Hân-wen la serre dans ses bras et la presse sur son cœur, en l'arrosant de ses larmes. Au moment où les deux époux se tenaient tendrement enlacés, et confondaient leurs caresses et leurs soupirs, le religieux s'écria d'une voix imposante : « Blanche, partez ! »

Blanche se prosterne toute tremblante à ses pieds : « Mon père, lui dit-elle, j'obéis ; mais après cette séparation cruelle, j'ignore si plus tard je pourrai sortir de ma prison.

— Partez ! lui dit le religieux. Si vous pouvez épurer votre cœur et vous perfectionner dans la science de la vertu ; quand votre fils aura acquis un nom illustre, et qu'il reviendra pour offrir un sacrifice dans cette pagode, je briserai moi-même les liens qui vous enchaînent ici, et je vous ferai passer dans le séjour des âmes heu-

reuses. Mais si vous ne purifiez pas votre cœur, si vous n'effacez pas vos fautes, le lac se dessèchera, la pagode tombera en ruines, et vous ne pourrez sortir de votre prison.

— J'obéirai aux ordres de Bouddha, » lui dit Blanche, en frappant la terre de son front.

Le religieux lève son bâton et en frappe la pagode. Au même instant elle s'éloigne, et du sein de la terre s'échappe une source impétueuse. « Blanche, descendez ! » s'écrie Fa-hai d'une voix imposante ; et soudain Blanche se précipite dans les flots qui coulent aux pieds de la pagode. Il frappe une seconde fois la pagode de son bâton, et la pagode obéissante, revient couvrir la place qu'elle occupait.

Le religieux, ayant exécuté la sentence de Bouddha, monta sur un char de nuages et s'en retourna au couvent de la Montagne-d'Or. On peut dire avec le poète :

L'époux et l'épouse sont comme deux oiseaux d'une même forêt ;
quand le terme fatal est arrivé, ils s'envolent chacun de leur côté.

Hân-wen s'abandonna si vivement aux émotions de sa douleur, qu'on craignit un instant pour ses jours. A la fin, il partit, et s'en retourna lentement dans sa maison ; mais la vue de Mong-kiao ne fit que redoubler ses gémissements et ses larmes. Kong-fou et sa femme s'efforcent de le consoler, et parviennent à calmer son affliction.

« Mon beau-frère et ma sœur, leur dit-il d'une voix forte, je connais maintenant les vanités et les illusions du monde. Je désire aller au couvent de la Montagne-d'Or. Je me ferai couper les cheveux, et j'embrasserai la vie religieuse. Je vous confie Mong-kiao, afin que vous lui teniez lieu de père et de mère. Si par la suite il peut arriver à l'âge mûr, j'ai l'espoir qu'il donnera des descendants à ses ancêtres. Je vous abandonne tout ce que je possède. »

A ces mots, il part, n'emportant que les habits dont il est revêtu et quelques onces d'argent pour subvenir aux dépenses de son voyage. Déjà il a quitté la maison, et se dirige promptement vers Tchîn-kiang, afin d'aller embrasser la vie

religieuse dans le couvent de la Montagne-d'Or.

Kong-fou et Hiu-chi furent remplis de douleur, et versèrent des larmes abondantes. Ils recueillent tous les objets dont ils venaient d'hériter, et emportent Mong-kiao, qu'ils élevèrent avec plus de soins et de tendresse que s'il eût été leur propre fils.

Mais le temps s'échappe avec la vitesse de la navette que lance une main légère. Mong-kiao atteignit bientôt l'âge de dix ans. Il était doué de tous les charmes de la jeunesse, et possédait en même temps l'aplomb et la gravité de l'âge mûr. Kong-fou et Hiu-chi le regardaient comme leur propre enfant. Ils l'envoyèrent aussitôt à l'école, où il se distinguait par la finesse et la pénétration de son esprit. Il lui suffisait de lire une fois sa leçon pour être en état de la réciter. Lorsqu'on l'interrogeait, ses réponses coulaient comme de source. Au bout de trois ans, il acquit une connaissance profonde des auteurs classiques et des historiens. Sa rare intelligence lui avait gagné l'estime et l'amitié de son maître. Ses com-

pagnons d'étude en concurent de la haine et de la jalousie, et ils ne cessaient de lui chercher querelle; mais Mong-kiao n'y faisait nulle attention. Un jour que le maître était absent, ses camarades se mirent à rire et à jaser sur son compte. « Son nom de famille n'est pas Ki', dit l'un d'eux; il s'appelle Pé (Blanc). — Sa mère était une fée, dit un autre. J'ai entendu dire qu'un religieux l'a prise et l'a exterminée. — C'est le fils d'une Couleuvre, ajouta un troisième; il n'a pas le droit de se comparer à nous. Dès ce moment, nous devons rompre toute relation avec lui. »

Quelques-uns de ces propos frappèrent les oreilles de Mong-kiao, qui entra en colère, et s'en retourna aussitôt chez ses parents. Quand il fut arrivé à la maison, il appela sa mère, et la pria de lui ouvrir la porte.

Hiu-chi, entendant la voix de Mong-kiao, alla promptement le recevoir. « Mon fils, lui dit-elle, pourquoi avez-vous quitté si tôt l'école? »

· Son oncle, qui le faisait passer pour son fils, s'appelait *Ki-kong-fou*.

Mong-kiao suit Hiu-chi dans l'intérieur de la maison, puis il se jette à genoux devant elle. « Ma mère, s'écria-t-il en fondant en larmes, si votre fils vous a offensée par quelque parole, daignez lui pardonner d'avoir manqué aux devoirs de la piété filiale.

— Mon fils, lui dit Hiu-chi avec émotion, pourquoi tenir un tel langage ?

— Ma mère, répond Mong-kiao en sanglotant, aujourd'hui, pendant que le maître était absent, mes camarades ont dit entre eux que je n'étais pas votre fils, et que je devais le jour à une fée ! Je vous en supplie, ma mère, veuillez éclairer votre fils. »

A ces mots, Hiu-chi reste quelque temps interdite, et ne peut retenir ses larmes. « Mon enfant, lui dit-elle, vous voulez connaître le secret de votre naissance : si je ne vous l'apprends pas, vous ne saurez jamais qui étaient votre père et votre mère ; mais ce récit réveillera dans mon âme de bien tristes souvenirs ! » A ces mots, elle lui raconta toute la vie de Hân-wen et de Blanche,

et lui dépeignit le rôle auguste et terrible de Fa-haï.

Mong-kiao poussa des cris de douleur, et tomba par terre sans connaissance et sans mouvement.

Hiu-chi le pressa dans ses bras en fondant en larmes, et s'efforça de rappeler l'usage de ses sens.

Mong-kiao revient enfin de l'abattement dans lequel il était plongé. « Ma mère¹, lui dit-il d'une voix éplorée, vous m'avez élevé avec tendresse, et mon père m'a instruit par ses bienveillantes leçons. Maintenant que je suis devenu grand, je songe avec amertume que je ne pourrais, même par le sacrifice de ma vie, vous témoigner toute ma reconnaissance. Mais, hélas ! j'ai l'âme brisée par les malheurs de mon père et de ma mère ! Si du moins je pouvais les voir une seule fois, je mourrais sans regret !

— Mon enfant, lui dit Hiu-chi, il ne faut pas

¹ Dans ce passage, les mots *ma mère* et *mon père* désignent la tante et l'oncle de Mong-kiao. Plus bas, ils doivent se prendre dans leur véritable acception.

vous abandonner ainsi à la douleur. J'ai entendu dire jadis, d'après la prédiction d'un religieux, que si un jour vous revenez à Tsien-tang, après avoir été inscrit sur la liste d'Or¹ et avoir obtenu des honneurs pour vos parents, vous aurez le bonheur de revoir votre mère. Vous devez, mon enfant, tourner tous vos efforts vers les succès littéraires : peut-être que cette heureuse prédiction pourra se réaliser. »

En entendant ces paroles, Mong-kiao passe de la tristesse à la joie; mais il n'ose encore s'abandonner à l'espoir de revoir sa mère.

Depuis ce moment, il songeait jour et nuit à son père et à sa mère, et telle était sa triste préoccupation, qu'il en perdit même le goût de l'étude. Peu à peu sa figure devint pâle et décharnée, son corps maigrit, et il tomba dans une maladie de consommation qui empirait à chaque instant. Le jour et la nuit, il appelait son père et sa mère avec l'accent du désespoir : on eût cru qu'il avait perdu la raison.

¹ La liste des docteurs.

Kong-fou et Hiu-chi ne savaient plus quel parti prendre. Ils appelèrent d'habiles médecins, ils invoquèrent les dieux ; mais ce fut en vain. Lorsque Kong-fou se trouvait seul avec elle, il lui adressait d'amers reproches. « Vous autres femmes, lui disait-il, vous êtes vraiment dépourvues de sens et de jugement. Il ne fallait pas lui révéler le secret de sa naissance. C'est votre imprudence qui est cause de son affliction profonde et de sa maladie. S'il arrive un malheur, vous aurez à vous reprocher la perte de votre jeune frère, et vous aurez rendu inutiles toutes les peines que nous avons prises pour l'élever. »

Hiu-chi ne répondait que par ses larmes et ses sanglots. Mong-kiao continuait à appeler jour et nuit son père et sa mère avec une persévérance qui semblait tenir de la folie. Kong-fou et sa femme avaient épuisé, pour le guérir, tous les moyens que pouvait suggérer leur tendre affection. Attachés jour et nuit à son chevet, ils ne savaient plus que pleurer et gémir.

Mais laissons un instant Mong-kiao, et passons

à un autre sujet. Un jour le Bouddha compatissant de la mer du Midi, se promenait dans le bois de bamboux violets; il rencontra par hasard le dieu Kouân-in. « Je suis ravi de vous voir, lui dit-il; le génie de l'astre Wen-sing est maintenant affligé d'une maladie qu'aucuns remèdes humains ne peuvent guérir. Je veux vous prier d'aller lui sauver la vie. »

Kouân-in obéit. Il sort aussitôt du bois de bamboux violets, s'élève sur un nuage brillant, et se transporte en un clin d'œil aux bords du lac Si-hou. Il se métamorphose, et prend la forme et le costume d'un mendiant de la secte des Tao-ssé. Il arriva bientôt à la porte de Kong-fou, et se mit à demander l'aumône.

En ce moment Kong-fou était dans le vestibule, ne songeant qu'à son neveu, dont la maladie l'accablait de tristesse. Ayant entendu la voix du religieux qui demandait l'aumône, il sortit dehors, et aperçut un Tao-ssé, revêtu du costume de sa secte. Il avait un bâton à la main et des sandales de paille aux pieds, et son visage était empreint

d'un caractère noble et élevé. Kong-fou va au-devant de lui, et se hâte de l'introduire dans le salon. « Mon père, lui dit-il après lui avoir présenté ses hommages et l'avoir fait asseoir, quelle est la montagne céleste où se trouve votre cellule vénérée? Veuillez, je vous en supplie, satisfaire à ma demande.

— Ce pauvre Tao-ssé, lui répondit le dieu, a embrassé la vie religieuse dès son enfance. J'ai habité long-temps un couvent de l'Inde, où je rencontrai un homme extraordinaire qui me transmit des recettes divines, et m'apprit à composer des pilules d'une vertu miraculeuse. Je parcourus l'empire pour soulager les maux du genre humain. Étant arrivé depuis peu dans votre noble pays, je suis venu aujourd'hui à votre illustre maison pour vous demander une aumône. »

En entendant ces paroles, Kong-fou est transporté de joie. « Mon père, lui dit-il, le fils de votre disciple a une maladie qui tient du délire, et il ne cesse de crier et d'appeler jour et nuit; jusqu'ici, les ressources de la médecine ont été

impuissantes. Je suis heureux, mon père, d'apprendre que vous possédez des recettes divines ; mais j'ignore si vous daignerez le sauver.

— Mon enfant, lui dit le dieu en souriant, l'unique but de ce pauvre Tao-ssé est d'être utile aux hommes et de les soulager. Puisque le noble fils de mon bienfaiteur est affligé d'une grave maladie, je me ferai un devoir d'employer tous mes soins pour le guérir. »

Kong-fou fut ravi de cette promesse. Il se lève, et invite le dieu à entrer dans la chambre du malade.

« Ce n'est rien, lui dit le dieu ; la maladie de votre noble fils vient d'une des sept affections de l'homme (la douleur), qui, portée à l'excès, a égaré son esprit et sa raison. J'ai une pilule d'une vertu miraculeuse : vous la ferez prendre à votre noble fils dans une tasse de bouillon ; je vous promets qu'il sera guéri sur-le-champ. »

En disant ces mots, il délie son sac et prend la pilule miraculeuse, qu'il présente à Kong-fou. Celui-ci reçoit la pilule des deux mains, et té-

moigne au religieux la reconnaissance dont il est pénétré. Puis il la remet à Hiu-chi; et, quittant avec le dieu la chambre du malade, il va s'asseoir près de lui dans la salle de réception, pendant qu'on prépare le repas qu'il veut lui offrir.

Après avoir mangé, Kouân-in fit ses adieux à Kong-fou et s'en retourna vers la mer du Midi, pour rendre compte à Fo (Bouddha) de sa commission.

Hiu-chi fit dissoudre la pilule; puis elle souleva Mong-kiao, et lui fit avaler la potion prescrite.

En moins d'un instant, Mong-kiao se sentit soulagé; sa figure reprit un air de santé et de fraîcheur, et il se trouva presque guéri.

Kong-fou et sa femme ne se possédaient pas de joie. « Cher enfant, lui dirent-ils, tout-à-l'heure vous étiez affligé d'une maladie grave qui vous avait fait perdre l'usage de la raison; toutes les ressources de la médecine avaient été inutiles. Mais heureusement que le ciel nous a envoyé aujourd'hui un saint homme, qui vous a sauvé la vie. Sans lui, nous serions morts de douleur. Dès

ce moment, tâchez de ne plus vous abandonner à la tristesse et aux pleurs. »

Mong-kiao inclina la tête en signe d'assentiment. Peu à peu il recouvra sa première santé. Kong-fou pria un maître d'un profond savoir, de venir lui donner dans sa maison, des leçons particulières. Mong-kiao avait entendu dire à sa tante, que s'il obtenait des succès dans les lettres, il verrait un jour sa mère. Encouragé par ce doux espoir, il éloigna de son esprit les pensées douloureuses qui avaient causé sa maladie, et se livra à l'étude avec une ardeur infatigable. Au bout de quelques années, il acquit une érudition précoce qui faisait l'admiration de tout le monde.

Bientôt arriva l'examen annuel du premier degré littéraire. Mong-kiao se présenta au concours, et obtint le premier rang sur la liste des Sieou-tsaï¹. Quand cette nouvelle parvint chez ses

¹ Le mot *Sieou-tsaï* signifie talent en fleurs; il s'applique à ceux qui ont obtenu le premier degré littéraire, qui répond à peu près au titre de Bachelier.

parents, Kong-fou et Hiu-chi furent transportés de joie.

Pendant plusieurs jours, il fut obligé de faire des visites en habits de cérémonie, et reçut les félicitations de tous ses amis. Mais le temps s'échappe avec la rapidité de la flèche qui fend les airs. Le concours d'automne¹ approchait; Mong-kiao fit ses préparatifs de départ, et se rendit ensuite dans la capitale de sa province, pour obtenir le grade de Kiu-jîn. Lorsque le concours fut terminé, et qu'on eut proclamé la liste des candidats qui avaient réussi dans leurs trois compositions, Mong-kiao se trouva le premier des licenciés, et obtint en conséquence le titre de Kiaï-youân².

A cette nouvelle, Mong-kiao fut au comble de

¹ L'examen de province appelé Hiang-chi, pour obtenir le second degré littéraire, ou le grade de Kiu-jîn. Il répond à celui de Licencié.

² On appelle ainsi le premier de ceux qui obtiennent le grade de Kiu-jîn, qui est le plus élevé auquel on puisse parvenir dans le concours de province.

la joie. Quand il eut assisté au repas appelé *Lou-ming-yen*¹, il alla saluer les examinateurs du concours, qui ne manquèrent pas de le féliciter des succès honorables qu'il venait d'obtenir.

Après s'être acquitté des devoirs que lui imposaient l'étiquette et les convenances, il s'en retourna chez ses parents.

Nous n'avons pas besoin de dire que pendant plusieurs jours, une foule de parents et d'amis vinrent le voir et lui offrir leurs compliments. En entrant chez lui, Mong-kiao alla saluer Kong-fou et Hiu-chi, qui furent transportés de joie.

« Cher neveu, lui dit Hiu-chi, que je suis heureuse de vous voir revenir aujourd'hui avec un titre littéraire aussi distingué ! Nous sommes bien

¹ Le repas du *Chant du cerf*, c'est-à-dire dans lequel on chante l'ode du Chi-king, ou livre des Vers (part. I, chap. 1, od. 1), qui commence par ces mots : *yeou-yeou lou-ming*, « le cerf fait entendre sa voix. » On offre ce repas à ceux qui viennent d'obtenir le grade de Kiu-jîn, ou de Licencié. L'examineur en chef et le vice-gouverneur président à cette cérémonie, à laquelle assistent les principaux fonctionnaires civils de la province.

récompensés des peines que nous avons prises pendant dix ans pour votre éducation. Je ne forme plus qu'un vœu, c'est que vous puissiez cueillir la branche d'olivier¹, et qu'après avoir obtenu des honneurs² pour vos parents, vous reveniez offrir un sacrifice à votre mère dans la pagode de Louï-pong³. Vous pourrez ainsi la remercier de vous avoir donné le jour. Mais il y a une circonstance importante que vous ignorez. Votre père et votre mère vous ont jadis fiancé, avant le moment de votre naissance, avec la fille que je portais dans mon sein. J'ai encore les présents qu'ils m'ont donnés comme gage de leur promesse. Aussitôt que j'eus mis au monde votre cousine Pi-liên, nos deux familles sanctionnèrent ce mariage, suivant les usages prescrits. Depuis que votre mère nous a

¹ Cueillir la branche de *Folea fragrans*, c'est-à-dire obtenir le grade de docteur.

² Plus haut (page 115, ligne 12), c'est ainsi qu'il faut lire, au lieu de : *honneurs posthumes*.

³ Le lecteur n'a pas oublié la prédiction du religieux Fa-hai, lorsqu'il ensevelit Blanche sous la pagode de Louï-pong. Voy. page 315.

quittés, vous êtes resté dans notre maison, et vous vous êtes donné le nom de frère et de sœur. Maintenant votre cousine est en âge de se marier, et elle n'attend plus que le moment où cette union pourra se réaliser. Mais j'ignore, cher neveu, quelles sont vos dispositions.

— Mon oncle et ma tante, répondit Mong-kiao, depuis mon enfance vous m'avez élevé avec tendresse ; et quand je sacrifierais ma vie pour vous, je ne pourrais vous payer dignement de tous vos bienfaits. Si j'ai été assez heureux pour obtenir quelques succès dans les lettres, je les dois uniquement aux soins que vous avez pris de mon éducation. Si le ciel me favorise, et que je puisse ajouter encore à la faible réputation que j'ai acquise, je ne manquerai pas de demander à Sa Majesté des titres et des honneurs qui puissent vous récompenser des sacrifices que vous avez faits pour moi. Quant à mon mariage avec ma cousine, je vous prie de vouloir bien en régler toutes les dispositions. Puisque vous ne me jugez pas trop indigne d'elle, je me sou mets d'avance à

vos volontés ; mais je vous prie d'attendre la fin du concours de printemps. Je choisirai ensuite un jour heureux pour accomplir cette union , qui est l'objet de toutes mes espérances.

— Cher neveu , lui dit Kong-fou en faisant un mouvement de tête , j'approuve entièrement l'idée que vous venez d'exprimer. »

Pi-liên fut remplie d'une joie secrète en apprenant cette nouvelle dans son appartement retiré.

Mong-kiao fit ses préparatifs , et se disposa à aller à la capitale pour subir son troisième examen , et obtenir le grade de docteur.

Kong-fou lui offrit le repas du départ ; et Hiuchi lui adressa , en le quittant , de sages conseils et de tendres recommandations , qu'il promit de suivre fidèlement.

Kong-fou chargea un vieillard , qui avait toute sa confiance , d'accompagner son neveu dans la capitale.

Depuis ce départ , il se passa beaucoup d'événements dignes d'être racontés. Mong-kiao l'emporte

sur tous ses concurrents, et voit inscrire son nom sur la liste d'or.

Si vous désirez connaître la fin de cette histoire, lisez le chapitre treizième.

CHAPITRE XIII.

ARGUMENT.

Hân-wen est inscrit sur la liste d'or, et son nom est proclamé dans les rues de la capitale.

Il forme un heureux mariage qui réunit deux familles.

Des nuages d'un heureux augure entourent le palais de l'empereur.

Des parfums délicieux pénètrent dans le vestibule rouge.

Un décret suprême descend du neuvième ciel. ¹

Il ² va à la pagode de Loui-pong, et se voit élevé au séjour des dieux.

MONG-KIAO ayant fait ses adieux à son oncle et à sa tante, partit pour la capitale, où il désirait obtenir le grade de Tsin-ssé ³. Dès qu'il fut arrivé,

¹ Cette expression désigne ici l'appartement de l'empereur.

² Hân-wen.

³ Le troisième degré littéraire, qui répond au doctorat.

il choisit un hôtel, où il continua ses travaux littéraires en attendant l'époque du concours. Au jour marqué, il entra avec ses rivaux dans la salle des examens. Il acheva ses trois compositions¹, dont l'élégance et l'éclat ne pouvaient se comparer qu'à une riche broderie, ou à un réseau formé de perles et de pierres précieuses. Quelques jours après, on publia avec solennité la liste des docteurs : Mong-kiao occupait le premier rang.

Quand cette nouvelle parvint à son hôtel, il fut transporté de joie ; et à peine le messenger fut-il parti, que tous les employés² du concours vinrent lui rendre visite et lui présenter leurs félicitations. Mong-kiao les reçut en habits de cérémonie, et se rendit ensuite au banquet que l'empereur offre aux nouveaux docteurs. Il salua le président,

¹ En chinois *san-tchang*. Ce sont trois dissertations ou amplifications, faites sur des thèmes donnés par le président du concours. Le premier est tiré des quatre livres classiques, et le second, des cinq livres canoniques ; le troisième se compose de questions relatives à l'histoire ou à l'économie politique.

² Les inspecteurs, les huissiers, etc.

et partagea avec ses collègues tous les plaisirs de cette fête. Bientôt vint l'examen appelé Tiên-chi¹, dans lequel l'empereur pose lui-même des questions d'économie politique. Tous les magistrats se tenaient debout, et deux cents Tsin-ssé (docteurs) étaient prosternés sur les dalles rouges.

Quand on proclama les trois premiers docteurs², Mong-kiao s'entendit donner le titre de Tchoang-youân. On nomma ensuite les deux docteurs qui avaient obtenu le titre de Pang-yân et de Tân-hoa.

Ils burent chacun trois tasses de vin, qui leur fut offert au nom de l'empereur; ensuite on orna leurs cheveux de fleurs, et on suspendit au haut d'un étendard, l'ordre impérial qui leur accordait

¹ C'est-à-dire l'examen du palais.

² L'empereur examine lui-même les compositions des dix premiers docteurs, et en choisit trois dont le premier reçoit le titre de *tchoang-youân* (c'est-à-dire celui dont la tête est ornée de fleurs), le second le titre de *pang-yân*, et le troisième le titre de *tân-hoa*, c'est-à-dire *le chercheur de fleurs*, parce qu'il est obligé de demander des fleurs aux deux premiers docteurs.

la faveur d'être promenés en pompe dans toute la ville ¹. Pendant trois jours, ils furent entourés d'honneurs et comblés de félicitations. Tous les habitants de la capitale accoururent en foule pour contempler leur brillant cortège, et ils ne purent s'empêcher de faire éclater leur admiration en voyant la jeunesse et la beauté du Tchoang-youân ².

Quand cette cérémonie fut achevée, les trois docteurs allèrent au palais pour remercier l'empereur du titre qu'il leur avait accordé.

Quelque temps après, Mong-kiao fut nommé membre de l'Académie des Hân-lin, et reçut la charge de Sieou-tchân ³. A peine fut-il entré en

¹ L'empereur permet aux trois premiers docteurs de porter une fleur d'or à chaque côté de leur bonnet, et de se promener à cheval dans la ville avec un nombreux cortège, pendant les trois premiers jours qui suivent leur promotion. Ce sont de véritables jours de fête pour les nouveaux docteurs, ainsi que pour tous leurs parents et leurs amis.

² Du premier des docteurs.

³ Nom donné à plusieurs membres du collège impérial des Hân-lin, qui sont spécialement chargés de composer l'histoire nationale.

fonctions qu'il rédigea un placet, où il exposa succinctement l'histoire de son père et de sa mère, et son séjour dans la maison de Ki-kong-fou, qui avait pris soin de son éducation. A la cinquième veille, il fut admis dans la salle d'audience. Aussitôt que l'empereur fut entré, et qu'il eut été salué par les acclamations unanimes de tous les magistrats, Mong-kiao se prosterna au bas des degrés d'or, et prononça ces paroles : « Votre humble sujet, Hiu-mong-kiao, nouvellement élevé au grade de Tchoang-youàn, demande la faveur de présenter un placet à Votre Majesté.

— Quel est l'objet de ce placet ? » lui demanda l'empereur.

Mong-kiao ayant remis son placet sur la table du dragon ¹, l'empereur l'ouvrit, et le lut en entier avec une grande attention. Ce placet était ainsi conçu :

¹ C'est-à-dire la table de l'empereur.



*Le nouveau Tchoang-youân, membre de
l'Académie des Hân-lin,*

votre sujet

*Hiu-mong-kiao, a l'honneur d'exposer, de-
puis l'origine, les malheurs de son père et
de sa mère. Il supplie*

VOTRE MAJESTÉ

*de daigner l'écouter, et d'accorder des hon-
neurs à ses parents.*

votre sujet

*a toujours entendu dire que le prince ne
fait qu'un corps avec son peuple; qu'il re-
garde ses sujets comme ses propres enfants,
et qu'il se plaît à exaucer les vœux que
forme leur piété filiale. Le père de*

votre sujet

*Hiu-siën, ayant perdu ses parents dès sa
plus tendre enfance, demeura dans la mai-
son de sa sœur aînée, qui prit soin de l'éle-
ver. La mère de*

votre sujet,

Blanche, cultivait la vertu sur la Montagne-Bleue, dans la grotte du Vent-pur, où elle avait fixé son séjour. Ils se rencontrèrent sur le lac Si-hou, et ayant conçu l'un pour l'autre une affection semblable à celle du phénix et de sa compagne, ils se donnèrent une promesse de mariage. Après avoir vécu pendant cinq ans comme de tendres époux, ils se sont vus séparer l'un de l'autre.
Lorsque

votre sujet

eut atteint l'âge d'un mois, sa mère eut le malheur d'être ensevelie sous une pagode.
Comme

votre sujet

avait perdu son père, et qu'il se trouvait sans asile et sans appui, sa tante Hiu-chi eut pitié de son délaissement et de sa faiblesse, et l'éleva elle-même avec la tendresse d'une mère; elle fit même de grands sacri-

fices pour payer les frais de son instruction. Enfin elle lui a promis de lui donner sa fille en mariage.

VOTRE MAJESTÉ

a comblé de bienfaits cet indigne Hân-lîn; mais, hélas! son père et sa mère n'ont encore obtenu aucun honneur, aucune dignité! Quand un homme ne s'est point acquitté de ses devoirs de fils, il est à craindre qu'il ne manque à ceux de sujet. Je supplie humblement

VOTRE MAJESTÉ

d'accorder à mon père et à ma mère de brillantes distinctions, et de me permettre de retourner dans mon pays natal pour offrir un sacrifice funèbre à mes parents. Je pourrai ainsi accomplir les devoirs d'un fils, et je serai moins indigne de LA servir comme sujet.

Requête respectueuse.

L'empereur ayant lu ce placet, un sourire de joie brilla sur sa figure majestueuse. « Puisque vos parents ont éprouvé de si grands malheurs, dit-il à Mong-kiao, j'accorde avec plaisir, à votre père, le titre de Tchong-ki-tiên-hio-ssé¹; à votre mère, le titre de Tsié-i-tiên-sièn-fou-jîn²; à votre oncle Ki-kong-fou, qui vous a instruit avec succès, le titre de Tchong-i-lang³; et à votre tante Hiu-chi, qui vous a élevé comme une tendre mère, le titre de Hiên-cho-i-jîn⁴. Je vous accorde un congé d'un an pour retourner dans votre pays natal, offrir un sacrifice à vos parents, et réaliser votre projet de mariage. Vous reviendrez ensuite à la cour pour reprendre vos fonctions. »

Respectez cet ordre.

Mong-kiao remercia l'empereur, et sortit du

¹ Charge littéraire dans le palais de l'empereur.

² Ce titre signifie littéralement : dame renommée par sa vertu et sa justice, et élevée au rang des dieux.

³ C'est-à-dire, homme célèbre par sa droiture et sa justice.

⁴ C'est-à-dire, dame sage et vertueuse, élevée au cinquième degré de noblesse.

palais par la porte appelée Wou-men. Il se hâta de faire ses adieux à ses collègues, disposa tout ce qui était nécessaire pour son voyage, et partit sur un char élégant qui lui était destiné. Il fut fêté sur toute la route, et les officiers civils et militaires des villes qu'il traversait vinrent le recevoir avec solennité, et le comblèrent de marques de respect. En passant par Tchîn-kiang, il ne put s'empêcher de songer aux événements qui s'y étaient passés. Il ordonna aussitôt aux personnes de sa suite de s'arrêter avec son équipage dans une hôtellerie. Il prit le costume de bachelier, et se dirigea avec deux domestiques vers le couvent de la Montagne-d'Or. Dès qu'il y fut arrivé, il ne s'arrêta pas à admirer les merveilles qui s'y déployaient de toutes parts; il alla droit au sanctuaire du temple pour brûler des parfums et saluer la statue de Bouddha. Il entra ensuite dans une chapelle où il trouva un vénérable religieux qui l'invita à passer dans le couvent.

Quand ils se furent assis à la place marquée par les rites, et qu'un novice leur eut servi le

thé, le docteur prit la parole. « Mon père, dit-il au religieux, est-ce vous qui êtes le vénérable Fa-haï ?

— Fa-haï est le supérieur de ce couvent, lui répondit-il ; maintenant il voyage dans l'empire.

— Mon père, lui dit le docteur, quel est votre nom de religion ? quel est le nom honorable que vous portiez dans le monde ? pourquoi avez-vous embrassé la vie religieuse ? Je vous supplie de satisfaire ma juste curiosité.

— Mon obscur nom de religion est Tao-tsong, lui répondit-il ; mon nom séculier est Hiu ; mon surnom, Siên ; et mon nom honorifique, Hân-wen. Je suis originaire de la ville de Tsiên-tang. » Ensuite il lui raconta son séjour dans la maison de Ki-kong-fou, sa rencontre et son mariage avec Blanche, son double exil, l'inondation de la ville Tchîn-kiang, son retour à Tsiên-tang, la naissance de son fils Mong-kiao, qu'il avait fiancé avec sa nièce lorsqu'ils étaient encore tous deux dans le sein de leur mère, et lui dépeignit le rôle terrible de Fa-haï, qui, lorsque son fils eut atteint

l'âge d'un mois, ensevelit Blanche sous la pagode de Louï-pong. « J'ai reconnu, ajouta-t-il, les vanités et la corruption du monde; pour m'y soustraire, je me suis fait couper les cheveux dans le couvent de la Montagne-d'Or, et il y a déjà plusieurs dizaines d'années que je cultive ici la vertu sous la direction du vénérable Fa-haï. J'ai confié mon fils à ma sœur aînée; j'ignore s'il est encore du monde. »

A peine le religieux eut-il achevé de parler que le docteur se jeta à ses pieds en versant des larmes abondantes. « Mon père, s'écria-t-il, je suis Hiu-mong-kiao, votre fils indigne. »

Hân-wen est rempli d'étonnement. Il examine attentivement le jeune homme, et le relevant avec bonté : « Sage lettré, lui dit-il en souriant, vous vous trompez.

— Je ne me trompe point, lui répondit Mong-kiao. » Il lui raconta alors qu'ayant été l'objet des railleries de ses camarades d'école, il était venu s'en plaindre à sa tante, qui lui avait appris l'histoire de ses parents. « A force de pleurer et

de gémir en songeant à mon père et à ma mère, ajouta-t-il, je tombai malade. A peine fus-je guéri que je me livrai à l'étude avec ardeur, et j'obtins bientôt le titre Kiaï-youân ¹. J'allai à la capitale afin de concourir pour le doctorat, et grâce à la bienveillance de l'empereur, je reçus le titre de Tchoang-youân ². Sa Majesté a mis le comble à ses bienfaits en accordant des honneurs à mon père et à ma mère. Comme je passais par Tchinkiang, je suis venu au couvent de la Montagne-d'Or pour rendre visite à mon père, le ramener avec moi dans la ville de Tsiên-tang, et lui procurer une existence honorable, afin de remplir autant qu'il est en moi les devoirs de la piété filiale.

En entendant ces paroles, Hân-wen éprouva en même temps un sentiment de douleur et de joie. « Mon enfant, s'écria-t-il, d'après votre récit, je reconnais que je suis votre père. Je suis heureux de voir que le ciel a daigné prendre pitié

¹ Le premier sur la liste des Licenciés.

² Voyez plus haut, pag. 299, note.

de vous, en permettant que votre nom fût inscrit sur la liste d'or¹. Mais, hélas ! votre mère a été ensevelie sous la pagode de Louï-pong ! Cette pensée me poursuit et me tourmente jour et nuit. » Il dit, et ses yeux se baignèrent de larmes.

« Mon père, lui dit Mong-kiao en pleurant, cessez de vous abandonner ainsi à la douleur. J'ai obtenu des honneurs pour ma mère, et je vais lui offrir un sacrifice à la pagode. J'ose espérer que vous voudrez bien descendre de la montagne et accompagner votre fils.

— Mon enfant, lui répond Hân-wen, votre père a embrassé la vie religieuse ; il désirerait ne point fouler de nouveau la poussière d'un monde corrompu. Cependant, touché de votre piété filiale et de vos instantes prières, je consens à aller avec vous offrir un sacrifice à votre mère. Je reviendrai ensuite sur la Montagne-d'Or. » Le docteur fut transporté de joie.

Tous les religieux du couvent, ayant appris que

¹ La liste des docteurs.

Mong-kiao était le Tchoang-youân ¹ de la nouvelle promotion, et que Tao-tsong était son père, ils furent remplis d'étonnement et de joie. Ils mettent à la hâte leur tunique et leur bonnet, et accourent en foule dans la salle du couvent.

« Seigneur, disent-ils à Mong-kiao en se prosternant à ses pieds, nous ignorions que son Excellence le Tchoang-youân avait daigné visiter notre obscur couvent. Nous avons manqué de venir le recevoir et lui rendre hommage; nous méritons la mort! nous méritons la mort! »

Le docteur les releva l'un après l'autre. « Mes pères, leur dit-il en souriant, pourquoi tenir un tel langage? Vous avez daigné accueillir Hân-wen dans votre précieux couvent; cet humble lettré en conservera une reconnaissance éternelle.

— Mes frères, leur dit à son tour Hân-wen, je ne puis souffrir que vous vous abaissiez ainsi devant mon fils. »

Les religieux étaient transportés de joie, et ne

¹ Le premier des docteurs.

pouvaient se lasser de louer et d'exalter les talents du Tchoang-youân.

Hân-wen ayant fait connaître aux religieux les bienfaits dont l'empereur l'avait comblé, ils croisèrent les mains sur leur poitrine en signe de respect, et le comblèrent de félicitations.

Le docteur ordonna à un de ses domestiques d'offrir aux religieux vingt onces d'argent¹ pour acheter des parfums.

« Monsieur le docteur, lui dirent-ils, nous ne pouvons recevoir un si riche présent. »

Le docteur les ayant priés avec instance d'accepter cet argent, ils n'osèrent persister dans leur refus. Il invita ensuite son père à quitter avec lui le couvent de la Montagne-d'Or. Les religieux les reconduisirent jusqu'au dehors de la porte.

Revenons maintenant à Ki-kong-fou. Aussitôt que le messager du concours lui eut annoncé que Mong-kiao avait obtenu le titre de Tchoang-

¹ Environ 180 francs de notre monnaie.

youân, sa maison se remplit bientôt de musiciens dont les accords bruyants ébranlaient le ciel et la terre. Ses parents et ses amis accoururent en foule, et la rue fut encombrée en un instant des chevaux et des voitures des visiteurs. Tous les magistrats de la ville vinrent aussi lui offrir leurs félicitations.

Kong-fou et Hiu-chi étaient heureux comme s'ils fussent montés au ciel, et faisaient éclater leurs transports de joie. Nous n'avons pas besoin de dire que Pi-liên¹ partageait toute l'allégresse de ses parents.

Lorsque Kong-fou eut appris ensuite que le docteur avait obtenu un congé pour offrir des sacrifices à ses ancêtres, et accomplir son projet de mariage, il décora sa maison avec magnificence, et fit tous les préparatifs nécessaires en l'attendant.

Le char du Tchoang-youân ne tarda pas à arriver. Tous les magistrats sortirent de la ville

¹ Nom de leur fille, qui doit épouser Mong-kiao.

pour aller au-devant de lui. Ils le conduisirent en pompe dans sa maison , où il fut reçu au son des instruments de musique, et avec de joyeuses acclamations.

Le docteur salua son oncle et sa tante , qui sentirent redoubler leur joie en voyant que Hân-wen était revenu avec lui. Mong-kiao leur raconta tous les détails de la visite qu'il avait faite au couvent de la Montagne-d'Or, pour voir son père et le ramener auprès de ses parents.

Quand Hân-wen se trouva en présence de son beau-frère et de sa sœur , ils s'embrassèrent tendrement et versèrent des larmes de joie.

Toute la famille se trouvant réunie , ils préparèrent un grand festin pour célébrer ce bonheur inespéré. Mais comme Hân-wen voulait observer fidèlement la règle de son ordre , on lui servit à part plusieurs plats de végétaux. Les convives burent jusqu'au milieu de la nuit.

Le lendemain le docteur se leva dès l'aurore , prit avec lui plusieurs domestiques , et , sortant par la porte de l'ouest , il alla offrir un sacrifice

funèbre sur les tombes de ses aïeux. Quand il fut de retour, on le pria de montrer l'ordre impérial qui conférait des titres et des dignités à ses parents.

Hân-wen, Kong-fou et Hiu-chi se revêtirent d'habits de cérémonie, et se prosternèrent du côté du palais pour remercier l'empereur de ses bienfaits.

Le docteur les pria ensuite d'acheter des présents funèbres, et de venir avec lui offrir un sacrifice à la pagode de Louï-pong, sur les bords du lac Si-hou.

Dès qu'ils furent arrivés, ils rangèrent sur une table les offrandes prescrites. Le docteur se mit à genoux, et quand il eut lu le décret impérial qui accordait à sa mère des honneurs posthumes, il poussa des cris lugubres, et resta quelque temps absorbé dans sa douleur.

Hân-wen ne put résister aux émotions de son cœur; il embrassa Kong-fou et Hiu-chi dans une attitude morne et silencieuse, et ils confondirent ensemble leurs soupirs et leurs larmes. Mais tout

à coup ils aperçoivent le vénérable Fa-haï, qui descendait du milieu des airs. « Illustre docteur, s'écria-t-il d'un ton inspiré, quel bonheur pour moi de voir que vous êtes revenu aujourd'hui pour sacrifier à la pagode ! Ce vieux prêtre vient aussi en ce moment pour accomplir une grande œuvre. »

En voyant le religieux, ils sont transportés de joie et le saluent humblement. « Ce vieillard est le vénérable Fa-haï, dit Hân-wen au docteur.

— Saint homme, lui dit le docteur en se prosternant à ses pieds, je vous en supplie, faites sortir ma mère de sa prison.

— Docteur, lui dit le religieux en le relevant avec bonté, vous êtes maintenant un des plus illustres serviteurs de l'empereur ; comment ce vieux prêtre oserait-il désobéir à vos ordres ? Votre noble mère a rempli aujourd'hui la mesure de ses peines, et je viens, par l'ordre de Bouddha, pour l'arracher de sa prison et la mettre en présence de son fils. »

En entendant ces paroles, le docteur est rempli d'une joie difficile à décrire.

Soudain le religieux murmure en silence des paroles magiques, et frappe la pagode de son bâton sacré. Au même instant, la pagode s'agite sur sa base et s'éloigne de quelques pas. « *Blanche!* s'écrie Fa-haï d'une voix imposante, *Blanche! paraissez.* »

A ces mots, une lueur blanche s'élève du sein de la terre, et Blanche apparaît à leurs yeux.

Le religieux frappe une seconde fois la pagode, et la pagode docile se transporte aussitôt à la place qu'elle occupait.

Le docteur s'élance vers sa mère, et se jette à genoux devant elle. Puis l'embrassant avec tendresse : « Ma mère, lui dit-il d'une voix éplorée, vous avez éprouvé des malheurs inouïs; plutôt au ciel que votre fils eût pu les endurer pour vous! Mais, hélas! c'est la première fois aujourd'hui que j'ai le bonheur de voir ma mère. » Il dit, et pousse des cris déchirants.

Blanché le caresse et le console. « Mon fils, lui dit-elle le visage baigné de larmes, que je suis heureuse en ce jour! Après avoir inscrit votre nom

sur la liste d'or, et avoir obtenu des honneurs pour votre mère, vous êtes venu encore la délivrer de ses souffrances! Voilà ce qui met le comble à votre piété filiale.

—Tendre épouse! s'écria Hân-wen, votre mari craignait de ne plus vous revoir dans cette vie; comment pouvait-il espérer de vous rencontrer en ce jour? » Il dit, et pleure amèrement.

« Cher époux, lui dit Blanche d'une voix entrecoupée de sanglots, votre servante a commis des crimes qui vous ont forcé de vous retirer dans un couvent; en vous revoyant aujourd'hui, il lui semble qu'elle est bercée par un songe. »

Hïu-chi et Kong-fou s'approchèrent ensuite de Blanche, et lui parlèrent à leur tour avec une émotion mêlée de douleur et de joie.

L'homme rencontre dans la vie des douleurs sans nombre ;
mais il est une douleur qui les embrasse toutes, c'est la séparation des personnes qu'on aime.

Après avoir attendu la fin de cet entretien, le religieux appela Blanche. « La mesure de vos

malheurs et de vos souffrances est remplie aujourd'hui, lui dit-il. Vous ne pouvez rester plus longtemps dans ce monde corrompu. Ce vieux prêtre va vous faire passer au séjour des dieux. » A ces mots, il prend une pièce de soie blanche, et l'étend par terre. « Blanche, s'écria-t-il, marchez sur cette pièce de soie; je vais vous élever aux célestes demeures. »

Blanche se prosterna devant lui pour le remercier d'un si grand bienfait. Puis elle se lève, et place ses pieds sur la pièce de soie.

Le religieux montre du doigt la pièce de soie, et prononce à haute voix des paroles sacrées. Soudain la pièce de soie se change en un nuage blanc, qui embrasse mollement Blanche, et l'élève au neuvième ciel, toute rayonnante de lumière et de gloire.

Fa-hai prend ensuite une pièce de soie bleue, et l'étend par terre. Puis il appelle Hân-wen, de son nom de religion. « Tao-tsong, mon sage disciple, lui dit-il, marchez sur cette pièce de soie bleue; ce vieux prêtre va vous élever au sé-

jour des dieux, pour partager le bonheur de votre épouse. »

Hân-wen se prosterne devant lui en frappant la terre de son front; ensuite il se lève et place ses pieds sur la pièce de soie bleue.

Le religieux ayant prononcé des paroles sacrées, la pièce de soie bleue se changea en un nuage azuré, qui enveloppa Hân-wen, et l'éleva majestueusement au milieu des airs. Au même instant, le ciel fut inondé de vapeurs brillantes qui exhalèrent une odeur embaumée. Les deux groupes de nuages lumineux qui portaient Blanché et Hân-wen se dirigèrent vers l'Occident, et disparurent dans l'espace.

Fa-haï ayant élevé ces deux mortels au séjour des dieux, monta sur un nuage qui le transporta sur la montagne sacrée, où il rendit compte à Bouddha de sa mission.

En ce moment, Kong-fou et Hiu-chi se mirent à genoux, et les yeux élevés au ciel, ils saluèrent le religieux, qui les quittait pour toujours. Mais le docteur resta par terre, absorbé dans sa douleur.

Kong-fou se penche vers lui et s'efforce de le consoler. « Mon enfant, lui dit-il, votre père et votre mère viennent de monter au ciel en plein jour; c'est un bonheur qu'il est donné à peu de mortels d'obtenir. Pourquoi vous abandonner ainsi aux gémissements et aux larmes? Je vous en prie, revenez avec nous. »

Le docteur céda aux tendres instances de Kong-fou, monta dans une chaise à porteurs, et revint chez ses parents. Mais à peine fut-il arrivé, qu'il se sentit tourmenté par le souvenir de son père et de sa mère. Il fit mouler en or leur image chérie, qu'il plaça dans sa chambre pour les saluer et leur offrir ses hommages du matin au soir, comme s'ils eussent été vivants.

Le docteur étant resté quelque temps chez ses parents, il ne put s'empêcher de songer que le congé que lui avait accordé l'empereur allait bientôt expirer, et que son mariage n'était pas encore accompli. Au moment où il était occupé de cette pensée, le gouverneur de Tsiên-tang vint lui rendre visite. Il alla le recevoir d'un air joyeux,

et le fit entrer dans le salon. « Seigneur, lui dit-il quand il se fut assis, votre serviteur a une affaire importante dont il désire charger Votre Excellence.

— Illustre docteur, lui répondit le magistrat, daignez m'apprendre de quoi il s'agit; je me ferai un devoir d'obéir à vos ordres.

— Seigneur, lui dit-il, depuis mon enfance, j'ai été élevé par mon oncle, qui, sans être arrêté par mon peu de mérite, m'a promis de me donner sa fille en mariage. L'empereur m'a accordé la faveur de retourner dans mon pays natal, pour accomplir cette union, qui est l'objet de tous mes vœux. Au moment où vous êtes entré, je m'inquiétais de n'avoir personne qui pût se charger de la demander en mariage pour moi; j'ose espérer que vous voudrez bien me rendre ce précieux service.

— Illustre docteur, lui répondit-il, puisque tel est votre noble désir, je suis prêt à vous prouver tout mon dévouement. »

Aussitôt il alla trouver Kong-fou, et lui fit connaître l'objet de son message.

Kong-fou donna avec joie son consentement, et il fixa l'époque du mariage au quinzième jour de la huitième lune.

Quand le gouverneur vint rendre réponse au docteur, celui-ci le retint, et lui offrit une collation. Après le repas, le magistrat lui fit ses adieux.

Aussitôt que le jour du mariage fut arrivé, ses parents, ses amis, et tous les fonctionnaires publics, vinrent lui offrir leurs félicitations. Ils remplirent toute sa maison de fleurs d'or, et de riches présents.

Le docteur mit un bonnet de crêpe noir, et se revêtit d'un manteau d'un rouge éclatant. Il enlaça des fleurs d'or dans ses cheveux et s'avança à cheval au milieu d'une foule de musiciens, dont les accords bruyants retentissaient jusqu'au ciel. Le gouverneur de la ville mit ses habits de cérémonie, et vint se joindre à son cortège.

De son côté Pi-liên se para de ses plus riches

atours, où étincelaient l'or et les pierres précieuses. En voyant l'éclat de sa toilette, et les agréments répandus sur toute sa personne, on l'eût prise pour une jeune immortelle. Kong-fou et Hiu-chi mirent aussi leurs vêtements de fête en attendant le nouvel époux.

Bientôt le docteur arriva. Ils le saluèrent, et le conduisirent dans leur maison. Après avoir adoré le ciel et la terre, et s'être prosterné ensuite devant les tablettes de son père et de sa mère, il entra avec son épouse dans la chambre parfumée.

On avait servi, dans un salon voisin, un repas magnifique pour traiter le gouverneur, ainsi que les parents et les amis qui étaient venus assister à cette solennité. Les convives burent jusqu'au milieu de la nuit, et se retirèrent chacun de leur côté.

Nous ne parlerons pas des marques d'amour que se donnèrent les deux jeunes époux; nos

! La chambre nuptiale.

expressions ne sauraient dépeindre leurs transports et leur bonheur. Il est inutile de rappeler aussi les visites et les félicitations qu'ils reçurent encore le lendemain de leurs parents et de leurs amis.

Au bout d'un mois accompli, le docteur alla saluer son beau-père et sa belle-mère, et les invita à venir demeurer dans sa maison et partager ses honneurs et sa fortune. Dès que le congé que lui avait accordé l'empereur fut expiré, il se disposa à retourner dans la capitale. Il choisit un jour heureux dans le calendrier, et emmena avec lui son beau-père et sa belle-mère. Comme il passait par la ville de Sou-tcheou, il alla seul rendre visite à M. Wou, afin de le remercier de ses bienfaits. Dès qu'il fut arrivé à la capitale, et qu'il eut salué l'empereur, il se rendit au collège des Hân-lin pour s'acquitter des fonctions qui lui avaient été conférées. Dans la suite il fut élevé aux charges les plus éminentes, et après les avoir honorablement remplies, il revint comblé de gloire dans la ville de Tsièn-tang.

Pi-liên eut deux fils. Le docteur voulut que son beau-père adoptât le second, afin qu'il lui donnât des héritiers. Kong-fou et Hiu-chi parvinrent, sans aucune infirmité, à la vieillesse la plus avancée. Le docteur et sa femme eurent le même bonheur, et quittèrent doucement la vie.

Il eut de nombreux descendants, qui s'élevèrent tous aux premières dignités de l'État, et perpétuèrent sans interruption la gloire qu'il leur avait léguée. C'est ainsi que le ciel récompensa sa droiture et sa piété filiale.



FIN.

ISTIT. ORIENTALE
N. Inv. 21925
BIBLIOTECA M. RIPA



OUVRAGES SOUS PRESSE.

MÉMOIRES DE NAPOLEON BONAPARTE. 10 vol. in-8°, ornés de portraits, vues, etc.

Voici, sans aucun doute, la plus importante publication du siècle. Il n'y a point à craindre que l'on puisse confondre les Mémoires authentiques du grand homme avec cette multitude de mémoires et de souvenirs que l'on voit paraître chaque jour, par ou sur les personnages les plus célèbres de l'époque; la seule chose à redouter serait que, dans un premier moment, on hésitât à croire à l'existence réelle de ces Mémoires, à cause même de l'immensité de leur valeur. Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui, c'est que les plus incrédules seront convaincus. Ces précieux Mémoires ont été achevés à l'île d'Elbe. Rapportés aux Tuileries, ils y ont été laissés dans le cabinet de l'Empereur, redevenu le cabinet de Louis XVIII après les cent jours. Depuis ils ont été déposés entre les mains de la personne même à qui Louis XVIII avait confié ses propres Mémoires, à l'égard desquels aucun doute ne s'est élevé, aucune réclamation n'a été faite. Ce serait sans doute une puissante garantie, si l'authenticité des Mémoires de Napoléon en avait besoin. Certes, ils sont de nature à prouver leur origine par les faits mêmes qu'ils contiennent. Bientôt le public pourra en juger.

Les *Mémoires de Napoléon Bonaparte* paraîtront par livraison de 2 volumes tous les mois. La première livraison est en vente. Prix : 16 fr.

OUVRAGE DE M. DE LAMARTINE sur son séjour de deux années en Orient. 4 vol. in-8°, papier cavalier vélin, ornés de gravures, conformes à l'édition des OEuvres complètes.

UN POÈME, par M. de Lamartine. 2 vol. in-8°, papier cavalier vélin, conformes à l'édition des OEuvres complètes.

OEUVRES COMPLÈTES DE M. ALPHONSE DE LAMARTINE, renfermant tous ses ouvrages publiés jusqu'à ce jour; édition nouvelle, revue, corrigée et augmentée d'une préface, publiée sous les yeux de l'auteur et ornée de son portrait et de six belles gravures. 4 vol. in-8°, papier cavalier vélin. Cette édition se publie en dix livraisons de 20 en 20 jours. Prix de chaque livraison : 2 fr. 50 c.

CABANIS, ou LA GUERRE DE SEPT ANS; par Wilibald Alexis, auteur de *Walladmor*. 2 vol. in-8°.

UN NOUVEAU ROMAN; par M. Charles Didier, auteur de *Rome souterraine*. 2 vol. in-8°.

LE CHEMIN LE PLUS COURT, par Alphonse Karr. 2 vol. in-8°.

L'ABBAYE DU MONT SAINT-MICHEL, roman historique, par Maximilien Raoul, auteur de l'*Album du Mont Saint-Michel*. 2 vol. in-8°.

MÉMOIRES DE GEORGES SAND, 1^{re} livraison. 2 vol. in-8°.

UN NOUVEAU ROMAN, par Victor Ducange. 4 vol. in-12.

CONTES ET NOUVELLES, par le même. 2 vol. in-12.

ANSELME, roman; par P. Busoni. 2 vol. in-8°.

LA QUIQUENGROGNE, roman; par Victor Hugo. 2 vol. in-8°, ornés de vignettes.

NOUVELLE SÉRIE DE ROMANS ET CONTES PHILOSOPHIQUES; par M. de Balzac. 2 vol. in-8°.

LE PRIVILÈGE, roman historique; par le même. 2 vol. in-8°.

ESQUISSES AMÉRICAINES, par Washington Irving. 2 vol. in-8°.

